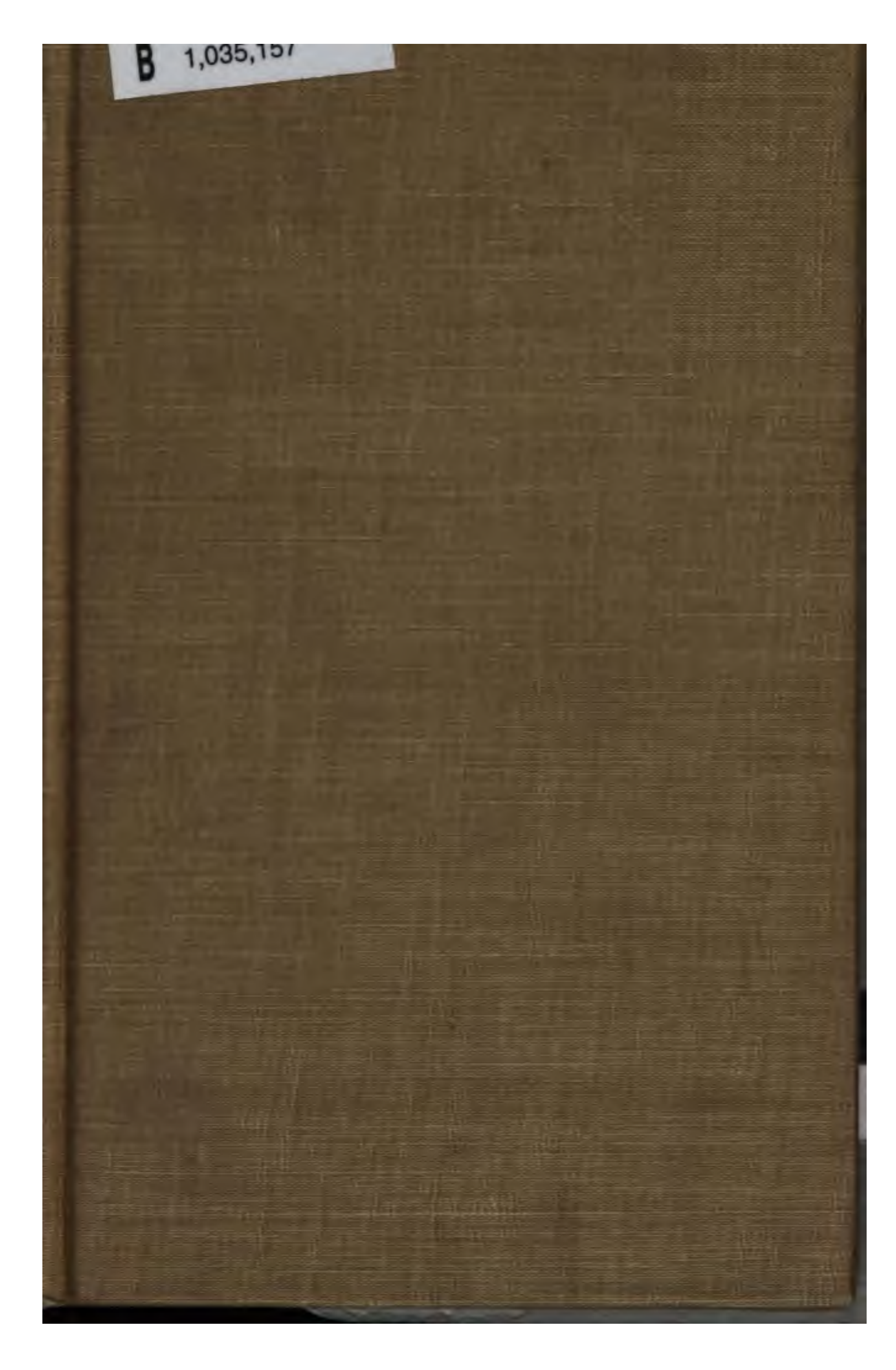
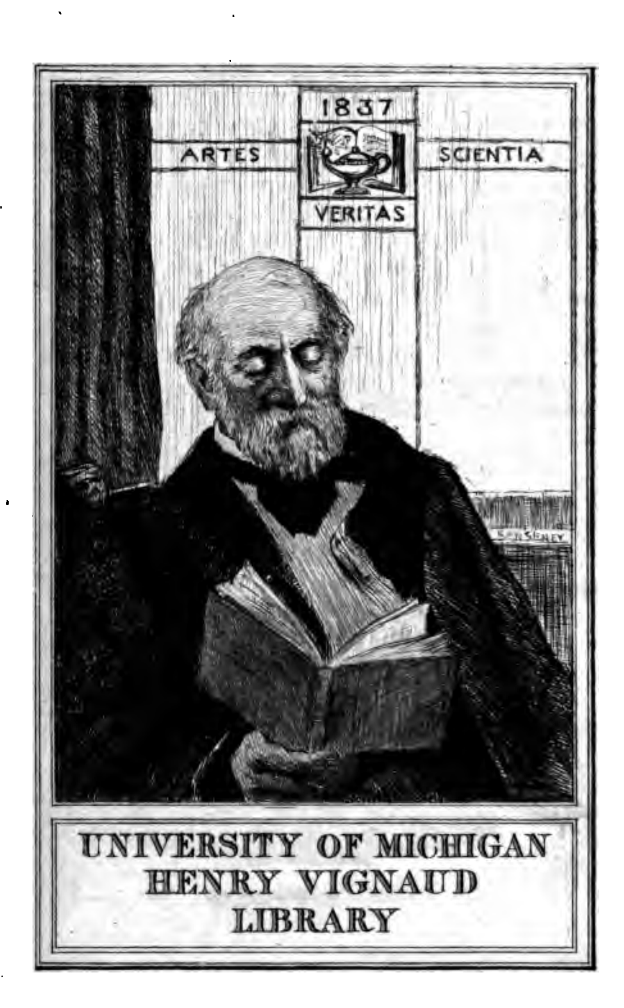



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS

PAR



CH. LETOURNEAU

« La physique, ou la recherche des causes efficientes et matérielles, produit la mécanique : mais la métaphysique, ou la recherche des formes, produit la magie ; car la recherche des causes finales est stérile et pareille à une vierge consacrée à Dieu, elle n'enfante rien. »

(Bacon, *De dignitate et augmentis scientiarum*, III, 5.)

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres Hipp. Baillière, 219, Regent street. | **New-York** Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1868

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS

LIVRE PREMIER

DE LA VIE ET DES BESOINS

« L'époque n'est pas éloignée, je l'espère, où l'on verra substituer aux causes occultes et mystiques, à l'aide desquelles on explique les phénomènes vitaux, l'exposition des lois physiques auxquels ils sont dus. »
(DUTROCHET.)

CHAPITRE PREMIER

DE LA VIE.

« Il faudrait, disait le grand Linné, définir la vie avant de raisonner sur l'âme, mais c'est ce que j'estime impossible. » Les frontières de l'impossible n'ont jamais été fixées; et qui oserait aujourd'hui jeter à la science le veto par lequel Jéhovah enchaîne les flots, le « Tu n'iras pas plus loin » de la Bible?

La vie au sein d'un élément isolé ou d'un être organisé monocellulaire se peut définir un double mouvement d'assi-

milation et de désassimilation, dont les lois de l'endosmose et de l'exosmose régissent les conditions principales.

Au lieu d'une cellule simple, isolée, supposons un groupe de cellules semblables entre elles et juxtaposées, nous aurons un de ces êtres polycellulaires rudimentaires qui occupent les plus humbles échelons des règnes organisés. Telles sont les paramécies; telles sont encore les opalines des intestins de la grenouille qui sont constituées par un groupe de cellules toutes semblables entre elles, renfermées dans une membrane munie de cils vibratiles à l'aide desquels se meut l'animal. Ici le lien fédératif est encore très-faible. Chaque cellule emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui conviennent, et restitue à ce même milieu ce qui lui est devenu inutile ou nuisible. Tout au plus y a-t-il un liquide intercellulaire tenant momentanément en dissolution les matériaux alimentaires ou excrémentaires des cellules.

C'est une pure affaire d'endosmose et d'exosmose, un double courant d'échanges matériels à travers la paroi cellulaire, courant soumis exactement comme dans un appareil de physique aux conséquences de la variation des densités.

Rien donc de mystérieux dans ce mouvement nutritif qui est l'acte vital par excellence. Dutrochet et Graham ont provoqué et étudié cent fois dans leurs appareils de physique des faits analogues; et la seule grande différence entre les phénomènes endosmotiques qu'étudie la physique et les actes nutritifs intimes se réduit à des modifications dans la composition chimique des corps en présence.

Le liquide expulsé par la cellule ou la fibre élémentaire diffère chimiquement de celui qu'elle absorbe : ainsi les éléments des tissus propres aux êtres organisés complexes, et dont nous dirons plus loin quelques mots, par exemple la fibre musculaire, organe du mouvement, la cellule cérébrale, organe de la pensée, transforment les matériaux nutritifs, fibrine, albumine ou plasmine que leur apporte le torrent sanguin, en d'autres produits albuminoïdes dénommés créatine, créatinine et dus à une oxydation, à une combustion imparfaites.

Quelle simplicité au fond de ce que l'on a si longtemps appelé l'insondable mystère de la vie! C'est un double mouvement d'assimilation et de désassimilation au sein d'un élément anatomique microscopique, que cet élément soit un globule sans paroi apparente, comme il arrive souvent chez les animaux complexes, ou une simple cavité close, fibre ou cellule, ce qui est presque la règle chez les végétaux.

Le mystérieux n'est que l'inconnu du présent, destiné le plus souvent à être connu dans l'avenir. Mais arrivons à l'examen rapide de la vie chez les êtres supérieurs.

Chez l'être complexe, surtout chez l'animal supérieur et chez l'homme, dont nous devons seulement nous occuper, les phénomènes intimes de la vie sont identiquement les mêmes (1), mais ils ont besoin pour s'effectuer d'appareils organiques spéciaux; la fédération est plus étroite, il y a même des tendances monarchiques, et les éléments, doués de formes variées, se groupent pour constituer des tissus, des appareils, des organes qui tous dépendent les uns des autres, qui tous possèdent les grandes propriétés vitales sans lesquelles la vie ne peut exister, mais en outre sont spécialement chargés de telle ou telle fonction particulière utile à la communauté.

Ainsi, pour que chacun des éléments nombreux dont l'ensemble constitue l'animal supérieur ou l'homme soit en rapport assez intime avec le monde extérieur où il doit puiser les matériaux indispensables à son existence, le liquide intercellulaire ne suffit plus, et il est besoin d'un système compliqué de canaux, de vaisseaux ramifiés reliant ensemble toutes les parties de l'animal, et dont le rôle est de contenir et de faire rapidement circuler un liquide énergiquement appelé par Bordeu *de la chair coulante*, le sang. Ce précieux liquide est, selon l'heureuse idée de Cl. Bernard, un vrai milieu, un milieu physiologique pour les éléments. Il est pour eux ce

(1) Avec cette différence, selon M. Ch. Robin, que les éléments, au lieu de se reproduire par segmentation ou bourgeonnement, se multiplient par *genèse* spontanée dans le blastème intermédiaire aux éléments.

qu'est pour certains êtres organisés rudimentaires l'eau dans laquelle ils naissent, vivent et meurent. Sa fonction est d'apporter, soit aux éléments eux-mêmes, soit à leur liquide intercellulaire, les aliments de la vie, et de reprendre en même temps les résidus inutiles ou nuisibles que des organes glandulaires spéciaux se chargent d'éliminer hors des frontières de la république.

Deux autres grands systèmes organiques sont les serviteurs de la circulation : ce sont le *système digestif*, qui, après avoir élaboré les futurs matériaux de l'absorption, les aliments, les livre au système circulatoire véhiculaire, et le *système respiratoire*, dont la fonction est de favoriser l'entrée de l'oxygène vivifiant dans le sang où les globules le boivent, l'emmagasinent et le charrient jusqu'aux tissus. En même temps, et par un mécanisme analogue, ce système sert d'émonctoire gazeux, et il élimine les gaz impropres à la nutrition.

On sait que la peau agit aussi à la manière de la muqueuse pulmonaire, qui n'en est, à vrai dire, qu'un diverticule.

Dans tout cela il n'y a encore que des actes physiques ou chimiques, et rien pour la vie de conscience. Mais, pour former ces grands appareils, la cellule élémentaire a subi bien des métamorphoses; elle s'est modifiée en tissus multiples, musculaire, fibreux, glandulaire, etc., dont les éléments conservent bien encore une vie individuelle, mais entre lesquels il y a aussi une intime solidarité. Car, outre les grands systèmes dont j'ai parlé, il en est un autre exerçant spécialement un pouvoir uniteur, modérateur et régulateur des actes nombreux de la vie : c'est le système nerveux, constitué par un tissu spécial, le tissu nerveux. Ici il n'y a plus seulement comme dans les systèmes circulatoire, digestif et respiratoire, de grossiers échanges, de purs transports de matériaux; la fonction du système nerveux est surtout dynamique et gouvernementale. Il est, en outre, le théâtre et l'organe de la vie psychologique; c'est à lui seul que la méthode scientifique nous oblige à rapporter tout ce que les psychologues et

les métaphysiciens ont attribué à une entité abstraite, l'âme. Les principales propriétés du tissu nerveux sont, en dehors de son influence indirecte sur la vie nutritive, la *motilité*, ou propriété de transmettre aux muscles des excitations, puis la *sensibilité*, l'*impressionnabilité* et la *pensée*, dont nous aurons spécialement à nous occuper.

Avec un système nerveux complet, l'être organisé est pourvu de la vie de conscience. Il sent dans une certaine mesure les actes organiques qui s'accomplissent en lui, et il peut intervenir volontairement, soit pour gêner, soit pour favoriser certains d'entre eux.

Sans le système nerveux, l'être organisé n'a que des fonctions s'exerçant fatalement et insciemment sous l'influence des grandes lois de la matière; avec un système nerveux complet, il a des *besoins*, c'est-à-dire la conscience de certaines tendances organiques nécessaires; il entend le cri des organes demandant à vivre, et voici la définition du besoin : C'est *une tendance organique sentie* qui, psychiquement, cérébralement, chez l'homme, se formule en d'inéluctables impulsions, en *désirs* dont la conséquence est une impression de plaisir ou une impression de douleur, suivant que l'évolution organique nécessaire à la vie est facilitée ou entravée.

De cette définition résulte que le dénombrement des besoins doit être calqué sur celui des fonctions; mais comme pour nous le besoin se compose de deux éléments, la tendance organique et son écho dans les centres nerveux sous forme de désir, il y aura besoin là seulement où la conscience et la volonté pourront intervenir.

Si nous avions conscience de tous les actes vitaux qui s'accomplissent dans notre organisme, si nous pouvions à volonté en modifier le cours, il y aurait autant de besoins que d'organes, que de tissus, que d'éléments, puisque le mouvement, l'action incessante, sont les conditions d'existence de la matière organisée; mais un grand nombre de ces actes sont en dehors de la vie de conscience, et nous ignorons les actes vitaux les plus intimes. De même qu'avant l'apparition des centres nerveux, les actes vitaux primitifs, cellulaires,

s'accomplissent insciemment, ainsi chez l'être complet muni de l'arbre nerveux, ces phénomènes essentiels, quoiqu'ils soient la base de l'être, ont lieu sans éveiller de perception centrale. Les éléments absorbent, sécrètent, se multiplient, vieillissent et meurent; les hémisphères cérébraux n'en savent rien, et incessamment des milliers d'actes vitaux de valeur primordiale échappent à leur contrôle. Bien-être, mal-être, force, faiblesse, voilà les seuls contre-coups cérébraux des actes intimes de la nutrition.

Mais le jeu des appareils spéciaux secondaires, existant chez l'homme et l'animal complet, est en rapport beaucoup plus étroit avec les centres nerveux, et il y a autant de besoins et quelquefois de groupes de besoins que de grandes fonctions physiologiques. De plus, chaque organe, chaque tissu spécial devant nécessairement vivre conformément à son organisation, il en résulte une série de besoins secondaires bien distincts, mais moins tyranniques que les besoins liés à la nutrition.

On peut donc diviser les besoins en trois classes :

1° Besoins nutritifs.	de circulation. de digestion. de respiration.
2° Besoins sensitifs.	Besoin voluptueux. Besoin d'exercer les sens spéciaux.
3° Besoins cérébraux proprement dits.	Moraux. Intellectuels.

CHAPITRE II

ÉTUDE ANALYTIQUE DES BESOINS.

I

La division que j'ai donnée ci-dessus des besoins, leur classification par groupes bien tranchés, à vives arêtes, est bien dans nos habitudes de raisonnement, mais non dans la

nature. De même que dans le spectre solaire les couleurs fondamentales passent de l'une à l'autre par nuances tellement insensibles, qu'il est impossible de tracer exactement la ligne de démarcation entre le rouge et l'orangé, l'orangé et le jaune, le jaune et le vert, etc.; de même dans le monde, même dans le monde des êtres concrets, complets, chaque fait se rapproche du fait voisin, qui cependant en diffère. D'où la difficulté des classifications, même en histoire naturelle, et à plus forte raison quand il s'agit de classer des faits, des actes aussi peu tranchés que les faits cérébraux, Forcément alors nos grossières divisions font abstraction des nuances qui seules cependant reflètent la vérité.

Ainsi j'ai défini le besoin une tendance organique sentie, un acte physiologiqne dont on a conscience; mais si nous cherchons ces deux éléments dans chacun des besoins figurant dans ma classification, nous ne les y trouverons pas toujours avec une égale évidence, ce qui tient en partie au vague de certains faits cérébraux, en partie à l'imperfection des connaissances physiologiques.

Ainsi le besoin de respiration (j'omets comme exceptionnel le besoin de circulation) existe évidemment comme tendance physiologique, mais sa forme cérébrale est à peine prononcée, ce n'est guère qu'un malaise général; c'est qu'en effet les deux grandes fonctions circulatoire et respiratoire sont presque indépendantes de la volonté et intimement liées à la vie nutritive, végétative.

Au contraire, dans le besoin de digestion, les deux éléments sont bien évidents, bien tranchés. L'animal supérieur et l'homme doivent, sous peine de mort, s'assimiler périodiquement de nouveaux matériaux, et ici le contre-coup cérébral, le désir, est nettement accentué : c'est la faim ou la soif. Faits cérébraux indispensables à la conservation des êtres organisés complexes, surtout du vertébré supérieur, qui doit chercher, conquérir ses aliments en consacrant à cette besogne toutes ses forces physiques et intellectuelles. Combien mieux doués sous ce rapport les végétaux et certains animaux

inférieurs, qui s'assimilent directement, presque par imbibition, les éléments du milieu ambiant.

Parmi les besoins sensitifs, le besoin voluptueux est aussi complet, aussi facilement analysable que le besoin digestif. Les autres besoins sensitifs, besoins de sensations gustatives, auditives, visuelles, etc., sont, chez la plupart des hommes, peu énergiques ; chez quelques-uns cependant, comme nous le verrons plus loin, ils ont vraiment le caractère exigeant du besoin, mais alors même la tendance organique est faible ou difficilement démontrable. Ainsi la physiologie nous explique bien comment l'œil voit, comment l'oreille entend, mais elle ne nous apprend pas que les nerfs de ces sens spéciaux doivent nécessairement, et à peine de dommage pour l'individu, vibrer sous l'influence des ondes lumineuses ou auditives; cependant le fait bien connu de la cécité chez les animaux des cavernes prouve suffisamment que le défaut prolongé d'action de l'œil a pour conséquence l'atrophie du nerf optique, et certains faits pathologiques, sur lesquels je reviendrai, semblent établir que chez l'homme l'inaction prolongée de l'œil entraîne parfois le trouble ou la perte des facultés intellectuelles.

Tout organe normalement constitué doit agir, et toute action organique est nécessairement liée à un mouvement matériel. Cette grande loi physiologique seule nous autorise à conclure que les besoins cérébraux moraux et intellectuels sont nécessairement liés à une tendance organique que la science n'a pas encore précisée (1) ; mais le fait de conscience, le désir, est bien net, bien déterminé. Tout homme complet a besoin d'éprouver des affections, des émotions morales, comme il a besoin de combiner des idées. Tous ces actes répon-

(1) On sait pour quelle proportion considérable entre le phosphore dans la composition chimique du tissu nerveux; or, diverses observations tendent à prouver que toute surexcitation cérébrale normale ou pathologique coïncide avec l'apparition plus abondante de phosphates alcalins dans l'urine.

(Beale, *Dépôts urinaires et urines.*)

dent évidemment à des actes matériels intra-cérébraux, à des échanges nutritifs, au sein même de l'organe cérébral.

Ces longues et ennuyeuses considérations générales posées, je passe à l'examen spécial et particulièrement psychologique des besoins principaux.

II

Les besoins nutritifs comprennent les besoins de circulation et de respiration, le besoin de digestion, et ses annexes les besoins d'exonération et de miction; enfin, le besoin de mouvement musculaire, qui est sur la limite des besoins sensitifs, et le besoin de sommeil.

Les moins nobles des besoins, mais les premiers dans la hiérarchie de l'importance, tous existent déjà chez le nouveau-né, aussi bien que chez le mammifère et même le vertébré en général. Sans eux, sans leur vigilance, qui jamais ne s'endort, l'évolution vitale serait impossible. Ce sont les humbles pourvoyeurs de la nutrition, c'est-à-dire de la vie.

Leur siége psychologique est celui de tous les phénomènes de conscience, les centres nerveux céphaliques. L'enfant né acéphale ne sent ni le contact de l'air froid, ni le besoin de respirer. Le poulet auquel M. Flourens ampute les hémisphères cérébraux ne sent pas davantage l'éperon du besoin, et pour qu'il déglutisse un grain d'avoine, il faut le lui mettre dans le bec; on éveille ainsi par contact une action réflexe, inconsciente (1).

Le caractère commun à tous les besoins nutritifs est une énergie tellement grande, qu'on leur résiste difficilement, et quand parfois on y réussit, c'est la mort qui bientôt vient terminer la lutte.

Ce caractère manque pourtant au besoin de mouvement,

(1) Selon M. Vulpian, la sensibilité consciente persisterait encore après l'ablation des hémisphères cérébraux, pourvu que l'isthme encéphalique fût intact (*Physiologie du système nerveux*). Mais il est bien difficile de distinguer les actes réflexes des actes conscients.

nutritif par son rapport intime avec la nutrition, la désoxygénisation des globules sanguins (1), sensitif par sa subordination au cerveau, sa liaison étroite avec la vie de relation.

Nous avons vu que la perception cérébrale du besoin se formule par le désir de le satisfaire. Ce désir, que nous étudierons plus au long, c'est donc l'impulsion irraisonnée, indomptable, dans son essence, d'accomplir un acte ; je dis indomptable, car si l'on peut souvent résister plus ou moins au désir, on ne peut ni l'empêcher de naître, ni l'étouffer quand il a grandi.

Besoins, c'est-à-dire tendances organiques éveillant le désir de les satisfaire, ce sont les premiers phénomènes de la vie cérébrale chez l'enfant ; ce sont aussi les assises sur lesquelles reposeront les faits cérébraux plus nobles. Après le besoin et sa formule cérébrale, le *désir*, le fait psychique le plus fondamental, intimement lié d'ailleurs au besoin, c'est l'*impression*, mode d'une importante propriété cérébrale, l'*impressionnabilité*, que nous étudierons longuement.

En effet, quand obéissant à nos tendances organiques, nous satisfaisons un besoin, un besoin nutritif, par exemple, nous en sommes récompensés par une *impression de plaisir*, et inversement la non-satisfaction du besoin provoque une *impression de douleur*. La conséquence naturelle est celle-ci : toutes les fois que se fait sentir l'aiguillon du besoin, la trace des impressions que son assouvissement a données à l'être se ranime, les cellules cérébrales vibrent, si l'on veut, de la même façon, et, si les facultés intellectuelles sont nées, il en résulte une image anticipée, quoique affaiblie, de l'impression qui nous attend, d'où une exagération du désir. C'est la première idée et le premier raisonnement de l'enfant, il veut faire cesser une impression pénible, et sait qu'une impression agréable l'attend. Ce fond si simple, nous le retrouverons dans toutes les passions; il en est la pierre angulaire.

(1) Dans les veines musculaires, le sang est d'autant plus noir, que les contractions du muscle ont été plus énergiques et plus nombreuses.

Influence des besoins nutritifs sur la pensée. — La connaissance de cette influence, que ni les philosophes, ni les poëtes les plus éthérés ne peuvent nier, est bien propre à nous précipiter des fantastiques hauteurs où habite le spiritualisme sur le modeste champ de la réalité.

Les plus nobles facultés de l'homme, celles qui font à la fois son orgueil et sa puissance, celles qui le sacrent roi de la nature vivante, sont humblement soumises à ces besoins grossiers qui nous assimilent à la brute. Que si parfois, entraîné par l'ivresse de la pensée, l'homme oublie les besoins nutritifs, ce n'est que pour un bien court moment et jamais sans dommage pour ces facultés même dont l'exercice l'exalte et captive son attention.

Fier penseur qui poursuivez avec acharnement une neuve et féconde idée; poëte sublime qu'une suave aspiration morale entraîne bien au delà des limites du monde réel, descendez, descendez : la bête attend sa pâture; que si vous la lui refusez, un sang moins riche, impropre à la vie, viendra baigner les sources de la pensée. Alors, plus d'idées grandes, alors plus de génie : l'acte déchoit comme l'organe, et l'intelligence, frappée dans ses éléments matériels, est sans pouvoir.

Chez tous les hommes le muscle cardiaque, le cœur, reçoit des nerfs de la vie animale et des nerfs de la vie organique; en outre, il est constitué par des fibres striées transversalement, comme celles des muscles volontaires. Cette structure anatomique rend bien raison de la facilité avec laquelle certaines impressions, certaines émotions, retentissent sur les battements du cœur. Cependant le cœur n'obéit point à la volonté chez la presque totalité des hommes, mais il est des exceptions que les physiologistes ont curieusement notées. Quelques hommes auraient eu la faculté de suspendre à volonté les battements de leur cœur. Inutile de dire qu'alors un malaise général se produit aussitôt, et qu'il serait immédiatement suivi de syncope, si l'on n'en tenait compte. Or la syncope, c'est-à-dire l'arrêt, par cessation des battements du cœur, de l'afflux sanguin vers le cerveau, entraîne, comme

chacun sait, et instantanément, l'abolition des fonctions cérébrales.

Quant à la respiration, elle est chez tous les hommes soumise à la volonté, relativement à ses actes les plus grossièrement mécaniques, mais pour cela il faut que l'attention se fixe sur les mouvements respiratoires ; l'homme est-il occupé ailleurs, ces mouvements s'exercent régulièrement et à peu près insciemment. C'est spontanément qu'ils se ralentissent ou s'accélèrent, suivant les besoins de l'hématose, et le cerveau fonctionne sous l'influence du sang vivifié sans se demander d'où lui vient ce précieux liquide. Mais que l'homme, abusant de sa volonté pour troubler les fonctions organiques nécessaires à son existence, suspende ses mouvements respiratoires ou qu'il respire des gaz peu ou point oxygénés, alors une gêne inexprimable s'empare de lui, il a soif d'air ; un sang noir, léthifère, vient abolir ou affaiblir la pensée. Lisez les observations nombreuses que les suicidés par asphyxie carbonique nous ont écrites de leur propre main. On y voit la pensée, d'abord simplement gênée, se dégrader insensiblement, puis s'éteindre.

Quel homme n'a fait sur lui-même des observations analogues au sujet de la digestion ? La diète, le jeûne, jettent le malade ou l'anachorète dans le délire ou les visions mystiques.

Essayez donc de vous livrer aux occupations intellectuelles après un repas surabondant, quand le système sanguin charrie péniblement une surcharge de matériaux nutritifs, ou même quand les plus humbles des besoins, les besoins d'excrétion, vous déchirent de leur prosaïque aiguillon.

L'influence du besoin de mouvement est moins évidente, sans pourtant être niable : chez le jeune homme, l'inaction musculaire trop prolongée ; chez tous, la fatigue qui suit l'abus du mouvement, rendent impropres aux travaux de l'esprit.

Il est presque inutile de parler du besoin de sommeil. Le cerveau ne peut dépenser dans un temps donné qu'une certaine somme d'activité. Après un temps variable suivant l'or-

ganisation individuelle et souvent proportionnel à la puissance cérébrale, mais généralement bien court, trop court, hélas ! l'imagination la plus brillante se ternit, l'intelligence la plus acérée s'émousse, la raison la plus sûre se fausse. C'est fait du plus grand génie, si, pour se retremper, il ne renonce momentanément à ses plus nobles prérogatives.

III

A mes yeux, le type des besoins sensitifs dont nous avons maintenant à nous occuper, c'est le besoin de volupté, improprement dénommé jusqu'ici, besoin de la génération. Le puissant attrait qui nous porte à rechercher les relations sexuelles n'est pas, dans l'immense majorité des cas, le besoin d'engendrer des enfants, c'est le désir d'éprouver la plus voluptueuse impression dont l'homme soit susceptible.

Il se range immédiatement après les besoins nutritifs dont il a presque l'énergie. Souvent il est presque impossible à la volonté de le refréner. Sa non-satisfaction n'entraîne pas la mort, mais engendre parfois des névroses plus ou moins graves. Souvent il entraîne à des excès d'où résultent diverses maladies nerveuses, des paralysies, des lésions de la moelle épinière, des maladies organiques, par exemple la dégénérescence tuberculeuse, expressions d'un trouble profond dans la nutrition.

Le besoin voluptueux, plus ou moins énergique seulement suivant le climat, le tempérament, existe chez tous les hommes pendant la période moyenne de la vie, mais les autres besoins sensitifs n'existent d'une façon bien tranchée qu'exceptionnellement. Tandis que le sens voluptueux domine dans le besoin générateur, le sens du goût dans le besoin digestif cède le pas à la faim. Ici l'impression nutritive l'emporte sur l'impression sensitive, et, chez quelques gourmands seulement, l'impression sensitive peut servir de racine à une passion.

Le besoin de sons musicaux, d'impressions auditives agréables, est encore plus rare; il en est cependant des

exemples incontestables. A trois ans, Wolfgang Mozart trouvait un grand plaisir à chercher des tierces sur un piano. Dès lors et pendant toute sa vie, il fallut le surveiller pour qu'il ne s'oubliât pas au piano. Sa sensibilité auditive était si grande, que le son d'une trompette lui donnait des convulsions. Ce fut un bien frappant exemple de l'intime rapport qui unit le sentiment artistique à l'impressionnabilité. Dans son enfance, il disait à chaque instant du jour aux personnes qui l'entouraient : « M'aimez-vous bien? » et une réponse négative l'affligeait beaucoup. Sa physionomie extrêmement mobile, jamais en repos, exprimait sans cesse la peine ou le plaisir.

Naturellement cette impressionnabilité excessive désarmait chez lui le raisonnement. Incapable de gouverner ses affaires, car le plaisir du moment l'emportait toujours, il eut toute sa vie besoin d'un tuteur.

Il est d'autres exemples analogues. Dès l'âge le plus tendre, la musique fit à Haydn un plaisir étonnant. Tout enfant, il aimait mieux entendre jouer d'un instrument que d'aller courir avec ses petits camarades. A six ans, il battait très-exactement la mesure. Dès l'âge de huit ans, on le vit travailler à son clavecin seize à dix-huit heures par jour. Jeune homme, il en jouait sans cesse, dans un grenier, sans feu, jusqu'au moment où le besoin de sommeil l'accablait, et il se trouvait très-heureux.

L'enfance des grands peintres, notamment celle de Michel-Ange, a parfois offert des faits analogues relativement au dessin et à la couleur. Mais ce sont là des exceptions, et très-généralement les besoins sensitifs sont si peu énergiques (le sens génésique à part), que l'homme peut à volonté et pendant un temps indéfini suspendre l'action des sens spéciaux, sans éprouver ni désir bien vif de les exercer, ni impression pénible. On a faim et soif d'aliments, rarement d'impressions sensitives.

CHAPITRE III

DES BESOINS CÉRÉBRAUX.

Les plus intéressants à étudier en psychologie. Qu'est-ce en effet que l'homme pour le psychologue? Un cerveau nourri et servi par d'autres organes dont un grand nombre lui inobéissent, normalement, qui tous subissent son influence indirectement (1).

Ce siége de l'être sentant, de la conscience et aussi des facultés, fonctionne incessamment, comme tous les organes vivants, excepté pendant le sommeil sans rêves et dans certains cas pathologiques. Mais avant d'analyser à notre point de vue les très-importantes fonctions propres au cerveau, voyons si les données générales de l'anatomie pourront nous guider dans la systématisation des faits cérébraux.

I

1° Il est aujourd'hui bien démontré que dans tout le règne animal, les actes intellectuels, et même d'une façon plus générale les faits de conscience, sont indissolublement liés à la présence d'un système nerveux, et que leur énergie est nécessairement en rapport avec le plus ou le moins de perfection de ce système. Pas de système nerveux, pas d'actes, pas d'impressions *senties*.

Partout aussi le système nerveux est constitué par un tissu spécial dont les cellules et les fibres sont sensiblement les mêmes chez tous les animaux.

De ces deux ordres d'éléments nerveux, les cellules et les fibres, les premières sont les centres d'action, les secondes jouent simplement le rôle de conductrices. Il y a là quelque chose d'analogue à la pile électrique et au fil qui transmet au loin le courant.

(1) C'est la définition de M. de Bonald, légèrement matérialisée.

Dans tout système nerveux les fibres partent des cellul ou y arrivent.

2° Ce qui précède s'applique aussi bien aux invertébr qu'aux vertébrés; mais l'étude des premiers prouve en out que la condensation des cellules nerveuses en masses cons dérables, comme la moelle épinière et l'encéphale des anima supérieurs, n'est pas indispensable aux phénomènes de co science. Un grand nombre de petits centres reliés par d fibres formant cordons fonctionne d'une manière analogu Les curieuses expériences de Dugès (1) prouvent qu'alor notamment chez les insectes, on peut, en sectionnant l chaîne nerveuse ganglionnaire en différents points, romp l'unité du système. Chaque segment vit ensuite sans relati avec les autres, mais il paraît conserver pour son prop

(1) « J'enlève rapidement avec des ciseaux le prothorax ou le prot dère de la *Mantis religiosa;* le tronçon postérieur, resté appuyé s ses quatre pattes, résiste aux impulsions par lesquelles on cherche le renverser, se relève et reprend son équilibre, si l'on force ce résistance, et, en même temps témoigne, par la trépidation des ailes des élytres, d'un vif sentiment de colère, comme il le faisait, penda l'intégrité de l'animal, quand on l'agaçait par des attouchements o des menaces. Mais ce tronçon postérieur contient une bonne parti de la chaîne des ganglions. On peut poursuivre l'expérience d'un façon plus parlante. Le long corselet (prothorax ou protodère) qu'o a détaché des autres segments, contient un ganglion bilobé qui en voie des nerfs aux bras, ou pattes antérieures armées de croche puissants (pattes ravisseuses); qu'on en détache encore la tête, e ce segment isolé vivra encore près d'une heure avec son seul gan glion; il agitera ses longs bras, et saura fort bien les tourner contr les doigts de l'expérimentateur qui tient le tronçon et y imprime douloureusement leur crochet. Donc, ce seul ganglion thoracique o dérique sent les doigts qui pressent le segment auquel il appartient, reconnaît le point par lequel il est serré, veut s'en débarasser et y dirige les membres qu'il anime. »

(Dugès, *Physiologie comparée*, t. I, p. 337.)

De même Leydig reconnaît que les ganglions nerveux des invertébrés sont indépendants du ganglion cérébral, qui est seulement *primus inter pares.* (*Histologie comparée.*)

compte la faculté de sentir, de se mouvoir volontairement, sciemment, même de s'irriter. Chaque groupe ganglionnaire partiel ainsi formé devient un centre partiel qui se suffit et possède les principales propriétés et facultés de l'ensemble. Que va dire la métaphysique? une intelligence qui se coupe à coups de ciseaux!

Cependant, même chez les invertébrés, la fusion, la coalescence des ganglions est liée à un plus grand développement intellectuel, car la larve, la chenille, ont beaucoup plus de ganglions que l'insecte parfait.

3° De même dans la série des vertébrés, la fusion des centres nerveux est d'autant plus complète, que l'animal est plus parfait, plus intelligent, et chez l'homme, auquel nous revenons, la presque totalité des cellules nerveuses est condensée dans la moelle épinière, le cervelet et le cerveau.

Ces cellules reçoivent deux ordres de fibres, les unes qui les relient à tout l'organisme, les autres qui les relient entre elles. Donc intime solidarité anatomique entre tous les points de l'encéphale, ce qui rend raison du consensus étroit de toutes les facultés et fait désespérer de pouvoir les localiser jamais.

Les seuls départements encéphaliques que l'anatomie comparée et l'embryologie nous autorisent à reconnaître sont : le cervelet, les lobes optiques, les lobes cérébraux et les lobes olfactifs, qui tous se fondent d'autant plus ensemble, que l'animal est plus élevé dans la série ou que l'embryon est plus développé. Or, cette division est d'un bien faible secours à la psychologie analytique, dès que l'on sort des données très-générales. En effet, si nous demandons à la physiologie quelle est la fonction dévolue à chacune de ces parties, elle nous répondra :

Que le cervelet préside à la coordination des mouvements volontaires, peut-être au sens voluptueux et à la génération, peut-être au sens auditif. (Dans la série, les lobes cérébelleux sont d'autant plus développés, que l'organe de l'ouïe est plus parfait.)

Que les lobes optiques sont liées à la vision ;

Les lobes olfactifs à l'odorat.

Restent les hémisphères cérébraux, où il faut loger e masse les faits intellectuels et moraux proprement dits, c'est à-dire que pour étudier en détail, classer, analyser les fait psychologiques, nous n'avons guère d'autres points d'appu que le raisonnement.

4° Cependant la forme générale du cerveau, son volume nous fournissent encore quelques données positives, et l'o peut considérer comme à peu près établies scientifiquemen les propositions suivantes :

Dans la grande majorité des cas, il y a relation direct entre le volume du cerveau, ou plutôt des hémisphères, et l puissance intellectuelle. Cependant la quantité n'est qu'u des éléments du problème, et en cela le cerveau ne diffèr pas des autres organes ; reste donc l'élément vital propre ment dit, la qualité, qui paraît en relation avec la notion d tempérament dont nous parlerons longuement. L'étude de l forme nous apprend encore qu'au point de vue intellectu les diverses parties du cerveau n'ont pas la même dignité e que l'intelligence paraît surtout en rapport avec les lobes an térieurs, les lobes frontaux, les seuls d'ailleurs à peu prè nettement délimités en anatomie. Dans toute la série des ver tébrés et même dans celle des races humaines, on les voit s développer de plus en plus en redressant le frontal, à mesur que grandit l'intelligence (1). En outre, l'anatomie patholo gique nous apprend que généralement les lésions des lob frontaux troublent plus ou moins l'intelligence et souve abolissent la parole (troisième circonvolution frontale gauch Dax, Broca, etc.).

En résumé, tout cela est peu utile, si l'on veut étudi minutieusement et classer les actes dits psychiques. Il no faut donc presque oublier les organes, pour nous occuper se lement des actes, en les étudiant et sur nous-même et s les autres.

(1) La solidification des sutures crâniennes commence par le fro chez le noir, par l'occiput chez le blanc. (Gratiolet.)

II

En se tenant dans la généralité, les faits psychologiques sont simples et peu nombreux. Tous sont contenus dans la courte phrase suivante : *L'homme sent et pense.* Donc deux ordres de faits cérébraux, les uns passifs, les autres actifs. J'appelle les premiers *propriétés*, les seconds *facultés.*

Les propriétés cérébrales comprennent la *sensibilité* et l'*impressionnabilité.* La *sensation*, résultat ordinaire de l'action du monde extérieur sur les sens spéciaux, a pour caractère d'être en elle-même indifférente, c'est-à dire de ne causer, au sujet qui l'éprouve, ni peine ni plaisir. Je définis au contraire l'*impression*, tout phénomène passif agréable ou désagréable. L'impression résulte soit du jeu intime de la vie ou des grandes fonctions (malaise pathologique), soit de la surexcitation d'un des nerfs sensitifs spéciaux (douleur d'une blessure, saveur agréable, etc.), soit des relations sociales (joies, terreur, peines morales, etc.), soit même, pour un petit nombre d'hommes, du jeu des facultés intellectuelles (par exemple, la joie du savant poursuivant la solution d'un problème scientifique). D'où la subdivision très-naturelle des impressions en : impressions *nutritives*, *sensitives*, *morales* et *intellectuelles.* Si l'impression morale est violente, si elle ébranle tout l'être, elle prend le nom d'*émotion.* Voilà tout pour les faits cérébraux d'ordre passif. Les faits actifs ne sont guère plus nombreux.

Ainsi, l'homme a la faculté de se déterminer plus ou moins spontanément, librement. Nous reviendrons sur cette question du libre arbitre. Mais enfin, librement ou non, l'homme a la faculté de faire converger avec plus ou moins d'intensité toutes les puissances de son être vers un but donné. Cette faculté, c'est la *volonté*, que nous dénommons désir, alors qu'elle est évidemment irraisonnée, inéluctable, et *passion*, quand le désir est tenace et durable.

En outre, l'homme, c'est-à-dire le cerveau humain, garde la trace plus ou moins profonde des faits cérébraux accom-

plis, passifs ou actifs, et il peut les évoquer à un moment donné. *Il a de la mémoire.*

Il peut même évoquer, grouper, démembrer, selon sa fantaisie, les traces conservées par la mémoire, et composer des tableaux nuancés, variés de mille manières, ne répondant, dans leur ensemble, à rien de réellement existant, quoique formés d'anciens souvenirs disjoints et capricieusement assemblés. *Il a de l'imagination.*

L'homme enfin a la faculté de comparer des faits divers et de percevoir les mille rapports qui les relient ; rapports d'analogie, de dissemblance, de cause à effet, etc. *Cette faculté, c'est l'entendement.*

Enfin il peut grouper, enchaîner, comparer, peser, juger des séries de rapports perçus par l'entendement, c'est-à-dire raisonner et comprendre ; mais la *raison* et l'*intelligence* ainsi conçues ne sont guère que l'entendement considéré dans tous ses modes, dans toute sa puissance.

Je réunis en un tableau ces faits généraux auxquels peuvent se ramener tous les phénomènes psychologiques humains.

Faits cérébraux ou psychologiques généraux.	Propriétés (faits passifs).	Sensibilité.	spéciale. générale.	
		Impressionnabilité	nutritive. sensitive. morale et intellectuelle, émotion.	
	Facultés (faits actifs).	Mémoire	Imagination.	Faits intellectuels.
		Entendement. . .	Raison. Intelligence.	
		Volonté.	Désirs. Passions.	Faits moraux.

Ces faits généraux, étant l'expression fonctionnelle des hémisphères cérébraux, se produisent nécessairement chez l'homme normalement constitué, et c'est leur tendance à s'accomplir qui engendre les besoins cérébraux, dont nous pouvons maintenant nous occuper. Or, d'après ce qui précède, nous voyons que la vie cérébrale se manifeste par deux ordres de phénomènes. Mais une analyse générale de la sen-

sibilité serait pour nous un hors-d'œuvre, et les besoins sensitifs ont déjà été étudiés ; l'impressionnabilité, propriété si importante, le sera dans un chapitre spécial. Reste donc ce qui est relatif aux facultés, qui se classent naturellement en deux groupes. Donc aussi deux groupes de besoins correspondants : *besoins intellectuels*, *besoins moraux*.

III

Les besoins intellectuels consistent dans l'impulsion instinctive plus ou moins fortement sentie qui nous porte à exercer nos facultés, à combiner des idées. Aux besoins sont toujours liées des impressions correspondantes. Ici elles sont assez faibles. Ce sera l'*ennui*, si le besoin n'est pas satisfait ; ce sera une *joie paisible*, un certain degré d'excitation générale dans le cas contraire.

Notons que le travail intellectuel, *résultat du besoin*, s'accompagne ordinairement d'un afflux de sang vers la face et très-probablement le cerveau, d'un éclat particulier des yeux, le tout avec oubli momentané des autres besoins. Mais le cerveau, comme tous les autres organes, est intermittent, relativement à ses fonctions intellectuelles. Au bout d'un temps variable suivant les individus, quand les organes cérébraux de l'intelligence ont dépensé toute la dose d'activité dont ils pouvaient disposer, ils deviennent à peu près incapables et l'on éprouve une impression de fatigue, d'hébétude, d'impuissance intellectuelle.

Un jour la physiologie du cerveau nous dira sans doute avec précision dans quels éléments nerveux siégent l'intelligence, l'imagination, la mémoire, etc., et quels phénomènes vitaux accompagnent le jeu de ces admirables facultés. Aujourd'hui nous ne pouvons faire, sur cet important sujet, que des conjectures assez mal assises. Cependant il est très-probable que les cellules nerveuses, centres où aboutissent et d'où rayonnent les fibres conductrices, sont le siége des phénomènes de conscience, et que les actes intellectuels et moraux ne peuvent se produire sans de certaines modifications

dans le mouvement nutritif des éléments anatomiques du cerveau, et par suite dans sa circulation capillaire :

« Une femme, dit Pierquin, avait perdu, par suite d'une » affection syphilitique, une large portion du cuir chevelu, » des os du crâne et de la dure-mère. La portion correspon- » dante du cerveau se voyait à nu. Quand son sommeil n'avait » pas de songes, le cerveau était immobile et demeurait dans » sa boîte osseuse. Mais lorsqu'il était agité par des rêves, le » cerveau turgescent faisait saillie hors du crâne. Cette turges- » cence était évidemment, dans ce cas, le résultat d'une exci- » tation vasculaire (1). »

C'est de la congestion, mais non pas cette congestion mécanique qui éteint les facultés chez le sanguin obèse et dépend d'une plénitude trop grande du système circulatoire; c'est une congestion analogue, pour ne pas dire semblable à celle qui suit l'ingestion d'une infusion de café. Les éléments cérébraux fonctionnent plus vite, le courant nutritif matériel les traverse avec plus de rapidité, et pour subvenir à cette dépense de force, ils attirent, retiennent le sang artériel, et lui empruntent les matériaux nécessaires à leur plus grande vitalité.

Naturellement l'énergie des besoins intellectuels est proportionnelle à la puissance du cerveau, et par conséquent très-variable chez les individus. Faibles et peu apparents chez la plupart des individus, chez quelques-uns ils priment tous les autres besoins. Les biographies des savants et des philosophes, notamment celles de Spinoza, de Kepler, de Saint-Simon, etc., nous en fourniraient de nombreux exemples. Mais ces exemples étant généralement dépourvus des détails nécessaires, j'aime mieux citer les deux faits suivants :

Bordas-Demoulin, tout entier absorbé par le projet chimérique de réconcilier l'Église et la civilisation moderne, ne vit absolument que pour penser. Il passe six années de sa jeunesse dans une misère affreuse, n'ayant souvent d'autres aliments qu'un peu de pain et de sucre. Un jour, n'ayant plus

(1) Observation de Pierquin, citée par Gratiolet, *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence.*

que quelques sous, il oublie les tiraillements de la faim pour dépenser dans un cabinet de lecture tout ce qui lui reste, puis il attend la mort et reste trois jours sans manger. « Penser, dit son biographe, était sa vie, sa profession..... » Il n'avait que des passions générales, la vérité, l'humanité, » Dieu..... Quoique d'un tempérament nerveux, ardent, » aucun de ses amis ne doute qu'il ait vécu et soit mort » vierge. » Il est bien regrettable qu'il n'ait point mis à exécution l'idée qu'il avait parfois d'écrire sa vie pour faire rougir ceux qu'il appelait les charlatans de la pensée. « Je leur » jetterai ma vie à la face, disait-il ; ils apprendront ce que » c'est que de se dévouer à la science (1). »

Le docteur Descuret a résumé une biographie analogue, celle du Hongrois Mentelli, philosophe, philologue, mathématicien, plus intéressant encore au point de vue qui nous occupe ici ; car ce fut sans but déterminé et uniquement pour le plaisir de lire, d'apprendre, de satisfaire ses besoins intellectuels, qu'il consacra sa vie entière à l'étude, ne paraissant pas éprouver d'autres besoins. Vivant à Paris, dans un réduit infect qui lui avait été accordé par charité, il avait retranché de ses dépenses tout ce qui n'était pas absolument indispensable pour vivre. Sa dépense, à part l'achat des livres, était de sept sous par jour, dont trois pour la nourriture et quatre pour l'éclairage ; car il travaillait vingt heures par jour, ne s'interrompant qu'un seul jour de la semaine, afin de donner une leçon de mathématiques dont le prix lui était nécessaire pour vivre et pour renouveler ses provisions. De l'eau qu'il allait chercher lui-même, des pommes de terre qu'il cuisait sur sa lampe, de l'huile pour alimenter celle-ci, du pain de munition, c'était là tout ce dont il avait besoin. Il couchait la nuit dans une grande boîte, où il mettait le jour ses pieds enveloppés d'une couverture de laine ou bien de foin. Un vieux fauteuil, une table, une cruche, un pot de ferblanc, un morceau d'étain grossièrement courbé, servant de

(1) *Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Demoulin*, par F. Huet.

lampe, composaient tout le reste de l'ameublement. Mentelli avait supprimé les frais de blanchissage en supprimant le linge. Il était sale comme un moine italien. Une capote de soldat achetée à la caserne, et qu'il ne remplaçait qu'à la dernière extrémité, un pantalon de nankin, une casquette de peau et d'énormes sabots, composaient tout son costume. En 1814, les boulets des alliés tombant autour du réduit qu'il occupait alors ne le troublèrent nullement : « Qu'ont de commun ces boulets et moi? répondit-il à la personne qui voulait lui persuader de s'éloigner; laissez-les tomber et laissez-moi tranquille. » Durant la première épidémie de choléra à Paris, il fallut employer la force armée pour contraindre cet anachorète scientifique à interrompre ses études, afin de nettoyer sa cellule infecte. Il vécut ainsi trente ans, sans être jamais malade, sans se plaindre, très-heureux. Enfin, le 22 décembre 1836, à l'âge de soixante ans, étant allé, comme d'habitude, renouveler sa provision d'eau à la Seine, le pied lui glissa, il tomba dans la rivière, qui était très-haute, et s'y noya. Mentelli n'a laissé aucun ouvrage, aucune trace de ses longues recherches (1).

Exemple étrange et peut-être unique que celui de Mentelli, fait exceptionnel, mais qui, grossissant la réalité comme une loupe, amplifie les objets, nous la fait mieux connaître. Ce besoin intellectuel, que nous venons de voir hypertrophié chez Mentelli, existe plus ou moins énergique chez tous les hommes normalement constitués. Si, chez beaucoup, il est peu apparent, c'est qu'après tout c'est un besoin de luxe, une efflorescence de la vie qui, pour naître et grandir, exige le silence, l'assouvissement des besoins nutritifs, grande et difficile affaire encore aujourd'hui pour la plupart des hommes.

C'est qu'aussi le plus souvent il est si facile à satisfaire, que bien rarement l'obstacle, cet aliment du désir, peut l'exagérer en l'irritant. Donnez au savant, donnez à l'ascète le vivre et le couvert, une cellule et du pain, et alors leurs facultés pourront créer, combiner des spéculations scienti-

(1) Descuret, *Médecine des passions*.

fiques ou mystiques, cela sans bruit, sans trouble, sans gêne pour personne, par conséquent sans entrave.

C'est pour affranchir dans une certaine mesure le travail de la pensée que l'Inde antique avait créé ses castes. Très-sage division du travail qui s'établit naturellement dans toute société complète. Partout il faut des hommes de la pensée, des brahmanes ; des hommes du glaive, des kchattryas pour protéger l'association ; des vaicyas, ou hommes de la charrue, du comptoir, de l'outil, pour créer les aliments, les produits et pour les échanges ; des mercenaires ou hommes de la servitude, pour aider humblement les autres et leur obéir. Si ces castes n'avaient pas été murées l'une pour l'autre, c'était bien. L'erreur grave qui ruina tout le système fut de parquer héréditairement les hommes dans les mêmes fonctions, et de ne pas admettre que le cerveau d'un çoudra pût souvent égaler ou surpasser celui d'un brahmane.

Le but vers lequel doit aujourd'hui marcher le progrès, c'est, par les créations intellectuelles, de décupler les forces physiques de l'homme pour rendre dix fois moins nombreuse la classe des çoudras de l'Europe ; de multiplier sans cesse la rapidité des communications, la facilité des échanges ; d'amoindrir le labeur musculaire dans l'industrie et l'agriculture pour émanciper les vaicyas ; de marier ensemble les nations pour abolir totalement les kchattryas, et de réunir enfin toutes les forces intellectuelles dans une immense classe de brahmanes scientifiques appelant et élevant sans cesse à elles les classes mineures. Cela se fait.

IV

Outre le besoin de penser, l'homme doué d'une bonne organisation cérébrale éprouve encore une foule d'impressions, d'émotions, réactions plus directes du monde extérieur, de la société, sur son organisme. Le besoin intellectuel est, comme nous l'avons vu, l'attrait qui nous pousse à combiner des idées plus ou moins abstraites. Le besoin moral est l'impulsion qui nous porte à aimer, à haïr, à admirer,

à craindre, etc. Le besoin moral, que l'on peut subdiviser en rameaux nombreux, variables suivant l'âge, le sexe, l'individu, est plus primordial que le besoin de penser. Il existe assez énergique chez tous les hommes et dépend beaucoup moins de l'éducation. L'éducation intellectuelle paraît même l'affaiblir, peut-être parce qu'elle habitue le cerveau à dépenser son activité d'une autre manière.

Tandis que les besoins intellectuels engendrent assez rarement des émotions fortes, les besoins moraux au contraire sont la cause d'un très-grand nombre d'impressions agréables ou désagréables, mais ordinairement énergiques, suivant qu'ils sont satisfaits ou contrariés. Le besoin moral peut même se ramener à un besoin d'impressions, d'émotions morales, groupe de faits cérébraux que nous étudierons plus loin. Les émotions que j'appelle morales sont celles qu'excitent en nous nos relations sociales, la famille, la société, la religion, et j'entends par religion tout cet ensemble d'êtres que, presque par toute la terre, l'homme a conçus comme existant en dehors du monde visible et tangible, que partout il a doué de facultés, de passions analogues aux siennes, et qu'en conséquence il a aimés ou exécrés, mais toujours adorés.

Que trouvons-nous au fond de tous ces phénomènes moraux? Des impressions et des émotions d'une couleur spéciale. Les besoins moraux se ramènent donc au désir d'émotions que l'on pourrait appeler sociales, et qui ne sont liées qu'indirectement aux besoins nutritifs, sensitifs, intellectuels.

La forme des besoins moraux est nécessairement variable selon l'âge, le sexe, la race, l'éducation, etc. Cependant certaines formes s'observent chez la plupart des hommes : le besoin de dominer ses semblables, de primer, c'est-à-dire l'orgueil; le besoin d'aimer ses semblables, amis, enfants, parents, femme (toute idée génésique à part); le besoin d'adorer, d'admirer des êtres abstraits, fruits de l'imagination, et ornés de tout ce qui semble à l'adorateur beau, bon, juste, grand ou terrible, c'est-à-dire la religion.

Pour certaines personnes, les femmes surtout, la compassion, la pitié, sont un besoin.

Je crois devoir placer ici le besoin de se conserver vivant et sans souffrances, jusqu'ici dénommé l'instinct de conservation, et père de l'égoïsme, de la peur, de l'avarice, quoique ce soit plutôt un besoin négatif, au fond duquel on ne trouve que la crainte d'impressions douloureuses; car le seul fait d'être à l'abri de tout danger ne nous donne pas d'émotions agréables, mais le fait contraire nous en donne d'atroces qui réagissent sur tout l'être.

En général, les besoins moraux sont plus exigeants dans la jeunesse que dans l'âge adulte, dans l'âge adulte que dans la vieillesse. Beaucoup plus énergiques chez la femme, ils sont le pivot de son existence, et l'empêcheront probablement toujours de lutter avec l'homme dans le champ de l'intelligence.

C'est sur le sol des besoins moraux que germent et grandissent la plupart des passions.

Ces besoins ont-ils un siége anatomique particulier dans le cerveau? Cela est encore à démontrer. Cependant, quoique le cerveau ne paraisse faire qu'un tout dont les parties sont solidaires, puisque les cellules nerveuses communiquent entre elles, des faits anatomiques que j'ai déjà mentionnés font présumer que les facultés intellectuelles ont leur quartier général dans les lobes cérébraux antérieurs; on est donc porté à rattacher les faits moraux proprement dits aux lobes moyens ou postérieurs du cerveau. Sans doute l'union anatomique et physiologique des éléments cérébraux permet à toutes les fonctions de se prêter un mutuel secours, cependant il y a un certain antagonisme entre les besoins moraux et les besoins intellectuels. En général, ce que l'homme gagne en impressionnabilité morale, il le perd en puissance intellectuelle, et inversement. Portée à sa puissance la plus élevée, l'émotion paralyse à peu près les facultés intellectuelles, et sous l'influence de la terreur, par exemple, le mathématicien le plus habile est incapable de faire une addition. Si l'émotion est modérée, elle engendre alors un désir qui stimule l'intelligence, mais seulement dans un sens donné. Alors toutes les facultés et propriétés fondamentales du cerveau fonctionnent simultanément.

Le but de ce travail étant d'arriver à l'étude des passions proprement dites, nous devons passer rapidement sur tout ce qui n'est pas absolument inhérent à notre sujet; aussi de toutes les formes de besoins moraux, je n'en étudierai qu'une, le besoin d'émotions religieuses, une des formes les plus communes, les plus importantes, et dont l'homme ne s'affranchit que lentement, avec peine et à l'aide d'une éducation longue et complète.

V

E'en gods must yield — religions take their turn :
'T was Jove's — 't is Mahomet's, and other creeds
Will rise with other years, till man shall learn
Vainly his incense soars, his victim bleeds.
Poor child of doubt and death — whose hope is built on
[reeds (1).

(*Childe Harold*, chant II, st. 3.)

La tendance à adorer des êtres concrets ou imaginaires que l'on aime ou que l'on redoute est une des plus constantes chez l'homme, à quelque race qu'il appartienne. C'est en même temps une manifestation du besoin d'émotions et des besoins intellectuels, car la tendance naturelle de l'esprit humain à chercher la cause des phénomènes qu'il perçoit y figure comme élément important. En outre, c'est le degré de développement intellectuel qui en détermine rigoureusemen la forme.

On a dit avec quelque raison que les religions étaient des paysages parlés; ce sont plutôt des paysages sentis, reflets moraux du milieu dans lequel vit l'homme. Ainsi la nature exubérante de l'Inde a produit une religion multiforme à métaphysique mobile et compliquée, identifiant Dieu et l'univers,

(1) « Même les dieux succombent. — Les religions se succèdent : c'était celle de Jupiter, — c'est celle de Mahomet, et d'autres croyances — surgiront avec d'autres années, jusqu'à ce que l'homme sache — que son encens fume, que ses victimes saignent en vain. — Pauvre enfant du doute et de la mort, — dont l'espérance *est bâtie* sur des roseaux. »

tandis que l'aridité et l'uniformité du désert ont occasionné le monothéisme sémitique, Dieu, cause du monde et distinct de l'univers qu'il a créé.

Indépendamment du milieu dans lequel vit l'homme, deux faits cérébraux très-importants sont les facteurs de l'idée religieuse, l'impressionnabilité et l'intelligence.

Or, l'impressionnabilité étant très-variable suivant l'âge, la race, le sexe, etc., la tendance religieuse varie avec elle et lui est on peut dire proportionnelle. La race blanche, la jeunesse, le sexe féminin, l'ignorance, sont les conditions les plus favorables à son développement énergique et complet.

Non moins étroit et nécessaire est le rapport entre la religion et le degré de puissance intellectuelle. Or, le développement de l'intelligence dépend surtout, et toute individualité à part, de la race et de l'état social. L'Éthiopien, s'il eût vécu dans l'Inde, y aurait éprouvé des impressions autres que celles de l'Hindou, et les aurait traduites par une religion différente. De même un Français instruit et intelligent de 1867 ne peut avoir les idées religieuses du Gaulois à demi barbare, son ancêtre, d'il y a trois mille ans.

Cela posé, la gradation religieuse naturelle paraît être la suivante :

1° *Du fétichisme.* — L'homme, enfant d'âge ou de race, éprouve-t-il à la vue d'un être, d'un animal, d'un phénomène naturel, une impression, une émotion forte, admiration ou terreur, plus ordinairement terreur, il en garde longtemps la mémoire. L'être qui lui a donné cette émotion, il le considère comme beaucoup plus puissant que lui ; il s'humilie devant lui, c'est-à-dire l'adore ; il lui offre des présents, des sacrifices intéressés ; en un mot, il le divinise ; et comme en raison de sa faiblesse et de son ignorance extrêmes, il est surpris ou terrifié par une foule d'êtres, de phénomènes naturels, son panthéon se peuple sans cesse d'êtres chéris ou abhorrés. L'exemple suivant fait bien voir et comprendre comment se forment ces grossières idées. C'est un des premiers missionnaires à la Nouvelle-Calédonie, le père Rougeyron, qui le raconte. Pour se protéger contre les rapines des naturels, les

missionnaires auraient fait venir d'Europe un chien bouledogue; or, la Nouvelle-Calédonie étant complétement dépourvue de quadrupèdes mammifères, l'animal sembla aux Néo-Calédoniens un être prodigieux. Il leur inspira une terreur profonde, et, raisonnant avec la logique élémentaire du sauvage, ils résolurent de se concilier, si possible, cet être dangereux et supérieur. Aussi un jour lui envoyèrent-ils une députation chargée de lui offrir des fruits, des ignames et de lui faire un long discours, dans lequel on sollicitait son amitié et l'on vantait sa puissance. C'est sans doute par un procédé analogue que nombre de peuples anciens et modernes sont arrivés à l'adoration des animaux. Le serpent de l'Ouiddah, le lézard de Benin, le vautour de l'Ashantee, le loup des prairies américaines, qu'adorent encore, selon l'abbé Domenech, les Selischs et les Sahaptins, les animaux sacrés de l'antique Égypte, etc., ont été déifiés de cette façon.

Le fétiche n'est pas toujours un animal, mais c'est toujours un être, un objet pris dans la nature, un arbre, un rocher, une montagne, un fleuve. Outre ces grands fétiches, il y en a de petits très-capricieusement choisis et tout à fait individuels : une pièce de bois jaune ou rouge, une dent d'animal, une arête de poisson, etc. Ou bien ces petits fétiches sont des parties du grand fétiche populaire; ou bien dans un moment d'émotion quelconque, le nègre (les fétichistes sont généralement nègres) lui a attribué une puissance spéciale. Il n'y a encore là aucune croyance à des êtres immatériels, tout est généralement concret et visible. Il y a tout simplement une émotion forte et un raisonnement faux. L'émotion et le raisonnement du nègre adorant un animal dangereux, un fléau quelconque, et l'émotion et le raisonnement du chien qui, ayant commis une faute et craignant un châtiment, rampe aux pieds de son maître, sont choses parfaitement comparables. L'homme et l'animal raisonnent de la même manière; chacun d'eux seulement s'agenouille à sa façon.

Mais l'homme ayant plus d'intelligence, plus de mémoire, plus d'imagination, fait au sujet de l'émotion éprouvée un raisonnement un peu plus complexe. Longtemps il garde le sou-

venir de la terreur éprouvée, il en craint le retour et cherche les moyens de le prévenir. D'où les offrandes, les prières, les idoles faites à l'image de l'être redouté, s'il s'agit d'un être concret et tangible, et il en est toujours ainsi dans le vrai fétichisme. Toute cette psychologie est fort simple, elle ne diffère en rien de celle de l'animal. Ce sont les mêmes facultés, fonctionnant de la même manière, un peu plus puissantes seulement chez l'homme. Il n'y a encore là rien pour l'immatériel, rien même pour le surnaturel, et appliqué au fétichisme, le vieux vers tant de fois cité : *Primus in orbe deos fecit timor* (1), est l'expression exacte de la vérité.

La croyance aux génies est un degré supérieur de l'idée religieuse. C'est la transition entre le fétichisme et le polythéisme. Ce n'est pas encore l'immatériel, mais c'est déjà le domaine de l'invisible. Ainsi le Chaldéen, effrayé en entendant un coup de tonnerre, se le figurait immédiatement comme l'acte d'un être corporel, d'une organisation égale à la sienne ou à celle des êtres qu'il redoutait le plus, seulement d'une étoffe plus éthérée, plus impalpable. Les djinns des musulmans, les péris des Persans, étaient des créations imaginaires analogues. Le génie a du reste les passions, les faiblesses, les infirmités même de l'homme qui l'a inventé; il naît, il meurt quelquefois, il est bon ou mauvais. C'est un homme moins imparfait. Ici, comme dans le vrai fétichisme, l'homme tient encore à l'animalité. Or les émotions communes à l'homme et aux animaux supérieurs s'accompagnent nécessairement de faits psychiques analogues. Le cheval qu'effraye dans une nuit claire l'ombre d'un arbre; le bœuf qui, pendant une éclipse de soleil, menace de ses cornes un invisible ennemi (2), et l'homme qu'un coup de tonnerre fait trembler, sont dans des états psychiques à peu près identiques. Tous trois ont peur; tous font un raisonnement plus ou moins élémentaire; tous les trois se figurent des êtres qui n'existent pas, des périls qu'ils ont l'habitude de redouter. Mais l'homme garde plus long-

(1) Pétrone, *Fragm.* V, vers 1.

(2) Arago, *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1846.

temps le souvenir du danger couru et de l'image créée à ce sujet par son imagination. Souvent il tâche de représenter cet être fictif par une idole, s'il a pour cela assez d'adresse et d'industrie. Très-généralement il ne tarde pas à confondre le symbole et l'être symbolisé, et c'est l'idole elle-même, fabriquée de ses mains, qu'il adore et qu'il prie.

« Un ouvrier, dit le prophète Isaïe, coupe des cèdres ou » des chênes rouvres, les choisit parmi les arbres de la forêt, » et plante à leur place le pin qui croît à la faveur de la pluie.

» Ces arbres servent à l'homme à faire du feu; il en prend » et il se chauffe; il en allume dans son four pour cuire son » pain. Et il en fait aussi des dieux qu'il adore. Et c'est de- » vant une sculpture qu'il se prosterne!

» Une partie de l'arbre est consumée par le feu; avec cette » partie, il a fait cuire sa viande, a préparé son rôti pour se » rassasier; il s'est chauffé aussi et s'est écrié : Ah! que je » suis bien! je me sens réchauffé!

» De l'autre partie, il fait un dieu, une idole devant la- » quelle il se prosterne et qu'il adore, devant laquelle il » s'écrie : Conserve-moi, car tu es mon dieu (1). »

Voilà l'analyse succincte du premier degré de l'idée religieuse. Les degrés supérieurs s'expliquent et se comprennent aussi facilement. C'est toujours un raisonnement basé sur une impression ou une émotion; seulement le raisonnement est d'autant plus complexe, d'autant plus juste, d'autant plus large, que l'homme est plus intelligent, et il y a même entre la forme religieuse et la race un rapport intime.

2° *Du polythéisme.* — Entre le fétichisme, le culte des génies et le polythéisme, il n'y a aucune différence bien tranchée. C'est toujours l'homme surpris, effrayé, quelquefois frappé d'admiration (ce qui est rare dans le fétichisme) en face des phénomènes naturels. Mais ici l'homme est mieux doué; il généralise mieux, ses dieux sont moins multiples; il en change moins, car il entrevoit déjà que la nature est régie par un petit nombre de forces. Seulement ces forces, il les

(1) *Isaïe*, chap. XLIV, traduction Mallet de Chilly.

vivifie, il les divinise; il leur donne un corps, quelquefois un corps d'animal, généralement un corps d'homme, et naturellement il les gratifie de toutes ses passions, de besoins, de désirs analogues aux siens. Ils s'aiment, se haïssent, se jalousent; l'homme peut les faire varier à volonté par des prières, des sacrifices. En résumé, le polythéisme, c'est l'adoration des éléments vivifiés, imaginés, figurés par l'homme et le plus souvent à son image. On ne peut pas concevoir encore que les grandes forces naturelles agissent aveuglément, insciemment et sont inhérentes à la matière. Mais l'homme confond moins que dans le fétichisme l'emblème et la force représentée. C'est au delà du phénomène perçu qu'il en cherche la cause : cette cause visible ne lui suffit plus; il tâche de remonter à l'origine première.

Toutes les religions polythéistes peuvent se ramener à ce petit nombre de faits généraux, qu'on les observe dans la mer du Sud ou sur le continent Américain, dans la Grèce antique ou chez les Gaulois et les Scandinaves.

Plus la race est civilisée, intelligente, plus son polythéisme se simplifie, plus aussi il s'y mêle d'éléments humains. Le polythéisme grossier et primitif n'est guère que la divinisation des grands corps, des grands phénomènes naturels, des astres, de la terre, de la mer. Mais plus l'homme est intelligent, plus son petit monde intra-cérébral grandit et prend à ses yeux d'importance. Il divinise ses émotions fortes, ses passions. Les remords s'incarnent dans les Euménides; la volupté et la génération deviennent Vénus en Grèce et Freya chez les Scandinaves; l'amour devient Eros; la fureur guerrière, c'est Mars. On arrive même à diviniser des idées morales : la sagesse devient Minerve en Grèce; en Scandinavie, la ruse devient Loke. Ailleurs les grandes phases de la vie organique sont déifiées. La génération, la nutrition et la mort deviennent dans l'Inde Brahma, Vichnou et Siva. On divinise même des idées vraiment abstraites, intellectuelles, comme le temps. Mais tout cela se mélange. Le Temps — Saturne, siége dans l'Olympe à côté d'Apollon — soleil. Les deux polythéismes se relient, se confondent. Le dernier s'ob-

serve surtout chez la race caucasique et on l'explique aussi sans recourir à des facultés spéciales. L'homme arrive même quelquefois, comme en Perse, au dualisme simple. D'un côté, tout ce qui paraît mal; de l'autre, tout ce qui paraît bien : Ahriman et Ormuzd. Un pas de plus, et le monothéisme apparaît.

3° *Du monothéisme.* — Ce n'est qu'une généralisation plus large. L'homme, de plus en plus éclairé et intelligent, éprouve de la difficulté à concilier l'existence simultanée de ses dieux multiples; aussi se rattache-t-il à l'idée d'une cause unique, d'une force créatrice distincte du monde qu'elle régit et a tiré du néant.

Cependant les deux idées d'une création *ex nihilo* et de l'existence d'un dieu immatériel ne se sont pas présentées tout d'abord dans la conception monothéiste. Suivant des philologues distingués (Chavée), le premier verset de la Genèse dit : Dieu *façonna*, et non Dieu *créa* le ciel et la terre. L'idée de création de rien n'apparaît guère qu'à l'époque de Constantin.

De même le Jéhovah des Hébreux est concret, matériel, anthropomorphe, comme le prouve toute la Bible.

Selon Proudhon, Jéhovah avait d'abord été le soleil, et ce que l'on a traduit dans la Bible par le mot *gloire* veut dire le firmament étoilé, comparé à un manteau de souverain. Voici, suivant lui, comment il faut traduire les versets 5 et 6 du psaume XVIII :

« 5. Au fond du ciel est dressée la tente du *soleil.* Le
» voilà comme l'époux qui se lève de sa couche. Comme le
» héraut d'armes qui part pour un message.
» 6. D'une extrémité du ciel il s'élance
» Et il court à l'autre extrémité,
» Et nul ne peut se dérober à sa flamme. »

En hébreu, suivant le même auteur, le même mot qui signifie âme, vie, veut dire aussi animal et cadavre.

4° *Du panthéisme.* — Ici l'intelligence humaine ne conçoit plus Dieu et la matière comme distincts l'un de l'autre. Elle confond le monde et les forces qui le régissent. La divi-

nité n'est plus qu'un pouvoir intelligent infus dans la matière, et le monde matériel n'est plus que la manifestation nécessaire de la Divinité qui comprend tous les êtres et est noyée dans leur sein, mais sans forme ni limites. C'est plutôt un système philosophique qu'une religion; aussi, quoique l'on retrouve le panthéisme au fond des dogmes du brahmanisme, ce n'a jamais été la religion des masses.

Telles sont les quatre périodes par lesquelles passe généralement l'idée religieuse dans l'humanité, mais un des degrés peut manquer. Ainsi le Rig-Veda nous montre les Aryas à l'état pastoral, groupés en familles, en tribus, adorant les éléments, les phénomènes naturels, l'éther, l'air, le feu, personnifiés sous les noms d'Indra, de Roudra, d'Agni; le ciel et la terre sous ceux de Divaspati et Prithivi : pas de traces encore de la grande trinité indienne : les dieux ne sont pas encore pourvus de généalogie. Ils n'ont pas encore non plus les formes fantastiques sous lesquelles le dévot se les représentera plus tard. Jamais ils n'ont de têtes ou de bras multiples. Le croyant les voit ordinairement sous la forme humaine, et c'est ainsi que les décrit le poëte qui va les chanter de tribu en tribu. Plus tard apparaissent Brahma, Siva, Vichnou, et en même temps, ou peu après, la notion panthéistique, car l'Inde n'a point passé par le monothéisme, qu'Aug. Comte regardait comme une phase nécessaire; et là, après avoir déifié séparément les diverses énergies de la nature, l'homme les a fondues dans une cause unique, une divinité noyée dans le sein de la nature, non créatrice, mais dont toutes les créatures sont des émanations.

Cette rapide analyse de l'idée religieuse et de son évolution nous montre comme origine de toutes les religions l'impression forte, l'émotion; elle nous montre aussi par quelle transformation lente, l'émotion religieuse devient conception intellectuelle. Au bas de l'échelle nous voyons dominer l'impressionnabilité, qui peu à peu cède le terrain à l'intelligence, et au sommet l'émotion a presque disparu; tout est conception intellectuelle, raisonnement puissant, sans que cependant il y ait jamais entre ces éléments divers séparation complète.

Certains peuples, certaines races, se sont jusqu'ici arrêtés à l'un des degrés religieux sans le pouvoir franchir. Partout le nègre est ou athée inconscient ou fétichiste. La race jaune, si dépourvue d'impressionnabilité morale, a adopté en masse le système bouddhique dont le fond paraît être l'athéisme; tandis qu'aujourd'hui encore les races américaine et polynésienne en sont toujours au polythéisme le plus grossier.

Ce qui précède doit s'entendre d'une façon très-générale. Quand on dit qu'une race est polythéiste, monothéiste, etc., on n'entend parler évidemment que de la généralité, car on peut souvent trouver, surtout dans les races supérieures, chez les individus isolément considérés, toutes les formes de l'idée religieuse. Ainsi, la race blanche seule s'est élevée en masse aux grandes conceptions religieuses; mais aujourd'hui encore on trouverait très-facilement, en France, des athées *par impuissance intellectuelle*, des fétichistes en grand nombre, et aussi des polythéistes (1).

Cette gradation que nous avons trouvée dans l'évolution des idées religieuses considérées chez l'humanité tout entière, nous la retrouvons très-analogue chez l'individu.

VI

Remontons le fil de nos souvenirs jusqu'à l'aurore de notre vie morale, en oubliant tout ce que nous a dicté l'éducation, et simultanément étudions l'éclosion de l'intelligence chez les enfants de notre race; cette dernière étude surtout sera fertile en enseignements. Mais, en interrogeant l'enfant, ayons soin de nous faire enfants nous-mêmes, et donnons à notre langage la nuance qui convient. De ces investigations nous tirerons fatalement les conclusions suivantes:

L'enfant, alors qu'il passe de la vie végétative aux premières lueurs de la vie morale, est l'esclave des besoins

(1) Cette étude sur la gradation des idées religieuses dans l'humanité a déjà été publiée à peu près *in extenso* dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (année 1865).

instinctifs, des imparfaites sensations qu'il commence à éprouver. Il sent et ne raisonne pas. A peine perçoit-il quelques rapports élémentaires, puis il les oublie. Sa mémoire est si courte qu'elle lui est presque inutile, car la sensation meurt aussitôt produite, ne laissant après elle qu'une trace fugitive. L'intelligence naît ; c'est à peine celle de l'animal. La conscience est un crible et l'être est complétement incapable de se replier sur lui-même pour comparer sciemment les sensations, les idées les plus simples. L'enfant est athée, mais athée inconscient. Cependant peu à peu toutes les propriétés et facultés cérébrales germent et s'accentuent. L'intelligence grandit et en même temps la parole qui est sa main.

Cet être, vierge encore de préjugés, d'idées plus grandes que lui et imposées par des parents, des maîtres, interrogeons-le, étudions-le aussi sans l'interroger. Déjà il est orné d'un bon nombre de ces instincts que la société stigmatise comme damnables et pervers. Il est gourmand, violent, irascible ou, pour parler plus généralement, il a des besoins nutritifs et sensitifs auxquels il n'a pas même l'idée de résister. Sa courte vue n'embrasse qu'un horizon bien étroit ; comment ne serait-il pas le centre d'un espace qu'il remplit ? Aussi est-il naïvement et profondément égoïste. Plus tard il saura ce que c'est que la compassion, la charité chrétienne ou païenne ; actuellement il rit en contemplant des douleurs qu'il n'a jamais ressenties et ne comprend pas. C'est avec une candeur et une innocence immaculées qu'il étouffe son oiseau et torture son chien. Il portera joyeusement au mendiant une pièce de monnaie que vous lui donnerez et dont il ne soupçonne pas la valeur, mais ne lui demandez pas ses joujoux. Pour lui, le bien, c'est ce qu'il désire, le mal ce qui le blesse. Un peu plus tard il admettra sans réflexion, avec cette crédulité que rien n'étonne, toutes les distinctions morales qu'il vous plaira de lui imposer ; mais il n'y attache pas d'importance, et c'est pour ne pas vous contrarier.

Il ment sans scrupule et tout naturellement jusqu'au moment où l'éducation lui a inoculé les idées du vrai et du juste.

En résumé, l'enfant, d'abord être purement instinctif, ignore la morale et ne se doute pas que les idées du bon, du vrai, du beau, soient nécessaires et innées.

Recommencer la campagne si victorieusement faite par Locke serait au moins inutile. Remarquons seulement après ce philosophe que l'absence totale chez l'enfant d'idées abstraites, de ces grands principes considérés comme la base de l'être moral, est un fait capital. Chez cette nature virginale que l'éducation n'a ni déflorée, ni déformée, les idées innées, s'il y en avait, devraient resplendir comme des pierreries dans une eau limpide.

Mais poursuivons. L'enfant a déjà endossé le harnais de l'éducation. Il répète docilement son Catéchisme, son Koran, etc. Mais, sans nous arrêter à des mots, tâchons de voir quelles idées représentent dans son entendement ces formules incomprises. Ce Dieu éternel et créateur remplissant le monde et dont il vous énumère les attributs comme un philosophe scolastique, il se le représente sous les traits de son magister ou de son père. Il lui est radicalement impossible de concevoir l'existence d'une entité immatérielle et de comprendre que l'encens de la prière doive brûler en l'honneur d'un être qui pour lui n'est pas, s'il n'est concret et incarné.

Essayez de lui donner une idée de l'immensité sans bornes, de l'espace infini dont le vol rapide de la pensée adulte ne peut heurter les limites. Sa jeune intelligence ne peut concevoir ni même loger une idée si vaste.

Livré à lui-même, il n'aurait point de Dieu avant l'adolescence de la raison et ses premiers dieux seraient ceux qu'adora partout l'humanité bégayante, l'inconnu, le mystérieux, tout ce qui frappe ou épouvante, ce que l'on redoute et ce qu'on admire, l'insecte ou le lion, l'étoile ou le soleil, tout ce qui paraît la cause d'un fait étrange, doux, terrible.

Ce serait un sauvage s'il ne devait parcourir le cycle d'une évolution plus complète. Son Dieu, comme celui du sauvage, est nul ou borné. Sa numération, cet autre critérium intellectuel, s'élève à dix, quinze, vingt; au delà les mots *lui manquent* aussi bien que les conceptions, et il n'est

guère sûr que deux et deux fassent quatre avant d'avoir compté.

Ne cherchez pas plus chez l'enfant l'idée du juste que celle de la bonté, que celle de l'infini, etc. Considérez ces petites sociétés temporaires que forment les enfants, c'est l'image des premiers temps de l'humanité, le règne de la force brutale. Pas la plus légère lueur de l'idée du droit.

Que le lecteur se reporte maintenant par la pensée aux années de l'adolescence, de la puberté. Jusqu'alors on avait docilement accepté les idées religieuses inoculées par l'éducation, les dogmes les plus inintelligibles. On ne songeait guère à contester, au sujet de choses si peu importantes et affirmées par des maîtres, des parents, des prêtres. Tout à coup se fait la floraison morale et intellectuelle. Notre pensée commence à s'arrêter avec intérêt sur la croyance que l'on nous prêche. Nous ne doutons pas encore ; loin de là, nous croyons avec ferveur, avec passion, car tout ce cortége de merveilleux, de surnaturel, de terrible nous frappe vivement ; et puis tout semble tellement étrange, tellement inexplicable à notre jeune intelligence dans le monde qui nous englobe, que nous accueillons avidement des explications toutes faites et dont le côté poétique séduit notre imagination. Mais comment nous figurons-nous le dieu ou plutôt les dieux du catholicisme ? Nous les voyons. Ils ont un corps semblable aux nôtres ; ce sont les statues, les images pieuses vivifiées ; nous les aimons, nous les craignons, nous les invoquons avec terreur. Les démons, sous les formes les plus fantastiques, peuplent nos rêves ; les âmes des morts incarnées aussi et drapées dans leurs suaires, hantent pour nous la nuit et la solitude. A nos yeux tout est vivant, mais nous n'avons pas l'idée d'une essence immatérielle. Nous sommes polythéistes, et nos dieux, comme ceux de la Grèce, sont anthropomorphes ; seulement les formes vulgaires ou horribles sous lesquelles, dans notre pays, le catholicisme symbolise ses êtres divins, sont celles que nous voyons dans nos prières et dans nos terreurs.

Mais ce n'est encore là qu'une étape où nous ne séjournons pas longtemps. Peu à peu notre organisation cérébrale

et par suite intellectuelle se développe, activée par le fouet de l'éducation, et je n'entends pas seulement l'éducation scolaire, mais les mille sensations, impressions que gravent en nous le milieu social, nos lectures, nos passions naissantes. Bientôt et avec un sentiment de crainte, parfois de terreur, nous sentons défaillir en nous la foi crédule. Des doutes sans cesse renaissants, toujours plus forts viennent solliciter notre entendement. Que faire ? Que croire ? Le monde enchanté qui jusque-là nous avait ou charmés ou terrifiés va s'évanouir. Les dieux ne peuvent être corporels ; ils ne peuvent être multiples. Heureusement les dogmes de la philosophie spiritualiste sont là devant nous comme un refuge. Un moment tout paraît devoir s'accorder. Oui, nous crie de sa grande voix imposante la théologie officielle ; oui, il n'y a qu'un Dieu ; c'est lui, le Jéhovah biblique. Il est incorporel, il est infus dans l'univers sans limites qu'il a créé d'une parole, et cependant il en est distinct, et toutes les perfections, toutes les adorables beautés morales que nous pouvons concevoir, aimer, adorer, ne sont que des reflets de son infinie grandeur, de sa divine perfection.

Beaucoup s'arrêtent là ; quelques-uns vont plus loin. Involontairement, spontanément, ils tendent tous les ressorts de leur intelligence pour tâcher de comprendre cet être qu'on leur dit incompréhensible. Comment concevoir une entité incorporelle, un dieu distinct du monde et cependant remplissant le monde ? Comment comprendre la création *ex nihilo*, un monde matériel sortant du néant ? Impossible. Et bientôt, le plus souvent à regret, par insensibles degrés, l'homme arrive à brûler ses chères idoles et sa croyance se formule ainsi ! Le monde matériel dont on ne peut concevoir ni la naissance, ni l'anéantissement, est éternel, il est, suivant le vers orphique :

> Père, mère, nourrice, soutien de tout ce qui est.
> Παντων μεν συ πατηρ, μητήρ, τροφος ἡ δε τιθηνος...
> (Hymne X.)

Ce monde matériel n'est point inerte ; il est vivifié par des

propriétés actives inhérentes à ses éléments et qui s'anéantiraient avec eux si un pareil anéantissement était possible.

L'ordre plus ou moins imparfait qui règne dans le monde n'est qu'un équilibre nécessaire entre ces diverses propriétés actives, ces forces si l'on veut, et nullement l'ouvrage d'une intelligence personnelle agissant en vue de causes finales.

La croyance à une âme immatérielle répugne autant à la froide raison que la croyance à un dieu immatériel. Qui dit immatériel dit néant.

On peut, si l'on veut, concevoir l'ensemble des forces qui animent le monde, l'ensemble des intelligences humaines comme des parties d'un grand tout ; et pour ne pas rompre entièrement avec l'antique notion divine, pour éviter l'horrible athéisme, appeler Dieu cet ensemble abstrait qui réellement n'existe que dans les individus, mais ce prétendu dieu est inséparable du monde matériel, et il mourrait avec lui. C'est le panthéisme, tellement voisin du matérialisme qu'il est impossible de tracer la ligne géométrique qui leur sert de limites.

Concluons donc que l'individu nous montre la même évolution de l'idée religieuse que l'humanité.

L'enfant est d'abord athée inconscient, puis fétichiste. Le jeune homme, d'abord polythéiste, puis facilement monothéiste.

L'adulte passe bien souvent au panthéisme ou à l'athéisme conscient.

En d'autres termes, l'homme qui parcourt le cycle complet part de l'absence de croyance, coïncidant avec l'absence de pensée. Puis l'intelligence s'éveillant, grandissant, enfante des conceptions religieuses qui se succèdent l'une l'autre, de moins en moins grossières, de moins en moins chimériques, pour arriver à la science, la grande, la suprême déesse, cent fois plus belle dans sa réalité nue que tous les dieux chargés de clinquant auxquels l'enfantine imagination de l'humanité a donné naissance.

CHAPITRE IV

SÉRIATION DES BESOINS.

Nous avons étudié les divers groupes des besoins naturels, en les isolant les uns des autres, absolument comme le scalpel de l'anatomiste isole un muscle, un nerf, un viscère pour en rendre possible la description : mais chez l'être humain, comme chez tout être, rien n'est isolé ; toutes les fonctions, toutes les facultés, tous les appétits, comme tous les organes se lient et se soutiennent.

Ainsi, au premier coup d'œil d'ensemble jeté sur l'évolution de l'individu et de la société, de l'unité et de la collectivité, nous voyons les besoins naturels à l'homme se lier en série, se succéder, se dominer les uns les autres suivant une loi naturelle à travers le progrès de l'âge ou des siècles.

I

Comme une plante qui grandit et se développe feuille à feuille, bourgeon à bourgeon, l'homme acquiert successivement ses besoins et ses facultés. C'est par une graduelle évolution qu'il passe de la vie végétative à la vie de conscience, de la conscience au désir, du désir à la volonté.

Pendant la vie embryonnaire l'homme n'est qu'un agrégat de cellules et de fibres, se transformant et se multipliant suivant certaines lois, exactement comme un végétal. Vers le cinquième mois de la gestation, le fœtus se livre dans la matrice (1) à des mouvements sentis par la mère et qui bien certainement ne sont pas les premiers. Sent-il alors le besoin de mouvement ou des impressions désagréables, suite de po-

(1) Wrisberg, Burdach, etc., ont vu des fœtus de cinq mois remuer leurs membres. (Bischoff, *Développement de l'homme et des mammifères.*)

sitions gênantes et qui le poussent à changer d'attitude? Cela est fort douteux.

Plus la grossesse avance, plus ces mouvements acquièrent d'énergie. Nul doute que le fœtus n'en garde pas la mémoire. Conscients ou inconscients, ce sont des phénomènes instantanés, ne laissant pas de traces.

A partir du septième mois au plus tard, le fœtus paraît doué de la sensibilité générale. Cette propriété fondamentale existe chez les avortons de cet âge, même chez ceux de six mois, et chez les femmes grosses de sept à huit mois et dont la paroi abdominale est mince, la palpation de l'enfant est parfaitement sentie par lui, car il réagit ordinairement par un mouvement brusque. Déjà la vie s'animalise graduellement.

Quant à l'enfant né à terme, il est certainement doué de la sensibilité cutanée et d'une impressionnabilité sensitive tactile assez développée. En effet, immédiatement après la naissance, l'impression produite par le contact de l'air froid et aussi la gêne de la circulation qui brusquement change de mode, arrache à l'enfant des cris de douleur. Puis, quand les organes respiratoires fonctionnent régulièrement, quand l'enfant est enveloppé de vêtements chauds, il se tait et dort. Dort-il?

Nous aimons mieux dire, avec Gratiolet (1), qu'il n'est point encore éveillé. Le sommeil n'est qu'une détente cérébrale entraînant l'abolition partielle ou totale, mais momentanée, de la vie de conscience, de la raison. L'homme le plus homme est celui qui paye le moindre tribut à la vie végétative, au sommeil. Mais l'enfant nouveau-né, pourvu seulement de la conscience dans son mode le plus grossier, complétement privé des facultés, ne fait que continuer la vie fœtale en attendant le réveil ou plutôt l'éveil.

Il est douteux qu'à cet âge l'enfant éprouve même les besoins d'excrétions. Il est probable qu'il sent le besoin de digestion, la faim. Du moins sa bouche exerce des mouvements

(1) Même idée dans Dugès (*Physiologie comparée*, t. I, p. 461).

de succion et le sein de sa nourrice apaise ses cris. Il est alors bien chétif et bien humble, l'*homo sapiens*, celui qui dans la plénitude de son développement devient le dominateur du monde. Il entre dans la phase des besoins nutritifs, mais ne les possède encore qu'imparfaitement, aussi est-il inférieur à la plupart des animaux. Mais cet être chétif que la mort moissonnerait impitoyablement, s'il était abandonné à lui-même, porte en lui le germe des plus hautes facultés.

Son évolution se poursuit lentement. Chaque jour, chaque instant lui apportent un progrès. L'ère sensitive s'ouvre. Peu à peu les relations avec le monde extérieur se multiplient, les sens se spécialisent. Après un laps de temps variable entre un et deux mois, suivant les organisations, les portes de la vue s'ouvrent. L'enfant suit des yeux les objets brillants et commence à voyager dans un monde enchanté. Tout étant nouveau pour lui, chaque sensation lui plaît; il en sourit de plaisir.

Évidemment il n'apprécie point les distances et tend les mains vers la lune aussi bien que vers son hochet, mais il extériore déjà les sensations visuelles, cela est évident, et ne permet pas de supposer que l'extérioration soit le résultat d'un jugement.

En même temps que la vue l'ouïe s'éveille et le toucher commence sa longue éducation. Le goût est encore fort imparfait, ainsi que l'odorat. L'enfant boit tous les liquides, sans paraître les distinguer.

Désormais la sensibilité ira se perfectionnant sans cesse, mais pour qu'elle atteigne son plus haut degré de développement, il faudra que l'intelligence vienne comparer et juger les sensations, que la mémoire puisse en garder le souvenir, et que l'imagination, fille de la mémoire, les puisse retracer, si la volonté l'ordonne.

C'est un fait important que cette absence de la sensibilité spéciale chez l'enfant naissant. Le cerveau est muni de toutes ses parties constituantes. Les organes des sens sont parfaits au point de vue anatomique; pourtant, ils sont inutiles. Les images se décalquent, se peignent sur la rétine du nouveau-

né, aussi bien que sur celle de l'adulte, et le nerf optique, simple conducteur, doit transmettre au cerveau l'excitation spéciale qu'il reçoit; c'est donc le *sensorium commune* qui ne fonctionne point, c'est la conscience qui ne peut percevoir la sensation; soit que le cerveau attende pour cela une modification inconnue encore que lui apportera le progrès de la vie, soit qu'une sorte d'éducation de la sensibilité spéciale soit nécessaire. Un fait bien curieux d'histoire naturelle observé sur les espèces aveugles des cavernes plaide pour cette dernière hypothèse :

« Deux individus de l'une de ces espèces aveugles (le rat » des cavernes du Kentucky (Neotoma), ont été capturés par » le professeur Silliman, à environ un demi-mille de l'entrée » du souterrain, et non par conséquent dans ses dernières » profondeurs. Leurs yeux, bien que privés de la faculté vi» suelle, étaient cependant brillants et de grande dimension, » et lorsque ces animaux eurent été exposés pendant un mois » environ à une lumière graduellement croissante, ils de» vinrent capables de percevoir vaguement les objets qu'on » leur présentait et commencèrent à clignoter (1). »

C'est l'histoire du développement de la vue chez le nouveau-né.

Quoi qu'il en soit, l'enfant a fait quelques pas bien importants dans la route de la vie. Le voilà muni de la sensibilité spéciale et même de l'impressionnabilité sensitive aussi bien que de la nutritive qui s'affirme par le besoin de la faim.

Les besoins sensitifs spéciaux s'accusent de plus en plus. Son oreille boit avidemment les sons. Il étend la main vers tous les objets qui frappent sa vue et a très-probablement déjà la conscience des mouvements.

Cette série de modifications de la sensibilité est presque achevée dans ses traits principaux vers l'âge de cinq à six mois. La sensibilité morale est encore très-confuse. Aussi le nouveau-né, qui sait cependant se plaindre, crier, s'irriter peut-être, ne peut encore pleurer. Sans doute toute vive dou-

(1) Ch. Darwin, *De l'origine des espèces.*

leur, quelle que soit sa nature, peut arracher des larmes ; cependant, chez l'être bien développé, les pleurs sont surtout sous la dépendance de l'impressionnabilité morale. L'homme adulte qui se casse un bras sans verser une larme, sanglote à une représentation d'*Othello*.

Mais voici qu'apparaissent chez notre enfant les faits moraux et intellectuels. Car la répétition des sensations analogues ou semblables finit par éveiller une faculté, faible et vacillante d'abord, comme toutes les facultés naissantes. C'est la mémoire. L'enfant reconnaît sa mère et sa nourrice ; il sait, quand il a faim, faire des efforts maladroits pour découvrir le sein qui le nourrit. Un visage inconnu l'effraye. Il sourit à sa nourrice qui seule sait apaiser ses cris, car les premières lueurs de l'impressionnabilité morale ont brillé. Bientôt l'entendement suit la mémoire, mais borné d'abord à la perception de quelques grossiers rapports de concomitance, de succession, de cause à effet. Plus tard se dessinera l'intelligence que l'on soupçonne déjà. Cette seconde période nous conduit vers la fin de la première année.

L'être s'éveille de plus en plus à la vie de relation. Il commence à se traîner ou à marcher en titubant vers les objets qu'il désire. De même que la réitération des sensations a suscité la manifestation de la mémoire, ainsi la perception continuelle de rapports nouveaux fait éclore l'intelligence, précieuse faculté à laquelle l'homme doit sa suprématie.

Avec le pouvoir de coordonner quelques rapports des plus simples naît le désir d'exprimer les idées par des signes, par des sons vocaux. Produit spontané de l'intelligence humaine, le langage a d'abord un caractère individuel et chaque enfant se crée une langue pauvre, incomplète, mais à lui, avant d'apprendre celle des gens qui l'entourent.

L'enfant congénitalement sourd ou celui qui a été élevé en dehors de toute société (Gaspard Hauser) ne parle point, mais nul doute qu'une troupe d'enfants élevés en commun, vivant en société, n'arrivent nécessairement à se créer une langue à eux, pauvre certainement, mais parente de celle de leur race.

L'expérience est à faire, mais il n'y a pas aujourd'hui, en Égypte ou ailleurs, de despote assez hardi pour la tenter.

Une fois possesseur d'un langage intelligible, c'est-à-dire vers deux ans, l'enfant est muni de toutes ses facultés, bien débiles encore, mais qui grandiront avec lui.

Ce qui le caractérise alors, c'est une impressionnabilité vive, de plus en plus morale, et une excessive mobilité. Tout marque sur la cire molle de son cerveau, mais une empreinte efface l'autre. Aussi ne vit-il guère que dans le moment présent. Incapable d'attention, il est captivé tout entier par la sensation actuelle et n'a guère d'horizon sur le passé et sur l'avenir. Riant et pleurant presque au même instant, abandonnant un jouet pour un autre, sans cesse en mouvement, il a beaucoup de désirs, d'émotions fortes, mais toujours éphémères. Il a des impressions morales, il aime sa mère, est jaloux des enfants et même des animaux qui lui ravissent une portion des caresses maternelles. Il est très-irritable, violent. Du reste, à peu près étranger à la pitié et à toutes les émotions désintéressées; franchement égoïste.

Ici l'état moral se lie très-bien à l'état physique. Mobilité, impressionnabilité fugace, mémoire irraisonnée, facile et fugitive; tels sont les traits caractéristiques de l'enfant, c'est-à-dire d'un être dont le cerveau se développe.

Chez l'enfant, les éléments cérébraux, cellules et fibres, sont jeunes, donc facilement excitables, mais sans cesse ils se multiplient, soit par prolifération (Virchow), soit par genèse spontanée (Robin). C'est, pour ainsi dire, une fusion vivante qui, sans cesse modifiant et renouvelant l'être cérébral, efface aujourd'hui la trace des actes d'hier.

Pendant la période de croissance, il y a nécessairement genèse d'éléments nouveaux, peut-être rénovation plus ou moins générale, substitution de cellules cérébrales neuves aux vieilles qui se dissolvent, cependant on a peine à admettre la rénovation continue et incessante des éléments cérébraux, surtout chez l'adulte. Dans ce cas, en effet, comment comprendre la mémoire?

Il est plus probable que les éléments cérébraux une fois

formés, complets, persistent jusqu'au déclin de la vie, supposition que vient corroborer le peu d'effet de l'inanition prolongée sur le volume cérébral (1) (le cerveau semble alors dévorer les autres organes) et aussi les caractères moraux du vieillard chez qui la fixité, l'antipathie pour le changement, dominent, jusqu'au moment où une destruction lente des éléments nerveux ou un ralentissement considérable de leur mouvement nutritif déprime ou abolit les facultés.

Pas de changement brusque chez l'enfant depuis l'âge de quatre ou cinq ans jusqu'à la puberté. Peu à peu l'enfant sort de la phase surtout sensitive pour entrer dans la phase morale. Lentement et sans secousse les facultés, mais surtout

(1) Le fait suivant jugerait la question, s'il est exact.

Un Corse, le nommé Viterbi, condamné à mort pour vendetta, résolut, pour échapper à la honte du supplice, de se laisser mourir de faim. Il fit son dernier repas le 2 décembre 1821, et nota jour par jour ses impressions à partir de ce moment jusqu'au 18 du même mois, jour de sa mort.

Pendant cet intervalle, il ne but qu'un verre et demi d'eau et quatre cuillerées de vin. Nul autre aliment. Le besoin de la faim s'apaisa chez lui au bout de quelques jours et n'a jamais été comparable à l'intensité atroce de la soif. C'est qu'en effet, pendant l'inanition, les tissus graisseux, musculaires, etc., fondant sans cesse, tiennent dans une certaine mesure lieu d'aliments solides, tandis que rien ne remplace les aliments liquides.

Voici ce qu'écrivait Viterbi le 18 décembre à onze heures, quelques heures avant sa mort :

« Je suis au moment de mourir avec la sérénité du juste. La faim ne me tourmente plus et la soif a entièrement cessé. La tête a perdu sa lourdeur ; ma vue est nette et claire. Enfin, un calme parfait règne dans mon cœur, dans ma conscience, dans tout mon être. Les courts instants qui me restent à vivre s'écoulent doucement, de la même manière que l'eau d'un limpide ruisseau dans une riante plaine. La lampe va s'éteindre faute d'huile pour s'alimenter... »

Donc intégrité à peu près complète de l'intelligence et conséquemment du cerveau.

(*Esquisse des mœurs et de l'histoire de la Corse*, par M. Sorbier, premier avocat général. In-8.)

l'impressionnabilité morale, se développent et s'accentuent. Cette impressionnabilité rend l'enfant capable d'affection pour les autres ; elle aide en même temps la croissance des facultés intellectuelles par les stimulants de l'éducation, de l'orgueil. Les différences sexuelles s'accusent aussi de plus en plus. La petite fille est coquette et plus sédentaire ; elle habille, soigne sa poupée et la gronde. Le petit garçon recherche les jeux bruyants, violents.

Mais le véritable épanouissement de la période morale s'opère surtout à la puberté. L'instinct sexuel apparaît et il domine l'être comme un tyran. L'homme devient vraiment homme, la femme vraiment femme. Chez l'un et l'autre, l'impressionnabilité morale acquiert une sensibilité exquise. De fortes impressions morales, fréquemment répétées, provoquent la génération des désirs durables, on est apte à la passion. Alors, du moins chez l'être normalement doué, les besoins nutritifs et sensitifs sont complétement primés par les besoins moraux. Amour sexuel passionné, amour mystique non moins fort, dévouement désintéressé pour l'être aimé réel ou fictif, splendeurs de l'imagination, ivresses ou tortures des émotions morales, nous vous avons tous connus ; mais peu à peu, chez certains hommes du moins, chez ceux qui parcourent le cycle complet, vous devenez moins vivaces, moins impérieux, vous cédez la place au désir de la fortune, à l'ambition chez beaucoup, chez quelques-uns que je considère comme les échantillons les plus complets de l'espèce, à l'amour du travail intellectuel quel que soit son but, sciences proprement dites, études sociologiques ou morales ! C'est le couronnement de l'être, la phase intellectuelle aussi incontestable que les autres, aussi nécessaire chez les hommes complétement doués.

II

Cette série des besoins naturels que nous venons de voir se dérouler chez l'enfant, nous la retrouvons sans peine en étudiant les métamorphoses sociales.

Déjà Saint-Simon a noté ou plutôt ébauché cette idée générale (1). Puis il l'a abandonnée pour emprunter ses caractéristiques sociales aux phases religieuses. C'est prendre l'effet pour la cause, car les religions aussi bien que les arts, les sciences, les formes sociales, sont simplement et nécessairement l'expression des besoins dominants. A. Comte a suivi les traces de son maître, et avant eux Helvétius et Condorcet avaient adopté une classification de même valeur fondée sur le genre de vie prédominant. L'homme, d'abord chasseur, devenait ensuite pasteur, puis agriculteur. N'est-il pas évident qu'une classification basée sur les besoins dominants embrasse tous ces modes partiels, toutes ces habitudes, toutes ces formes sociales qui en dépendent étroitement?

De même que l'individu, la collectivité humaine passe successivement par divers âges rigoureusement enchaînés et s'engendrant l'un l'autre.

Contemplons l'homme à l'aurore de sa vie vraiment humaine, alors que commençant à se détacher de l'animalité, il sait déjà bégayer quelques onomatopées, quelques centaines de mots, et se tailler grossièrement une arme en silex. Alors pour lui la grande et capitale affaire, c'est de manger et de ne point être mangé. Sans vêtements, sans abri, les intempéries et la faim, une faim féroce, le torturent incessamment. Nul lien social, pas même de famille, car on ne peut nommer ainsi une association temporaire où la femme est une bête de somme destinée le plus souvent à être dévorée par son mari et ses enfants, quand sa courte jeunesse sera flétrie ou quand la chasse aura été trop longtemps mauvaise (Australiens). Même à une période sociale plus avancée, les parents ne meurent jamais de mort naturelle. Le parricide est une habitude, parfois un devoir, et l'on se débarrasse de ses vieux parents en les enterrant vivants (Viti).

Mais il faut voir ces pauvres êtres là où ils doivent lutter contre les étreintes d'un climat de fer. Cette polyphagie que nous décrirons comme une dégoûtante maladie, la plupart

(1) *Œuvres choisies de Saint-Simon,* t. II, p. 105.

des Esquimaux en sont plus ou moins atteints. Regardons-les avec Lyon (*Journal* de Lyon) quand ils ont capturé un veau marin ou une proie importante quelconque. « Kooilittuck me fit connaître, dit-il, un nouveau genre d'orgie des Esquimaux. Il avait mangé *jusqu'à ce qu'il fût ivre*, et à chaque moment il s'endormait, le visage rouge et brûlant, la bouche ouverte. A côté de lui était assise Arnalooa (sa femme), qui surveillait son époux, pour lui enfoncer, autant que faire se pouvait, un gros morceau de viande à moitié bouillie dans la bouche en s'aidant de son index : quand la bouche était pleine, elle rognait ce qui dépassait des lèvres. Lui mâchait lentement, et à peine un petit vide s'était-il fait sentir, qu'il était rempli par un moreau de graisse crue. Durant cette opération, l'heureux homme restait immobile, ne remuant que les mâchoires et n'ouvrant pas même les yeux ; mais il témoignait de temps à autre son extrême satisfaction par un grognement très-expressif, chaque fois que la nourriture laissait le passage libre au son. La graisse de ce savoureux repas ruisselait en telle abondance sur son visage et sur son cou, que je pus me convaincre qu'un homme se rapproche plus de la brute en mangeant trop qu'en buvant avec excès. Les femmes, après avoir donné de leur mieux la pâtée à leurs maris, jusqu'à ce que ceux-ci se soient endormis et ne s'étant pas négligées elles-mêmes, n'avaient plus maintenant qu'à caqueter et à mendier, selon leur habitude. »

Quelle fête en Australie quand une baleine morte vient échouer sur le rivage ! C'est le bien idéal, c'est le bonheur parfait. Des feux allumés sur-le-champ portent au loin la nouvelle de cet heureux événement. « Les Australiens se frottent de graisse par tout le corps et font subir la même toilette à leurs épouses favorites ; après quoi ils s'ouvrent un passage à travers le gras jusqu'à la viande maigre qu'ils mangent tantôt crue, tantôt grillée sur des bâtons pointus. A mesure que d'autres indigènes arrivent, « leurs mâchoires travaillent bel et bien dans la baleine, et vous les voyez grimpant deçà delà, sur la puante carcasse, à la recherche des fins morceaux. » Pendant des jours entiers, « ils restent près de

la carcasse, frottés de graisse fétide des pieds à la tête, gorgés de viande pourrie jusqu'à satiété, portés à la colère par leurs excès et engagés ainsi dans des rixes continuelles, affectés d'une maladie cutanée que leur donne cette nourriture de haut goût, offrant enfin un spectacle dégoûtant. Il n'y a rien au monde, ajoute le capitaine Grey, de plus repoussant à voir qu'une jeune indigène aux formes gracieuses sortant de la carcasse d'une baleine en putréfaction (1). »

Cependant on ne peut invoquer en faveur des Australiens, que l'on est ici tenté d'appeler des asticots humains, la circonstance atténuante du climat dont bénéficient les Esquimaux et aussi les habitants de la Terre de feu, plus curieux encore à étudier, car ils nous rappellent absolument les Européens préhistoriques qui ont entassé les amas de coquilles (kjökkenmöddings) du Danemark.

Chez eux, pendant que l'homme poursuit le gros gibier, la femme recueille des crustacés, des mollusques, plonge dans l'eau en toute saison, à la recherche des œufs de mer. Le gros gibier étant assez rare, les patelles, les moules, les crustacés, forment la principale nourriture. Chaque petite tribu ou plutôt chaque petit groupe est en guerre perpétuelle avec le groupe voisin et les vaincus sont invariablement mangés par les vainqueurs. Aux hommes les jambes, aux femmes les bras et la poitrine; le reste est jeté à la mer. Dans les hivers rigoureux, « quand ils ne peuvent se procurer d'autre nourriture, ils prennent la plus vieille femme de la troupe, lui tiennent la tête au-dessus d'une épaisse fumée qui provient d'un feu de bois vert et l'étranglent en lui serrant la gorge. Ils dévorent ensuite sa chair, morceau par morceau, sans en excepter le tronc. Quand on leur demandait pourquoi ils ne tuaient pas plutôt les chiens, ils répondaient : « Le chien prend l'Iappo », c'est-à-dire la loutre (2). »

(1) Lubbock, d'après le livre de Grey : *Explorations dans l'Australie du nord-ouest et de l'ouest.*

(2) Fitzroy, *Voyages de l'*Adventure *et du* Beagle, cité par Lubbock (*L'Homme avant l'histoire*).

Hâtons-nous de passer à la période suivante, à la période sensitive. Les Taïtiens, tels qu'ils étaient lors du voyage de Cook, nous représentent le mieux cet état. Les caractères sont d'une mobilité excessive. En une minute on passe du calme, de la gaieté, à la colère. Tout ce qui brille ou a une vive couleur excite d'ardents désirs. Un cochon se donne volontiers pour une plume rouge. Poulaho, un chef de l'île des Amis, reçut avec des transports de reconnaissance du capitaine Cook une assiette d'étain, en déclarant que toutes les fois qu'il aurait besoin de visiter une autre île, il laisserait cette assiette à Tongatabou pour le représenter en son absence. Nulle idée de la pudeur, nul respect pour les vieillards. Nul sentiment de justice. Le mot *loi* n'a pas d'équivalent dans la langue, pas plus que le mot « merci ». L'association des Areoïs érige en obligation la débauche et l'infanticide.

On aime le chant, la danse, les représentations scéniques ou plutôt mimiques. On a de grossiers instruments de musique, une certaine poésie ne célébrant naturellement que ce que l'on aime ou admire, la guerre, l'amour physique, des dieux multiples et grossièrement conçus à l'image de l'homme. On croit à une vie future, mais elle n'est nullement la récompense ou la punition des actes de ce monde ; elle en est simplement la continuation et l'image.

D'ailleurs une certaine industrie, un grand amour de la parure, du tatouage, assez d'art pour se construire des maisons, des monuments (moraï en corail), des armes bien faites. Quelquefois on cultive certaines plantes. Dans tous les cas, soit générosité spontanée du sol, abondance de gibier, etc., l'alimentation est suffisamment garantie. Il y a même quelques animaux domestiques (chien, cochon).

Ceux-ci étaient complétement inconnus aux indigènes du nord de l'Amérique, vivant dans un état social analogue, tellement peu sensibles aussi aux jouissances morales, que l'idiome algonquin n'avait pas de mots pour dire *aimer*. Il y a cependant un commencement d'organisation sociale, des tribus nombreuses, obéissant à des chefs, même une hiérarchie. Beaucoup de peuples sont encore aujourd'hui à cette

période, notamment les nègres visités par le capitaine Speke dans la région des sources du Nil.

La phase suivante est particulièrement celle des besoins moraux. C'est qu'une meilleure organisation sociale, une industrie plus développée, ont eu pour corollaires une abondance relative et de grands progrès intellectuels. L'amour est toujours une grande affaire, mais il est moins brutalement physique. On aime souvent pour le bonheur d'aimer, pour le plaisir cérébral, car les besoins nutritifs facilement satisfaits se subalternisent de plus en plus. La famille est mieux constituée, plus unie. L'enfance et la vieillesse sont respectées toujours, souvent sacrées. La personne et la propriété sont plus ou moins bien sauvegardées. Il y a des lois, des idées de justice. La monogamie est généralement obligatoire et la femme n'est plus une bête de somme, ni même un simple instrument de plaisir. De grandes agglomérations d'hommes se sont constituées. Il y a des intérêts, des devoirs communs, une patrie, des idées, des passions de gloire et de patriotisme.

La religion est toujours très-puissante, mais plus épurée. Le polythéisme se simplifie, les dieux se purifient et s'ennoblissent comme l'homme qui les a créés et les adore. Ils sont encore forts et despotiques, mais plus doux, plus humains. A la fin de cette période on atteint même le monothéisme et le panthéisme.

Cette phase morale comprend à peu près toute la période historique, de plus en plus sensitive et même nutritive, à mesure que l'on plonge dans le passé en remontant à son origine, franchement morale dans sa période moyenne et tendant vers la fin à la phase supérieure et suprême, la phase intellectuelle.

Cette dernière, aucune collectivité d'hommes ne l'a encore abordée ; c'est la phase de l'avenir ; sans être prophète, on la peut prédire. Les nobles besoins intellectuels et les besoins moraux les plus élevés, qui d'abord ont été le glorieux apanage de quelques individus exceptionnels, deviennent et deviendront de plus en plus communs, de plus en plus forts.

Déjà on honore les êtres d'élite, chez qui ils resplendissent à un haut degré; on s'incline devant ces types vraiment et complétement humains. De plus en plus, fatalement, par le seul travail du *struggle for life* (combat pour vivre), ces êtres d'élite se multiplieront. Le jour où ils constitueront la majorité sociale, l'humanité aura atteint ce millénium tant de fois rêvé. Adieu la superstition, adieu le despotisme, adieu la guerre et la violence brutale. L'homme sera vraiment noble, vraiment digne, vraiment indépendant, et les efforts de tous tendront sans cesse à dompter de plus en plus la nature, à perfectionner sans cesse l'organisation sociale, afin de donner à l'homme toute la somme de bonheur dont il est susceptible.

Nous en sommes loin encore, mais la planète roulera dans son orbite bien des myriades de siècles avant que l'humanité s'éteigne, et cette splendide vision que nous ne pouvons qu'entrevoir et désirer, nos descendants la verront passer du songe à la réalité.

LIVRE II

DES ÉLÉMENTS DE LA PASSION

CHAPITRE PREMIER

DE L'IMPRESSIONNABILITÉ.

Sentio, ergo sum.

I

Les biographes de Descartes nous assurent qu'il eut, dans sa jeunesse, la passion du jeu et n'en triompha qu'à force de volonté et de philosophie. Ce moment de délire dut être bien passager, et le philosophe l'avait certainement oublié, quand David Hals nous le peignit avec cette physionomie placide, douce, éclairée par une expression d'imperturbable sérénité qui défie la passion. Quant à nous, nous ne pouvons ressusciter l'illustre auteur du *Discours sur la méthode* qu'en lui donnant un tempérament lymphatique, un cerveau très-richement doué du côté intellectuel, beaucoup plus pauvrement du côté affectif. L'auteur du *Traité des passions* n'y eût pas décrit dogmatiquement l'étrange mécanique cérébrale de la passion qu'il imagine, s'il eût souvent ressenti les ardentes étreintes des phénomènes moraux qu'il étudiait. Aussi, alors qu'il cherche une base solide à sa philosophie, le voyons-nous s'enfermer dans un poêle allemand, y réfléchir

tranquillement et donner pour fondement à l'édifice philosophique qu'il va construire, la *pensée*, la conscience des phénomènes intellectuels. Il semble ne pas voir les autres phénomènes de conscience, car, si la proposition : *Cogito, ergo sum*, est incontestable, les suivantes ne le sont pas moins : « Je vois, donc je suis; je souffre, donc je suis; j'ai faim, donc je suis », etc. En un mot, tous les phénomènes de conscience, quels qu'ils soient, nous prouvent d'emblée et jusqu'à l'évidence que nous vivons, que nous sommes. Mais le tranquille Descartes, voué, du moins à ce moment de son existence, aux spéculations purement intellectuelles, s'attache tout naturellement aux actes qui forment le fond de sa vie cérébrale et nous laisse ainsi beaucoup à glaner dans le champ de l'étude philosophique.

Parmi tous les phénomènes de conscience, un groupe très-important a été à peu près oublié ou dédaigné par les philosophes. Ceux qui l'ont entrevu l'ont confondu avec les sensations et très-imparfaitement décrit. Je le dénomme *groupe des impressions.*

L'impression est un phénomène cérébral dont les caractères sont d'être toujours passif et jamais indifférent. On peut définir l'impression tout sentiment de plaisir ou de douleur abstractivement considéré et dégagé de tout autre élément psychique, cas assez rare dans la réalité, comme nous le verrons plus loin, car l'impression réagit presque toujours sur les facultés pour les stimuler, les émousser, les faire agir dans un sens donné. L'impression, c'est l'acte isolé, un mode d'une importante faculté ou plutôt propriété cérébrale que nous désignerons naturellement sous le nom d'*impressionnabilité.*

Pour nous, médecins, habitués à considérer l'homme sous ses aspects les moins poétiques, à nous intéresser à tout ce qui est humain, l'impressionnabilité ne mérite nullement le dédain de la philosophie. Nous nous gardons de la reléguer dans les bas-fonds psychologiques et la considérons comme une des plus importantes propriétés de l'être. Plaisir ou douleur ; voilà ses deux modes, mobiles plus ou moins visibles de

tous les actes dont nous avons conscience, véritables centres d'attraction autour desquels se groupent tous les actes cérébraux comme les parcelles de fer aux pôles de l'aimant.

Au premier abord, il semble impossible de grouper les impressions autrement que sous ces deux chefs, mais en généralisant autrement on arrive à une classification plus précise et plus rationnelle. Quelle différence, en effet, entre le plaisir causé par le bien-être d'une santé parfaite, celui que donne au gourmet un excellent dîner, et l'impression agréable accompagnant un travail intellectuel intéressant, ou bien les joies purement affectives ! Quelle différence de couleur encore entre ces dernières impressions morales et celles qu'éveillent en nous la vue d'une belle œuvre d'art, l'audition d'une mélodie touchante ! Oui, l'impressionnabilité, en tant que propriété fondamentale, est une, mais les causes variables qui la mettent en jeu donnent lieu à des impressions variables comme elles ; l'instrument a plusieurs notes.

II

En s'examinant au point de vue des causes qui peuvent produire chez l'homme des impressions de peine ou de plaisir, on trouve que le cerveau peut être chatouillé agréablement ou douloureusement froissé, d'abord par le jeu plus ou moins régulier de la vie nutritive. Le moi philosophique, hélas ! ne s'isole pas de la vie organique. Au début prodromique d'une maladie dont l'explosion va se faire, on éprouve une impression de malaise sans localisation. Ces impressions vagues et prosaïques que la philosophie romantique dédaignera toujours sont les échos d'une modification générale de l'être. Elles dépendent *totius substantiæ* et sont les degrés thermométriques de la vie organique. Elles jouent, en psychologie, un rôle bien important. Les facultés cérébrales, les plus superbes aussi bien que les plus humbles, subissent leur influence. L'imagination et l'intelligence, ces nobles filles de la cellule nerveuse, fléchissent ou s'exaltent, suivant l'état de [illegible]se organique. C'est vainement que la volonté lutte

contre ces inexorables nécessités matérielles. Les ailes de l'ange se déploient ou s'affaissent sans attendre notre bon plaisir.

A ces malaises pathologiques se peut comparer l'abattement profond qui suit une dépense exagérée de force vitale par quelque moyen que ce soit, c'est-à-dire un excès de fonctionnement d'un organe ou d'un ensemble d'organes, d'où résulte une oxydation plus rapide des éléments qui constituent ces organes, en résumé une forte dépense matérielle (1). Cet abattement est un avertissement que nous donne la vie nutritive et dont nous devons profiter. Que tout marche bien au contraire, et l'on jouit d'un délicieux bien-être. On est bon à tout faire; on est prêt à tout braver. Les facultés fonctionnent avec toute l'énergie dont elles sont susceptibles. Cela veut dire que chez nous l'hématose est active et parfaite, qu'un sang vivifiant vient baigner l'organe de la pensée, que les aliments sont digérés et assimilés sans que la machine fasse effort, surtout que le mouvement de nutrition intime, le courant matériel à travers nos tissus par endosmose et exosmose, ainsi que les oxydations et régénérations de tissus qui en sont la conséquence, s'effectuent régulièrement et sans difficulté. Chaque organe, chaque élément de notre être vit facilement et en donne avis à la conscience, au moi psychologique trônant dans l'encéphale, par l'intermédiaire du roi des tissus, du tissu nerveux. Multiplier les exemples serait inutile. Ces modifications de l'impressionnabilité, dépendant de la vie nutritive, nous les nommerons naturellement *impressions nutritives.*

(1) La contraction use la chair musculaire qui s'oxyde et fournit des dérivés azotés (créatine, acide urique, sarkine), des dérivés hydrocarbonés (sucre et acide lactique qui acidifie le suc musculaire), enfin de l'acide carbonique, produit ultime. Il est probable que des réactions analogues se produisent dans le tissu nerveux, car on y trouve des produits dérivés analogues.

(G. Sée, *Du sang et des anémies.*)

III

Je viens d'examiner les impressions que donnent à l'être cérébral les phénomènes vitaux s'accomplissant dans les diverses régions du corps. Les relations avec le monde extérieur sont la cause, l'origine d'impressions d'une couleur différente.

Dans l'état normal, les appareils spéciaux, les fils nerveux conducteurs qui relient l'homme au monde extérieur, ne nous donnent que des sensations, c'est-à-dire des *impressions indifférentes*, si je puis m'exprimer ainsi; mais que la vibration des fibres nerveuses soit exagérée, aussitôt la sensation se transforme en véritable impression : elle devient douleur ou plaisir. Ainsi le tact régulier, simple, nous avertit de la présence des corps étrangers à notre pauvre microcosme, et rien de plus. Mais que l'un de ces corps, heurtant violemment nos tissus, contusionne, déchire, lacère nos papilles, immédiatement nous éprouvons une douleur vive, puissante. Sur les limites du tact sont encore le chatouillement, le toucher génésique, impressions franchement matérielles, voluptueuses. Le goût, l'odorat, nous donnent aussi un grand nombre d'impressions, plus peut-être que de sensations.

Un caractère est commun aux trois sens de la volupté, du goût, de l'odorat, c'est que, malgré l'intensité des impressions qu'ils nous donnent, il nous est impossible de nous représenter ces impressions par le seul travail de l'imagination. Le fait contraire est tout à fait exceptionnel ; quelques gourmands se figurent, disent-ils, les impressions gustatives avec une telle netteté que l'eau leur en vient à la bouche.

Relativement au pouvoir impressionnel, le sens de l'ouïe se range immédiatement après le sens du goût. Le plaisir sensuel causé par certaines mélodies est parfaitement comparable à la saveur sucrée. Je ne parle ici que de l'impression purement sensitive et néglige à dessein d'autres impressions plus élevées, plus vagues, plus cérébrales, si cela se peut dire, que donne la musique.

L'impression de plaisir sensitif causée par la vue d'une belle couleur, d'un beau paysage, d'une belle œuvre d'art, est beaucoup moins vive que la sensation ou pour mieux dire l'impression musicale. Peut-être n'existe-t-elle que pour un certain nombre d'hommes spécialement doués, soit originairement, soit par l'éducation. Mais cette absence de plaisir physique est largement compensée par la netteté de la perception et son importance intellectuelle.

On peut même diviser les sens spéciaux en deux catégories bien distinctes : les sens localisateurs et les sens extériorants. Les premiers, savoir : le toucher, le goût, l'odorat, jouent en idéologie un assez pauvre rôle, tandis que la vue et l'ouïe ont une énorme importance intellectuelle. L'ouïe sert de transition entre les sens localisateurs et les sens de l'extériorisation, car, outre sa faculté d'extérioration, l'oreille peut nous donner des sensations localisées analogues à la saveur, à l'odeur. J'ai déjà cité certaines sensations ou plutôt certaines impressions musicales. Au contraire, l'œil ne localise pas, c'est le sens extériorant par excellence et aussi le bras droit de l'intelligence dans ses relations avec le monde extérieur. Aussi ce précieux pourvoyeur du moi intellectuel est pour lui un énergique excitant. La pathologie nous fournit à ce sujet des faits bien curieux. En 1862, un aliéné atteint de cataracte est opéré à Montpellier par le docteur Bouisson, et l'opération lui rend en même temps la vue et la raison. Maintes fois les ophthalmologistes ont observé des cas de délire nerveux chez les cataractés opérés par extraction et soumis après l'opération à l'application du bandeau oculaire. Pour dormir, c'est-à-dire pour abdiquer notre intelligence, nous fuyons la lumière et presque tous les animaux obéissent à la même loi.

De cette diversité dans le rôle des sens spéciaux, il résulte que les *impressions sensitives* sont variables suivant les sens. La vue nous donne des impressions non localisées presque cérébrales. Souvent il en est de même pour l'ouïe, sens mixte.

Les impressions sensitives vraiment typiques nous sont données par les trois sens localisateurs que j'appellerais volontiers

tactiles. Elles ont pour caractères distinctifs de continuer la sensation dont elles ne sont que l'exagération. Elles commencent là où la sensation cesse d'être indifférente. Mais la limite est loin d'être tranchée. Ainsi une sensation peut s'élever à l'état d'impression et inversement une impression peut s'amoindrir jusqu'à devenir sensation simple.

IV

Il me reste à signaler un troisième groupe d'impressions les plus élevées, les plus nobles, *les plus humaines*, celles dont parlait Aristote en écrivant ceci : « Chaque sens a son » plaisir ; *il en est de même de la pensée et de l'imagination*. » Leur activité la plus parfaite est la plus agréable, et la plus » parfaite est celle qui s'exerce sur l'objet qui leur convient » le mieux (1). »

Certainement tout se tient dans la machine humaine. Les plus hautes facultés de l'*homo sapiens* n'existeraient pas si les fonctions les plus végétatives ne leur servaient de supports, de nourrices ; mais enfin ces dernières et les impressions qu'elles donnent sont communes à l'homme et aux animaux, certaines, aux animaux les moins élevés dans la série. Et certainement le plaisir de la pensée est aussi supérieur au plaisir génésique que le cerveau est supérieur, en bonne hiérarchie organique, aux organes de la génération. Mais tâchons de bien définir les aristocratiques impressions dont nous nous occupons.

Nous avons vu l'homme recevant le plaisir ou la douleur du jeu plus ou moins parfait des fonctions de la vie organique, puis des réactions du monde extérieur sur ses organes. Mais fermons autant que possible les portes de la sensibilité spéciale. Isolons-nous loin du bruit, loin de tout contact ; fuyons même les bienfaisantes effluves de la lumière. Serons-nous alors à l'abri des atteintes de la douleur et des tressaillements du plaisir ? Non ; car nous continuerons à

(1) *Éthique*, Nicom., livre VII, chap. XII ; livre V, chap. IV.

vivre par le fonctionnement des organes intellectuels. Mille impressions de bonheur, de douleur, pourront nous agiter, nous faire jouir ou souffrir. Ne nous restera-t-il pas nos passions, ces solides attaches sociales? quelquefois même de pures conceptions intellectuelles pourront nous rendre heureux ou malheureux et assez pour que ces *impressions*, uniquement cérébrales, agitant tout notre être, troublent, bouleversent les fonctions de la vie nutritive.

Les deux précédentes classes d'impressions étaient communes à l'homme et à la plupart des animaux. Ces dernières n'existent que chez les animaux les plus supérieurs et surtout chez l'homme.

Ces *impressions cérébrales* ont pour caractère de n'être jamais localisées. Elles éclosent, vivent et meurent dans les centres nerveux; précisons davantage, dans les hémisphères cérébraux. Elles ne tiennent en rien, ni à la sensibilité générale, comme certaines impressions nutritives, ni à la sensibilité spéciale, comme les impressions sensitives.

En examinant attentivement l'importante classe des impressions cérébrales, elle me paraît subdivisible en deux sous-classes. En effet, certaines impressions sont exclusivement liées à nos relations sociales, à nos affections naturelles. Elles tiennent, quoique indirectement, au monde extérieur, comme le plaisir que nous ressentons à la vue d'un ami, de nos enfants, d'un être aimé quel qu'il soit, etc. Mais d'autres impressions sont autant que possible dégagées du monde. Elles tiennent seulement au jeu de nos facultés intellectuelles. C'est à cette sous-classe qu'appartient la joie du savant méditant et élucidant un problème scientifique, de l'homme de génie s'acharnant à la poursuite d'une grande idée. Je réserve à ces très-nobles impressions la qualification d'*intellectuelles;* aux premières, celle d'impressions *morales*. Un jeune homme se voit aimé de la femme qu'il adore et il éprouve une joie morale, tandis que Guttemberg, contemplant sa première épreuve, est délicieusement ému par une joie intellectuelle. Tout homme intelligent a senti le plaisir du travail intellectuel, ce plaisir des plaisirs dont le pauvre

Étienne Dolet, glorieux martyr des féroces préjugés de son temps, parlait ainsi : « On ne saurait croire combien la rédaction de mes Commentaires (sur la langue latine) m'a coûté de patience, de veilles, de sueurs ! combien de jours elle m'a pris, combien de nuits elle m'a dévorées ! Combien de fois j'ai dû m'abstenir de nourriture et de sommeil ! Que dis-je ? Il a fallu m'interdire moi-même toute relâche, tout loisir, toute distraction, tout commerce avec mes amis, tout plaisir honnête, en un mot, l'usage même de la vie. Mais j'avais sous les yeux, comme une perspective consolante, la postérité si digne de respect ; je rêvais l'éternité de mon nom (1). »

Que la distinction soit quelque peu subtile, je ne le nie pas, mais je la crois fondée. Ces impressions n'ont pas la même nuance, et quoique la plupart des hommes puissent ressentir les unes et les autres, mais pour des motifs d'une importance variable, cependant les impressions intellectuelles typiques, celles qui peuvent servir de base à une passion intellectuelle aussi, ne sont le partage que d'un petit nombre d'hommes, les chefs de leur race, les pilotes de l'humanité dans les routes inexplorées encore de la science et même de la poésie ; car je crois pouvoir ranger dans la catégorie des impressions intellectuelles celles que durent ressentir Homère, le Dante, Shakespeare, Valmiki, alors qu'enivrés d'un divin enthousiasme ils pouvaient incarner leurs idées dans des expressions vivantes et passionnées.

V

Les quelques pages précédentes ne contiennent que l'ébauche très-rudimentaire d'une étude qui fournirait matière à un volume. Pour étudier complétement l'impressionnabilité, il faudrait l'examiner dans toute l'échelle animée, préciser à quel degré de perfection l'être est doué de la conscience des

(1) *Étienne Dolet, sa vie et son martyre*, par J. Boulmier. Paris, 1857.

impressions et où par conséquent il cesse d'être un agrégat cellulaire tout à fait comparable au végétal, pour s'élever à la dignité d'être animé. Il faudrait montrer l'impressionnabilité d'abord purement nutritive, devenant successivement sensitive, puis spécialement cérébrale. Il faudrait encore, prenant l'homme à sa naissance, suivre chez lui les phases d'une évolution analogue de l'impressionnabilité, la montrer s'élevant, s'épurant à mesure que le cerveau grandit et se perfectionne, puis redescendant l'échelle en sens inverse à mesure que l'être, le cerveau, après avoir atteint l'apogée de son développement, incline vers une décadence de plus en plus rapide.

Mais mon but est uniquement de montrer sur quel terrain repose l'édifice des passions, des désirs humains, et ce terrain solide, c'est l'attrait du plaisir, la répulsion de la douleur, c'est-à-dire l'impressionnabilité. En donnant pour mobile aux actions humaines l'intérêt, Helvetius n'a vu qu'un coin de la vérité. L'intérêt, comme il le comprend, n'est guère que la satisfaction pure et simple des besoins grossiers, le plaisir que donnent les sens, les cinq sens classiques et le sens génésique. Base incomplète assurément et très-justement critiquée. Il avait omis l'importante classe des impressions purement cérébrales, c'est-à-dire le côté le plus élevé, le plus noble, le plus pur du plaisir. Plaisir aussi détaché que possible du monde et de cette pauvre matière si injustement dédaignée, plaisir assez épuré pour qu'en l'éprouvant on puisse l'abstraire des organes, le spiritualiser. Mais l'homme moral ne peut s'abstraire de l'organisme, et derrière le dévouement le plus spontané, le plus désintéressé, derrière l'apparente abnégation du savant, de l'homme de génie se sacrifiant sans hésitation à une grande idée, on ne peut pas ne pas reconnaître un immense plaisir moral ou intellectuel, d'autant plus vif que l'acte est plus grand, plus noble, plus difficile.

Je viens d'examiner les trois modes généraux de l'impressionnabilité et j'ai résolûment tracé les limites de chacun d'eux; mais la nature n'est pas absolue comme ma classification, et l'observation nous montre que l'impressionnabilité

est assez rarement affectée isolément dans chacun de ses modes. Ainsi le malaise nutritif prodrome d'une maladie s'accompagne ordinairement d'une impression morale de tristesse, d'ennui. L'impression sensitive agréable produite par une belle et large mélodie nous jette ordinairement, en stimulant certaines de nos facultés, dans un état d'émotion, dans une impression morale plus ou moins caractérisée. En général, la souffrance physique et la souffrance morale s'engendrent réciproquement. Cependant l'impression simple est observable. Je citerai comme exemples d'impressions isolées : dans le mode nutritif, la fatigue, suite d'une marche forcée ; dans le mode sensitif, l'impression produite par une saveur amère, le bruit strident d'une scie, d'une lime. Quant aux exemples d'impressions morales ou intellectuelles isolées, mon lecteur ne peut manquer d'en constater, s'il a la patience de pratiquer pendant vingt-quatre heures le γνωθι σεαυτον socratique.

CHAPITRE II

DÉSIR ET VOLONTÉ.

> « Tout prouve que, dans tous les états de la société humaine, on n'a supposé d'autre liberté que celle de pouvoir être déterminé et de se déterminer soi-même par les motifs les plus puissants. »
>
> (GALL, *Fonctions du cerveau*, t. I, p. 288.)

Chercher ce qui plaît, éviter ce qui déplaît, c'est l'histoire abrégée de la vie humaine ; et, d'une façon générale, on peut dire que l'homme n'est pas libre de ne pas chercher ce qui lui plaît le plus. Mais faut-il en tirer cette conclusion absolue que l'homme est l'esclave docile de ses impressions, de ses passions ? Grosse question que l'humanité agite, sans l'avoir résolue, depuis qu'elle a conscience d'elle-même.

Je n'essayerai pas, par de subtiles distinctions, d'éluder l'obstacle. Rigoureusement parlant, oui, le libre arbitre est une chimère. Tout être organisé n'est qu'un fait partiel, perdu dans l'immensité du monde et entraîné par le grand, le fatal courant des lois immuables de l'univers. Nécessairement et sous peine de mort, notre organisation doit se modeler sur le milieu, au sein duquel nous sommes plongés et où sans cesse nous puisons les matériaux de la vie. De cette organisation fatalement déterminée et variable seulement dans d'étroites limites, résultent des fonctions, des besoins, des facultés qui lui sont nécessairement corrélatives. Il ne dépend pas de la volonté d'un homme d'être nègre, blanc ou Mongol, et cependant c'est ce moule dans lequel l'a jeté la nature qui déterminera sa manière de sentir, de penser, par suite de désirer et d'agir.

Mais il y a plusieurs nuances dans le désir qui n'est, comme nous le savons, que la formule du besoin organique. Or, l'homme éprouve des besoins nutritifs, des besoins sensitifs, des besoins cérébraux. Trois grandes sources créant sans cesse et simultanément, par essaim, des désirs qui souvent se contrarient et se combattent. La difficulté se trouve donc ramenée à n'être plus guère qu'un problème de mécanique. C'est le parallélogramme des forces. *Tout être, aussi bien que tout corps, alors qu'il subit des attractions multiples et d'intensité variable, obéit à leur résultante,* dont le sens est principalement déterminé par la force qui prédomine.

Donc l'homme n'est pas libre, puisque, pour être libre, il devrait s'abstraire métaphysiquement de ce qui constitue son être. Mais déjà j'entends les clameurs des vieux préjugés religieux et sociaux. Quoi, l'homme n'est pas libre ! Mais ne voyez-vous pas qu'en ébréchant la forte digue du libre arbitre qu'a édifiée l'unanime consentement de l'humanité, vous allez donner carrière à tous les besoins brutaux, que l'homme, s'il est convaincu de son irresponsabilité, va se vautrer dans la fange, que c'en sera fait de tout ce que l'on respecte, de tout ce que l'on admire, de la sainteté des liens sociaux, de la moralité, de la famille !

Ce raisonnement, comme la plupart des raisonnements bâtis sur la métaphysique et la religion, serait bien fait pour nous enorgueillir, pour fortifier les espérances que nous ajournons à l'avenir par découragement dans le présent.

Cette philosophie des vieux âges a été faite évidemment pour des êtres grossiers, assez voisins encore de la bestialité et chez qui le silence des nobles besoins intellectuels et moraux laissait le champ libre aux grossiers penchants de la brute ; pour ces hommes ou du moins pour ceux qui ont créé la morale primitive, il est évident que les biens seuls vrais, seuls désirables, c'était l'assouvissement jusqu'à satiété de la faim, de la soif, des désirs voluptueux. Tous les besoins sont abdominaux, le cerveau leur est humblement soumis. Aussi la sanction de la morale est terrible et sensuelle, c'est un châtiment sanglant, atroce, dans ce monde et dans l'autre.

Certes, j'admets avec Spinosa et avec le bon sens, qu'une passion seule peut en dompter facilement une autre. D'où cette conséquence qui doit servir de règle fondamentale dans l'éducation et la législation, que pour entraver les passions dangereuses à l'individu et à la communauté, il faut produire des impressions assez puissantes pour engendrer des désirs qui agiront en sens inverse de la passion à vaincre, d'où la nécessité du châtiment dont l'idée produira une impression de crainte, au besoin de terreur. D'où la nécessité de peines d'autant plus sévères, d'autant plus terribles même, que l'être sera moins intelligent.

N'accusons pas trop le passé. C'est avec horreur aujourd'hui que nous nous figurons les atroces supplices des civilisations primitives, le lit de fer rougi au feu, sur lequel Manou couchait l'adultère, l'écartèlement du moyen âge, etc., mais ces atrocités étaient peut-être nécessaires pour agir sur le cerveau d'êtres plus rudes, plus violents, plus voisins de l'animalité.

A-t-on affaire à des êtres plus perfectionnés, chez qui ont grandi et fleuri les penchants moraux, l'intelligence, alors le châtiment doit se mitiger de plus en plus. L'être n'est plus *surtout* susceptible de terreur, il est encore capable de pitié,

de charité, de loyauté, de remords ; il a du plaisir à être utile à ses semblables ; leur malheur le peine, leur bonheur le réjouit ; il porte en lui-même les Euménides vengeresses, et cela peut servir de base à une règle de conduite toute nouvelle, plus douce, car, commettre une action nuisible aux autres, amène alors par contre-coup nécessaire de la douleur et du remords.

L'homme est un être perfectible et cette perfectibilité peut s'accroître par l'éducation. Donc, au lieu de forger des peines dans ce monde et dans l'autre, au lieu d'étayer de vieilles fictions philosophiques des digues ruinées qui ne contiennent plus le flot, travaillez à développer le cerveau, l'intelligence par un système d'éducation agissant successivement sur une série de générations qui finiront par se transmettre des aptitudes morales utiles au bien général, et vous arriverez à brûler ces échafauds.

Espérant avoir rassuré quelque peu mon lecteur, je continue mon raisonnement. L'homme a des besoins nutritifs, sensitifs, cérébraux, et nous avons vu que le retentissement de ces besoins dans la conscience était d'autant moins fort qu'ils tenaient moins à la nutrition. La faim est certainement beaucoup plus nettement sentie que le désir de l'étude. C'est cette vague formule des besoins cérébraux qui nous donne l'illusion du libre arbitre, et ici je suis heureux de laisser parler un grand philosophe : « Ainsi le nourrisson croit désirer librement le lait ; l'enfant irrité croit désirer librement la vengeance, c'est librement qu'il croit vouloir fuir s'il est effrayé. L'homme ivre croit prononcer, d'après une libre décision de l'esprit, ces paroles qu'il voudrait bien n'avoir point dites quand il est à jeun. Ainsi l'homme en délire, le bavard, l'enfant et tous les gens de même farine, croient parler d'après une libre décision de l'esprit, alors cependant qu'ils ne peuvent contenir l'élan de leur parole. L'expérience nous enseigne par là aussi clairement que la raison que la conviction du libre arbitre existe chez les hommes uniquement, parce qu'ils ont conscience de leurs actions et nullement des causes qui les déterminent, et que

par conséquent les décrets de l'esprit ne sont que les appétits variables nécessairement selon les diverses dispositions du corps... Je voudrais surtout faire bien remarquer cet autre fait que pour accomplir un acte d'après une décision de l'esprit, il faut nécessairement en avoir le souvenir. Par exemple, nous ne pouvons prononcer une parole qu'à la condition de nous la rappeler. Or, il ne dépend pas du libre pouvoir de l'esprit de se souvenir d'une chose ou de l'oublier. Aussi croit-on que cela seulement est au pouvoir de l'esprit, savoir, la résolution de taire ou de dire ce dont on se souvient. Mais quand nous rêvons que nous parlons, nous croyons parler d'après une libre décision de la pensée, et cependant nous ne parlons pas, ou si nous parlons, c'est seulement par un mouvement spontané du corps. Enfin nous croyons en songe faire, par une décision de l'esprit, des choses qu'éveillés nous n'oserions accomplir. Et je voudrais bien savoir s'il y a dans l'esprit deux genres de décisions, les unes fantastiques, les autres libres... Ceux donc qui croient parler ou se taire ou faire quoi que ce soit d'après une libre décision de l'esprit, ceux-là rêvent les yeux ouverts (Spinosa) (1). »

Donc à parler rigoureusement l'homme n'est pas libre ; sollicité sans cesse par des désirs nombreux et simultanés, il obéit au plus fort, tout en ayant conscience des autres, et c'est aussi pour cela qu'il se croit libre. Mais cette conscience

(1) « Sic infans se lac libere appetere credit, puer autem iratus vindictam velle et timidus fugam. Ebrius deinde credit, se ex libero mentis decreto ea loqui, quæ postea sobrius vellet tacuisse. Sic delirans, garrula, puer et hujus farinæ plurimi ex libero mentis decreto credunt loqui, quum tamen loquendi impetum, quem habent, continere nequeant, ita ut ipsa experientia non minus clare, quam ratio docet, quod homines ea sola de causa liberos se esse credant, quia suarum actionum sunt conscii et causarum, a quibus determinantur, ignari ; et præterea quod mentis decreta nihil sint præter ipsos appetitus, quæ propterea varia sunt pro varia corporis dispositione... Nam aliud est quod hic apprime notari vellem nempe quod nos nihil ex mentis decreto agere possumus, nisi ejus recordemur. Exempli gratia non possumus verbum loqui, nisi ejusdem recordemur. Deinde

même de la liberté, il la perd quand un désir prime de beaucoup tous les autres. Tous nous sentons que dans les moments d'émotion puissante, dans le délire de la colère, dans l'enivrement de l'enthousiasme, notre prétendue liberté a complétement sombré.

Je reviens à la distinction du désir et de la volonté. Comme toutes les distinctions psychologiques, c'est une affaire de nuance. Déjà j'ai défini *volonté le pouvoir de faire converger toutes les puissances de l'être vers un but donné, quand ce pouvoir agit avec une apparente liberté.* Dans le cas contraire, la volonté prend le nom de désir. *Le désir, c'est l'évidente impulsion du besoin, résultant d'un certain état de l'organisme et qui nous pousse à accomplir un acte déterminé, d'où résultera une impression agréable. Le vrai désir est l'impulsion manifestement irraisonnée dans son essence;* à sa plus haute puissance, il est irrésistible, alors, despote inflexible, il courbe devant lui toutes les facultés et les oblige à lui obéir et à le servir.

Tous les besoins, les besoins cérébraux aussi bien que les autres, peuvent donner naissance à de vrais et puissants désirs. La volonté proprement dite, c'est-à-dire le désir en apparence libre, dépend presque exclusivement des fonctions cérébrales. C'est une décision précédée d'une délibération. L'homme ayant le pouvoir de percevoir des rapports, de les comparer entre eux et de déduire de cette comparaison des

in libera mentis potestate non est, rei alicujus recordari vel ejusdem oblivisci. Quare hoc tantum in mentis potestate esse creditur, quod rem, cujus recordamur, vel tacere, vel loqui, ex solo mentis decreto possumus. Verum quum nos loqui somniamus, credimus nos, ex libero mentis decreto loqui, nec tamen loquimur, vel si loquimur, id est corporis spontaneo motu fit... Somniamus denique, nos ex mentis decreto quædam agere, quæ, dum vigilamus, non audemus; atque adeo pervelim noscire, an in mente duo decretorum genera dentur, phantasticorum unum et liberorum alterum... Qui igitur credunt, se ex libero mentis decreto loqui vel tacere, vel quidquam agere, oculis apertis somniant. »

(SPINOSA, *Ethices*, pars III, prop. II, schol.)

rapports nouveaux, s'il accomplit tout ce travail intellectuel à l'occasion d'un fait, d'un être, d'une idée, d'une situation, il en résulte presque toujours la prévoyance d'un bien ou d'un mal, naturellement il craint le second et *il veut* le premier, qu'il ne peut pas ne pas vouloir.

Donc (je reviens sur mes définitions à cause de leur importance), *le désir c'est l'impulsion franchement irraisonnée, la volonté c'est l'impulsion délibérée.*

Exemple. — Un homme paresseux *désire* naturellement le repos, mais si le raisonnement lui montre avec évidence qu'en s'astreignant à des veilles, à des études pénibles, il atteindra un bien quelconque auquel il attache un grand prix, *il voudra* travailler.

Deuxième exemple. — Prenons la forme sèche et mathématique dont Spinosa a tant abusé.

Soit un homme doué ou affligé de besoins voluptueux très-énergiques. La vue d'une belle femme éveillera presque nécessairement en lui *le désir* de la posséder. Mais s'il a des facultés intellectuelles et morales développées, il pourra considérer d'une part les ennuis, les périls, les inconvénients de toute sorte auxquels la poursuite de son désir l'exposera ; d'autre part, l'indignité de sa conduite si, pour posséder cette femme, il lui faut transgresser ce qui, par suite de son organisation, de son éducation, est pour lui une loi morale. Tout cela ne l'empêche pas de désirer, mais *il veut* éviter les maux qu'il voit dans l'avenir, d'où lutte entre le *désir* et la *volonté* ou plutôt entre le désir irraisonné de la volupté et le désir raisonné du repos et de l'estime de soi-même.

Conditions d'existence du désir et de la volonté.

Pour désirer, il suffit presque d'être impressionnable. Il est probable que le nouveau-né qui geint sur les genoux de sa nourrice désire être délivré du maillot qui le gêne. Quand plus tard, dans quelques années, la mémoire-imagination *retracera* à l'enfant des impressions jadis perçues, le désir n'en

sera que plus violent, mais l'existence de ces facultés n'est pas indispensable au désir.

Qu'il en est autrement pour la volonté! Pour que cette noble faculté existe, il faut que l'être soit muni :

1° De la conscience dans tous ses modes (j'appelle conscience le sentiment de ce qui se passe en nous).

2° Du faisceau bien complet des facultés.

La distinction du désir et de la volonté ressort aussi bien de l'étude de l'individu que de celle de l'homme en général.

Jetons les yeux autour de nous. Chez l'enfant, pas de volonté, mais des désirs violents et courts; chez le jeune homme, volonté faible, intermittente, subordonnée au désir. Sous ce rapport, la femme est assez souvent jeune toute sa vie. La volonté dans toute sa plénitude, dans toute sa force sereine, ne se rencontre guère que chez l'homme adulte, quand l'impressionnabilité s'est émoussée, quand les passions d'ordre inférieur se sont attiédies, quand les facultés intellectuelles sont à leur apogée.

L'homme qui sait le mieux maîtriser ses penchants brutaux, c'est celui dont une longue éducation individuelle et héréditaire a développé l'intelligence et la raison. Très-généralement l'homme du peuple obéit sans résistance à l'impression, au désir du moment. C'est chez les races incultes, voisines de l'état de nature, que l'on observe le plus d'actes violents, brutalement passionnés. Dans nos sociétés modernes, les crimes diminuent sans cesse à mesure que marche le progrès intellectuel; et dans notre histoire le meurtre, le rapt, le viol, etc., sont d'autant plus communs que l'on remonte plus loin dans le passé. Qui peut lire *Grégoire de Tours* sans horreur ? Et sans aller aussi loin, quelle hideuse époque que celle où régnèrent les fils de Catherine de Médicis. De même, les chroniques italiennes du XVe siècle nous peignent l'homme comme un animal énergique, puissant, beau quelquefois, mais toujours violent, instinctif, indomptable. C'est encore aujourd'hui le caractère dominant du peuple dans certaines provinces italiennes, dans la Romagne, dans les Calabres.

impression de douleur morale. Pourquoi ? C'est que vous portez en vous-même le germe des passions dont le poëte vous offre le simulacre. Peut-être avez-vous été aussi mordu par la jalousie.

> It is the green-ey'd monster, wich doth mock
> The meat it feeds on (1).
> (*Othello*, acte IV.)

Vous vous identifiez avec le personnage fictif d'Othello, et vous incarnant dans ce type passionné, *vous vous voyez* égorgeant un être adoré. Vous sentez par anticipation les tenaillements du remords qui suivra cette exécrable action, et si vous ignorez le dénoûment du drame, vous *désirez* qu'un obstacle arrête le bras du meurtrier ; tout cela en subissant une impression morale pénible, anxieuse.

Mais la scène change, le meurtre est consommé. Votre émotion change aussi. Plus de désir. Le mal est irrémédiable. Il ne vous reste qu'une impression de douleur si vive qu'elle vous arrache des larmes, pendant que votre imagination et votre mémoire vous retracent les péripéties de l'horrible tragédie à laquelle vous venez d'assister.

La simple lecture d'*Othello* pourra produire sur vous une émotion pareille, plus vive peut-être, si votre imagination est puissante ; car vous vous chargerez vous-même d'arranger les circonstances et les personnages du drame de la façon la plus propre à vous émouvoir.

Nombreuses comme les étoiles du ciel sont les émotions qui peuvent agiter le cœur humain. Qu'est-ce que la honte? une impression de douleur morale causée et nourrie par le souvenir d'un action, d'un fait entraînant avec soi, dans notre opinion, une idée d'infériorité, de démérite.

La pitié n'est aussi qu'une impression pénible, causée par la vue du malheur d'autrui avec retour sur nous-mêmes, car

(1) C'est le monstre aux yeux verts qui produit — l'aliment dont *il se* nourrit.

de pareilles souffrances nous attendent peut-être, et désir de soulager celui qui souffre.

Et l'enthousiasme, est-ce autre chose qu'un désir causé par une vive impression morale? La patrie est envahie, menacée, humiliée, impression de douleur engendrant aussitôt le désir ardent de la délivrer, de la venger, désir si puissant qu'il nous donne la conscience d'une exagération de notre pouvoir et nous porte à braver tous les obstacles. La colère, la peur, etc., s'analysent aussi facilement (1).

Ainsi donc la dissection psychologique de l'émotion nous y fait trouver d'abord une *impression morale forte*, c'est la base; puis une série de faits psychiques, c'est-à-dire cérébraux, qui sont du domaine de la *mémoire*, de l'*imagination* et par-dessus tout du *désir*. Tous ces éléments nous les retrouverons dans la passion proprement dite; c'est qu'en réalité, l'émotion n'est qu'une passion de courte durée.

(1) Le fait suivant, que j'emprunte aux Mémoires inédits de M. Monnier (du Jura), est un bel exemple d'émotion complète, d'une vive excitation de l'impressionnabilité réagissant sur les facultés intellectuelles en les stimulant dans un sens donné et provoquant simultanément des troubles physiques.

Rouget de l'Isle racontait à M. Monnier qu'après un dîner chez le maire de Strasbourg, Dietrich, dîner égayé par la présence des deux charmantes demoiselles Dietrich, et où l'on dégusta des vins fins, Dietrich exprima le regret qu'il n'y eût pas un chant de guerre national au lieu de la *Carmagnole* et du *Ça ira*. Puis il engagea le jeune sous-lieutenant à en composer une.

Peu après, Rouget de l'Isle se retire discrètement chez lui, y prend son violon, et, continue M. Monnier d'après Rouget lui-même, il trouve dans ses premiers coups d'archet les notes inspirées et inspiratrices qu'on attendait de lui. « Les paroles, me disait-il, venaient avec l'air, l'air avec les paroles. Mon émotion était au comble, mes cheveux se hérissaient. J'étais agité d'une fièvre ardente, puis une abondante sueur ruisselait de mon corps, puis je m'attendrissais et des larmes me coupaient la voix. »

II

La plupart des émotions fortes : pitié, peur, enthousiasme sont facilement contagieuses. C'est que l'organisation cérébrale, plus ou moins parfaite chez chacun, étant analogue chez tous, il en résulte chez tous les membres de la famille humaine, blancs ou noirs, jaunes ou rouges, un fond psychique commun. Facultés, besoins physiques et moraux, désirs, tout cela se ressemble essentiellement avec des différences dans l'énergie. Aussi, que l'impressionnabilité, la plus fondamentale de nos propriétés cérébrales, soit mise en jeu assez fortement chez notre voisin pour qu'il en résulte une émotion avec son cortége de signes physiques, cette vue seule nous jettera dans un état cérébral analogue. De même qu'une corde en vibrant détermine la vibration d'une corde voisine pouvant donner la même note, ainsi nous rougissons de la honte d'un de nos semblables, nous souffrons de sa douleur, nous nous exaltons de son enthousiasme.

C'est exactement de cette manière que se propagent un grand nombre de maladies nerveuses : hystérie, chorée, catalepsie, extase, épilepsie, manies, monomanies. Nous recommandons aux lecteurs curieux la lecture d'une brochure publiée par le docteur Constans, sur une épidémie d'hystéro-démonopathie, en 1861, à Morzines en Savoie. Cette monographie, très-scientifiquement faite, note tous les détails de la contagion et fait bien comprendre les faits observés jadis à Loudun et en tant d'autres lieux.

Il y a bien d'autres faits analogues dans les annales de la science médicale, par exemple, des faits d'avortement provoqué chez des sages-femmes par le spectacle d'un accouchement, fait qui a aussi été observé chez les animaux, car un bon nombre d'émotions sont identiquement les mêmes chez l'homme et chez l'animal supérieur. C'est toujours l'histoire des cordes vibrant par voisinage, quelque chose d'analogue aux bâillements que provoque la vue d'une personne qui bâille, aux maux de cœur que donne la vue d'une indigestion.

III

Intimement liées à la vie organique, les émotions, ces profondes modifications cérébrales, réagissent énergiquement sur toutes les fonctions.

Tout le monde connaît les principaux signes physiques des émotions fortes. Tous se ramènent physiologiquement à un trouble dans la relation entre les centres nerveux où siége l'émotion morale et les nerfs périphériques.

Par suite de cette émotion, ou bien une excitation anormale est transmise au réseau nerveux, d'où résultent diverses contractions musculaires, par exemple des battements violents du cœur ou des troubles dans diverses sécrétions qui s'exagèrent; ou bien l'émotion a pour résultat physiologique de suspendre plus ou moins complétement la relation entre le système nerveux périphérique et les centres nerveux, ce qui équivaut à une section des rameaux nerveux et provoque des troubles fonctionnels analogues à ceux qu'étudie le physiologiste vivisecteur. « Supposons que l'encéphale soit fatigué » par le travail intellectuel, par des préoccupations inces- » santes, des passions... (ajoutons des émotions); supposons » que l'innervation de la moelle s'use par les abus sexuels; » dans ces divers cas, les centres cérébro-rachidiens s'épui- » sent dans leur action, au point de subir une sorte de para- » lysie; *ils se trouvent pour ainsi dire séparés des nerfs pé-* » *riphériques*, qui, dès lors, sont privés de leurs foyers de » nutrition; ces nerfs ainsi isolés de leurs sources se dégra- » dent, sinon dans leur texture, au moins dans leurs fonc- » tions. Que cette dégradation vienne à atteindre les nerfs » sympathiques et pneumogastriques, toutes les grandes fonc- » tions de la vie vont se modifier : le cœur et le poumon » cessent d'agir selon le rhythme normal; la circulation » éprouve, des stases dans les glandes vasculaires, et la for- » mation des globules devient défectueuse, etc. (1). »

(1) G. Sée, *Du sang et des anémies*, 1866.

Les signes physiques grossièrement apparents des émotions fortes se déroulent généralement dans l'ordre suivant :

Le cerveau ébranlé par une violente secousse morale ne vit plus que pour elle. Il y a concentration de l'activité nerveuse sur un point, d'où interruption plus ou moins complète des relations entre les centres nerveux et les autres organes. Les muscles volontaires oubliés par l'axe céphalo-rachidien sont débilités, quelquefois complétement frappés d'impuissance. Les jambes fléchissent, un athlète est alors plus faible qu'un enfant. Les organes des sens spéciaux deviennent à peu près inutiles. L'oreille n'entend plus, les yeux ne voient plus, etc. On peut alors subir une blessure grave, une mutilation sans presque rien sentir.

Les fonctions organiques n'échappent point au trouble général. Le cœur, dont l'appareil nerveux est mixte, mi-partie volontaire et organique, dont les fibres musculaires sont striées, est troublé le premier. Parfois ses battements se précipitent un instant, mais bientôt ils se ralentissent et souvent se suspendent, d'où la pâleur de la face et parfois la syncope. La respiration partage naturellement le sort de la circulation. Les sécrétions sont troublées ; le travail de la digestion s'arrête. Comme les autres muscles, les sphincters paralysés se relâchent, ils perdent même leur tonicité.

Naturellement les fonctions intellectuelles proprement dites sont à peu près suspendues, qu'il y ait ou non syncope. Impossible de s'occuper de ce qui est étranger à l'impression morale actuelle. Mais cette période de dépression est de courte durée. Le flot de la vie, momentanément suspendu ou ralenti, se précipite avec violence ; une énergique réaction se produit.

A la concentration de l'activité nerveuse succède une large expansion (1). Le système musculaire redevient actif et quel-

(1) Le mot *passion* étant remplacé par le mot *émotion*, nous nous rencontrons ici avec un habile observateur qui a classé les passions en *concentriques, excentriques* et *concentrico-excentriques* (*Études des passions appliquées aux beaux-arts*, etc., par J.-B. Delestre. Paris, 1853, 3e édition).

quefois même acquiert une étonnante puissance. Les sens se réveillent; mais l'attention, toujours captivée par une idée unique, ne permet pas à l'être ému de percevoir ce qui n'a point trait à l'émotion, aussi les facultés intellectuelles ne peuvent fonctionner énergiquement que dans le sens de l'impression morale. Pour la même raison, on est encore peu ou point sensible à la douleur *sensitive.*

De faibles qu'ils étaient, les battements du cœur deviennent violents, rapides, tumultueux. Le cerveau se congestionne, la face est vultueuse, la respiration rapide, haletante. Les sécrétions se font avec une activité anormale. Souvent les larmes coulent abondamment, souvent un flot biliaire s'épanche dans l'intestin. Tout l'appareil glandulaire gastro-intestinal est probablement affecté, car il y a souvent des vomissements, etc. Chez la nourrice, la sécrétion lactée que l'émotion commence généralement par suspendre, ne se rétablit pas toujours. Parfois les reins sécrètent ou plutôt excrètent une énorme quantité d'urine aqueuse, incolore. Si la bile est sécrétée en trop grande abondance pour être rapidement expulsée, elle est résorbée et il y a ictère. En général, sueur abondante.

Que faut-il penser des qualités venimeuses spéciales dont l'émotion doterait parfois certaines humeurs? Il paraît certain qu'après une émotion forte le lait des nourrices devient souvent impropre à entretenir la vie de l'enfant. On a dit d'après quelques faits que la morsure d'un homme en colère donnait à la blessure une gravité particulière. Dans un cas, la rage aurait été donnée à un homme par la morsure d'un chien furieux, mais nullement enragé (discussion de la rage, Académie de médecine, 1863). On regarde comme démontré que le venin de la vipère est plus dangereux quand l'animal est irrité. Dans ces cas, l'émotion agirait en viciant l'humeur sécrétée ou en exagérant ses principes actifs. Comment? Pour répondre à cette question, il faut attendre que le chimiste ou le micrographe soit assez habile pour déterminer les caractères des virus dont nous ne connaissons encore que l'action pathologique.

Quoi qu'il en soit, au bout d'un temps ordinairement assez court, l'excitation organique désordonnée produite par l'émotion tombe, laissant après elle la fatigue, l'affaissement qui succèdent toujours à une dépense exagérée.

Tout finit là pour les organismes jeunes, vigoureux ; mais chez les gens débiles, malades ou âgés, les suites d'une émotion forte sont souvent terribles. Les organes préalablement malades supportent plus mal leur part du désordre général et restent souvent enflammés, congestionnés, etc.

Si la période dépressive est trop violente, elle peut tuer par suspension de l'action nerveuse centrale, probablement par cessation des battements du cœur.

Chez certaines organisations, la réaction peut occasionner ou une apoplexie ou une rupture d'anévrysme, ou un accès de goutte, de fièvre, diverses névroses, etc.

Naturellement les suites pathologiques de l'émotion sont diverses, suivant les tempéraments. Elles frapperont le cerveau et les organes de la circulation et de la respiration chez le sanguin, le système hépatique du bilieux, le fonctionnement nerveux dynamique du nerveux.

La période de réaction est variable aussi, suivant l'organisation. Elle est plus rapide, plus violente, plus explosive chez le sanguin et le nerveux, plus tardive chez le bilieux, plus rare et plus faible chez le lymphatique.

Je viens d'indiquer très-imparfaitement les principaux effets des impressions morales fortes sur l'organisme. L'étude inverse serait tout aussi intéressante, car les états organiques engendrent ou provoquent une foule d'impressions, de désirs, d'émotions ; autant de preuves établissant « l'étroite couture du corps et de l'esprit ». La paralysie générale donne la monomanie orgueilleuse, le délire des grandeurs. Avant l'attaque, l'épileptique éprouve souvent, sans autre cause, l'émotion de la peur (Moreau, de Tours). Presque toujours les affections hépatiques s'accompagnent de tristesse, de mélancolie. Il en est de même pour la plupart des affections gastriques. Certaines congestions des organes génito-urinaires provoquent l'éclosion d'amoureux désirs.

Avec quelle docilité le prétendu moi psychique obéit à l'influence tyrannique des maladies, de certains médicaments ou aliments ! Combien l'homme affamé diffère du même homme qui a bien dîné. Quelques grammes de café nous donnent, en stimulant le mouvement vital, un sentiment de bien-être, une opinion exagérée de nos forces. Notre pauvre cerveau engendre subitement toute une moisson de désirs. L'opium nous transporte dans un paradis fait selon nos goûts; les tristes solanées nous épouvantent par de lugubres visions. Une congestion cérébrale engourdit pour un temps, quelquefois fausse pour toujours le plus vaste génie. Que les métaphysiciens expliquent, s'ils le peuvent, cette union scandaleuse des substances matérielle et immatérielle. Il y a certainement là au moins une mésalliance.

LIVRE III

DES PASSIONS PROPREMENT DITES

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION DE LA PASSION.

« One stern, tyrannic thought, that made all other thougts its slaves » (1).
(TH. HOOD.)

I

Suivant une observation formulée par M. Renan dans son livre sur l'origine du langage, l'homme dans toutes ses recherches, dans toutes ses créations, débuterait toujours par la vue générale, intuitive d'une idée, d'un fait, etc. ; c'est plus tardivement, plus lentement que vient l'analyse ; elle n'est qu'un perfectionnement ; de loin les détails d'un paysage échappent ou se confondent ; pour les voir il faut approcher, parcourir la contrée, mais alors bien souvent vous perdez la vue de l'ensemble.

Conformons-nous à cette observation, qui paraît juste, et abordons d'emblée la définition de la passion.

(1) Une pensée dure, tyrannique, qui s'asservit toutes les autres.

Nous n'en finirions pas si nous prenions à tâche de reproduire ici toutes les définitions que les philosophes, les théologiens, les moralistes, les médecins, ont à l'envi les uns des autres données de la passion. Parmi les plus raisonnables, qui sont en petit nombre, je citerai celle du docteur Descuret, qui nomme les passions *des besoins déréglés;* celle de Bergier, qui dit : « Nous appelons passions les inclinations ou les penchants de la nature poussés à l'excès, parce que l'homme est purement passif lorsqu'il les éprouve. » La définition qu'en donne Broussais dans son beau livre *De l'irritation et de la folie*, est bien plus complète : « On trouve, dit-il, dans les passions un besoin instinctif qui sollicite l'intellect et un travail perpétuel de ce dernier, qui calcule tous les moyens de le satisfaire. »

Le besoin, c'est-à-dire l'impulsion organique sentie qui constitue la base de la passion, peut toujours se rapporter aux trois grands groupes de besoins nutritifs, sensitifs, cérébraux que nous avons étudiés ; mais pour mériter le nom de passion il faut qu'il soit exalté ou modifié, soit par une organisation spéciale, par ce que les médecins ont barbarement appelé une idiosyncrasie, ou bien par l'éducation, l'habitude, etc. C'est à ces formes anormales de besoins exagérés et devenus le pivot de l'existence qu'il faut réserver le nom de passion.

Pour Descartes, la passion n'est au fond et dans sa cause la plus prochaine que l'agitation dont les esprits meuvent la petite glande qui est au milieu du cerveau (glande pinéale). Par respect pour les mânes du grand douteur, nous ne nous occuperons pas davantage de la glande pinéale, des esprits et de leurs écarts pernicieux.

Revenons à une définition moins romantique Nous avons vu que l'homme est doué d'impressionnabilité, l'un des modes les plus importants de la conscience, que cette impressionnabilité sert à lui faire sentir ses besoins, lesquels ne sont que les voix entendues des organes demandant à vivre, que ces besoins formulés dans la conscience deviennent des désirs. Cette série de phénomènes constitue le jeu régulier, normal

de la vie psychologique ; mais que par l'effet de l'organisation ou de l'habitude, un besoin prime tous les autres, prenne une forme nouvelle et engendre un désir énergique et durable comme lui, il est devenu passion.

Passion, c'est-à-dire désir violent et durable, dominant en roi tout l'être cérébral.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents nous dispense de donner ici les différences qui distinguent la passion des impressions, des désirs simples, des émotions, faits cérébraux avec lesquels on l'a jusqu'ici presque toujours confondue, à ce point que dans un livre tout moderne un auteur estimé nous a donné une liste en trois colonnes des passions principales, liste qu'il dit avoir empruntée à Platon, Aristote, Cicéron, Descartes, Hobbes, etc., et où l'on trouve l'admiration, l'angoisse, l'allégresse, l'audace, le deuil, la discorde, l'estime, la faveur, la bonté, l'irrésolution, les lamentations, les pleurs, la sécurité, le saisissement, etc. (1), une mosaïque disparate.

La base de la passion c'est le *désir*, et les caractéristiques du désir passionné sont la *violence* et la *durée*.

II

De la définition précédente, il résulte qu'un dénombrement complet des passions est impossible. Tout désir peut grandir jusqu'à la passion, et qui pourrait compter les désirs de l'homme ? Cela fût-il possible aujourd'hui pour nous Caucasiques, que dans cent ans il faudrait changer toute la liste, et qu'aujourd'hui même il faudrait un dénombrement spécial pour chaque race, même pour chaque peuple. Mais si nous ne pouvons cataloguer les passions, nous pouvons facilement les classer, et cette classification sera simplement la reproduction de celle des besoins, des impressions, des émotions, éléments primordiaux de la passion. Nous pouvons donc grouper sous trois chefs toutes les passions humaines, et ici

(1) Lélut, *Physiologie de la pensée.*

nous sommes certains d'être d'accord avec le passé et l'avenir et de tracer un cadre applicable à toutes les races d'hommes sous toutes les latitudes.

L'homme a des passions nutritives, des passions sensitives et des passions cérébrales.

CHAPITRE II

PASSIONS NUTRITIVES.

I

Qu'elles sont prosaïques! La psychologie métaphysique n'a jamais daigné les voir; mais cependant qu'il est utile de les étudier! Leur analyse est si facile et elle éclaire si bien la nature des passions, quelles qu'elles soient; elle montre si bien l'indissoluble mariage qui lie les désirs passionnés à l'état de la trame organique.

Ici, la psychologie ne peut cheminer qu'en s'appuyant sur la physiologie, sa modeste sœur, qu'elle ferait bien de quitter rarement.

Nous avons vu que la vie n'est qu'un mouvement matériel à travers les tissus organisés. Ce mouvement ne peut être enrayé sans trouble fonctionnel; aussi, que les matériaux alimentaires indispensables aux échanges nutritifs manquent en totalité ou en partie, aussitôt il en résulte un contre-coup cérébral, un violent accès de faim ou de soif. Il faut à tout prix que l'homme trouve dans ses aliments quotidiens 21 grammes d'azote et 230 grammes de carbone, sous peine de voir fondre ses tissus, de se dévorer lui-même. Notons cependant que l'habitude excite ou ralentit les besoins nutritifs. Les éléments organiques habitués à puiser dans le liquide intercellulaire ou dans le sang des matériaux abondants sont plus exigeants, plus impérieux; ils ne renoncent pas sans peine à être largement assouvis.

Tous les médecins savent combien l'habitude d'une chère succulente rend rebelle à la diète.

Naturellement les seules passions nutritives que l'on puisse étudier sont relatives à la digestion. Je laisse de côté la gourmandise-passion, qui est autant une passion sensitive qu'une passion nutritive, pour m'occuper de la gloutonnerie, de la polyphagie. Ici le bilan nutritif n'est plus en équilibre : ou l'absorption est prodigieusement rapide ainsi que l'élimination, ou bien, et cela est plus probable, l'absorption est lente, imparfaite, et il est besoin, comme chez les herbivores, d'une énorme ingurgitation alimentaire pour que l'assimilation d'une quantité convenable de matières nutritives soit possible. Les polyphages sont ou maigres ou d'un embonpoint très-modéré.

Les polyphages les plus fameux sont : le grenadier Tarare et Denise L'hermina. Le premier dévorait, dit-on, un quartier de bœuf en vingt-quatre heures (1), déchirait et déchiquetait un chat tout vivant, volait des cataplasmes pour les manger.

Denise L'hermina, dont le docteur Descuret nous raconte l'histoire, fut polyphage dès les premiers moments de sa vie. Tout enfant, elle mangeait plus que quatre enfants de son âge. A l'âge adulte, elle dévorait parfois vingt-quatre livres de pain en une nuit, quelquefois trente à trente-deux livres de pain en vingt-quatre heures. De temps en temps, elle allait brouter de l'herbe qu'elle digérait assez bien.

Chez elle, c'était la nutrition qui fonctionnait avec une prodigieuse rapidité, car les selles étaient rares et la passion polyphagique ne fut modérée sensiblement que par des excès alcooliques habituels.

Cette bestiale passion a le caractère dominant des besoins nutritifs, dont elle n'est que l'exagération. Elle est irrésistible et les partisans les plus fervents du libre arbitre confesseront nécessairement que la liberté divine dont ils gratifient l'homme est parfaitement absente chez le polyphage, véritable machine à digérer. Pour Denise, voir un pain et ne pas le dé-

(1) *Dictionnaire des sciences médicales*, HOMOPHAGE.

vorer était absolument impossible. Mourante, elle force sa sœur à manger près d'elle, et ses dernières paroles sont : « Puisque le bon Dieu ne veut plus que je mange, que j'aie » du moins le plaisir de voir manger. »

On trouve, en analysant la polyphagie, tous les éléments constitutifs de la passion ; mais ce qui prédomine, c'est le besoin et le désir brutal. Cependant le rôle du cerveau n'est pas nul. Denise pensait sans cesse à manger, ne pouvait parler d'autre chose, se figurait sans cesse des aliments et recourait à tous les moyens pour en trouver. A la seule idée de donner un pain, son œil étincelle, elle s'emporte. Cependant elle est charitable et donne volontiers de l'argent. Ce n'est pas non plus une idiote ; c'est une ancienne maîtresse d'école ; elle a reçu une certaine instruction.

L'analyse de la passion alcoolique, de l'alcoolisme, est aussi simple. En outre, nous pouvons ici, grâce aux travaux de la physiologie moderne, bien préciser l'état organique coexistant avec la passion.

Des organes digestifs l'alcool passe par endosmose dans le système circulatoire; et de là, dans la trame même des tissus où il baigne les éléments anatomiques.

Son premier effet est une courte excitation de la circulation générale (1); l'hémodynamomètre accuse d'abord sous son influence une augmentation de la tension artérielle. A cette excitation correspond sans doute le sentiment de bien être, de force, qu'éprouve d'abord le buveur. Mais bientôt le mouvement nutritif intime se ralentit. Les oxydations qui constituent l'acte primaire de la nutrition s'accomplissent faiblement et imparfaitement, aussi l'exhalation d'acide carbonique par les poumons diminue, quelquefois tombe de 24 à 51 pour 100. La graisse n'est plus détruite par la respiration ; elle persiste dans le sang. Il est probable que l'oxydation imparfaite des matières albuminoïdes produit aussi une certaine

(1) Perrin, Lancereaux, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (ALCOOLISME). — Râcle, *De l'alcoolisme*, thèse pour l'agrégation.

quantité de graisse. A la longue, l'urine se charge d'acide urique, déchet des matières protéiques moins oxydé que l'urée normal.

En outre, l'alcool avant d'être éliminé en nature séjourne dans les tissus et surtout dans les centres nerveux.

De cette double cause : temps d'arrêt de la nutrition et action topique sur les éléments nerveux, résulte l'ivresse, c'est-à-dire le trouble ou l'abolition momentanée des facultés intellectuelles.

Que les accès alcooliques soient fréquemment réitérés, les troubles fonctionnels deviennent permanents, c'est qu'alors il y a aussi trouble anatomique permanent.

La lésion produite dans les tissus par les abus alcooliques se résume en quelques mots : c'est une vieillesse anticipée. Les éléments subissent avant l'âge la transformation, la régression graisseuse. Glandes, muscles, os, cellules nerveuses, tout cela s'infiltre de graisse. Quelquefois en certains points, le tissu cérébral se fond en une véritable émulsion.

A cette période anatomique correspond le délirium tremens, le tremblement des membres, les convulsions, l'imbécillité, l'abolition des facultés génésiques, etc.

On peut suivre phase par phase l'évolution de la passion bestiale. Une première dose d'alcool a procuré un bien-être factice, une impression nutritive agréable; en abolissant la mémoire, elle a fait oublier les ennuis, les maux de la vie. Mais ensuite la vie frappée dans son essence fléchit. A l'excitation anormale succède une dépression correspondante. Les éléments anatomiques vivent faiblement, ils ont besoin d'un excitant. Le précieux breuvage devient plus nécessaire que jamais, on y a recours. Et peu à peu la dépression vitale s'exagère; d'intermittente elle devient chronique, et l'alcoolisme élague successivement tout ce qui constitue l'homme intelligent et social. La vie de relation est retranchée branche à branche, à commencer par la cime. D'abord les facultés intellectuelles sont déprimées. Les notes les plus importantes du clavier cérébral deviennent muettes. L'entendement, l'intelligence se voilent; la volonté raisonnée meurt par suite. Plus de

place pour les passions nobles. La parole, cette manifestation par excellence de l'intelligence, est embarrassée, indécise. La langue indocile traduit mal des pensées confuses. L'imagination est terne et ne retrouve un peu de vigueur que sous l'influence de l'excitant fatal. Alors le désir brutal et stupide domine en maître.

A son tour, la locomotion est atteinte. La démarche est incertaine et titubante ; les mouvements de la main tremblotants et mal assurés. Bientôt les sens spéciaux sont frappés : la vue est trouble, l'ouïe dure, l'odorat obtus, le tact grossier ou aboli. Souvent, sans s'en douter, l'alcoolisé laisse tomber de sa main les objets qu'il tient. Graduellement il descend vers l'abrutissement complet. Plus de volonté raisonnée, plus de prévoyance. Alors l'homme, intellectuellement décapité, n'est plus qu'une brute altérée d'alcool, une machine abjecte qui boit, dort, se réveille pour boire encore jusqu'au jour où une apoplexie, une manie ébrieuse, une paralysie quelconque, le retranche définitivement de la société.

II

La Suède fabrique annuellement près de 200 000 hectolitres d'eau-de-vie consommés presque en totalité dans le pays.

Les distilleries d'Écosse produisent annuellement près de 600 000 hectolitres d'alcool, dont plus de 200 000 sont consommés en Écosse même.

A Paris, la consommation moyenne annuelle a été, pour chaque habitant (de 1851 à 1854), 14 litres 25 centilitres d'eau-de-vie, tandis qu'en Suède elle est de 80 à 100 litres.

On évalue à 50 000 le nombre des individus tués chaque année par l'alcool en Angleterre.

A Saint-Pétersbourg, les excès alcooliques tueraient annuellement 635 personnes environ (Schlozer).

En France, la consommation alcoolique est beaucoup plus grande au Nord de la Loire qu'au Midi, et la statistique de l'Europe entière montre également que l'ivrognerie est surtout un vice septentrional.

C'est que la constitution, le tempérament, le mouvement vital et par suite les besoins et les désirs sont en inévitable corrélation avec le climat. L'Européen du Nord, obligé de lutter contre l'âpreté d'un climat de fer, de se claustrer dans sa maison, est nécessairement enclin à demander aux boissons alcooliques un bien-être passager, une chaleur factice (1).

C'est l'impressionnabilité sensitive qui sauve l'Européen du Midi. Pour lui la nature est si clémente, son ciel est si brillant, son atmosphère si tiède. Pas n'est besoin de lutter contre le monde extérieur pour vivre, pour être heureux. Peu de fatigues, peu de besoins nutritifs, un vif penchant pour la musique et les plaisirs de l'imagination, voilà son lot. Comment abdiquerait-il pour s'engloutir dans l'ivresse stupide?

Un autre fait d'observation générale de la plus haute importance, c'est que l'alcoolisme est en raison inverse de l'intelligence; que, même dans les pays où il domine en tyran, il s'asservit surtout l'homme du peuple sans éducation, sans instruction, à qui les plaisirs intellectuels sont inconnus.

La latitude si importante en Europe, quand il s'agit de la passion ébrieuse, semble avoir peu ou point d'influence chez les peuples encore sauvages. Tous, sous quelque climat qu'ils vivent, se ruent à l'envi et jusqu'à la mort vers les plaisirs de l'alcoolisme. C'est que l'alcool apaise la faim, et pour ces pauvres gens, manger est l'affaire capitale de la vie; c'est aussi que leur intelligence est tout à fait rudimentaire. Des besoins nutritifs énergiques, pas de contre-poids intellectuels, la perspective d'un moment d'ivresse heureuse; comment résisteraient-ils? Aussi l'alcool fauche et détruit par myriades Polynésiens, nègres d'Afrique, indigènes Américains.

De ce qui précède nous pouvons déduire et formuler en quelques mots la prophylaxie de l'alcoolisme.

Les deux antidotes infaillibles sont : la diffusion d'une éducation saine et complète qui rende l'homme capable de

(1) L'alcool n'élève pas la température du corps.

goûter les plaisirs de la pensée ; la suffisante satisfaction par une bonne organisation sociale de besoins nutritifs de premier ordre.

CHAPITRE III

PASSIONS SENSITIVES.

> « L'*inspiration*, le *je ne sais quoi*, *ce qui va à l'idée* et qui *frappe l'âme*, sont des mots écrits en caractères noirs sur des nuages bleus. »
> (Proudhon, *Du Principe de l'art.*)

I

Il s'agit d'esthétique, tâchons de ne pas déraisonner.

Si nous cherchons, en rapportant ce que nous appelons le beau artistique aux faits cérébraux d'ordre primordial que nous avons déterminés, quelle est la vraie nature de ce beau, dit idéal, nous sommes bientôt obligés, en ne considérant que ce qui en forme l'élément capital, de classer le beau parmi les faits cérébraux passifs non indifférents, parmi les impressions.

Mais les impressions de beauté se trouvent seulement à la partie supérieure de l'échelle des impressions. Il n'y a pas de beau nutritif; il n'y a pas même de beau tactile, pas plus que de beau gustatif, pas plus que le beau olfactif. Seuls, les sens intellectuels, non localisateurs, l'ouïe et la vue, nous donnent des impressions de beauté. Enfin, plus haut encore, nous trouvons un beau moral qui est plus du domaine du poëte que du domaine de l'artiste, et un beau purement intellectuel, scientifique ou philosophique; mais ce dernier échappe complétement à l'artiste : il plane plus haut que l'art.

La vérité de ce qui précède sera facilement mise en lu-

mière par une brève analyse du beau dans la musique et la peinture.

II

La musique a-t-elle le pouvoir d'éveiller chez la plupart des hommes un sentiment, des idées identiques ? Peut-on la comparer, même de loin, au langage que la mélopée a probablement précédé ? Oui et non.

Il est des airs bien caractérisés qui font éclore presque nécessairement chez les hommes *de même race*, la même émotion. Tout homme de race blanche qui entend la *Marseillaise* se sent plus ou moins échauffé, même transporté, s'il est jeune et impressionnable, par l'enthousiasme guerrier. Pourquoi cela ? Qu'un homme soit dominé par une émotion forte, par exemple, un accès de colère ; sa voix, ses cris prennent un timbre, un mouvement particulier, analogue chez tous les hommes. Il en est de même pour la douleur, l'enthousiasme guerrier, la terreur, pour toutes les émotions fortes composant la gamme de l'impressionnabilité chez tous les hommes normalement organisés.

Cette concordance entre les modulations de la voix et l'émotion nous est même commune avec un grand nombre d'animaux ; c'est, suivant l'expression de Diderot, le cri animal de la passion.

D'où il résulte que les airs ayant de la similitude avec ces nuances de la voix dans l'émotion, produisent presque nécessairement le sentiment correspondant chez l'auditeur. Car les inflexions de la voix sont nécessairement liées à l'impression morale, aussi nécessairement que les gestes, et cela chez tous les peuples de la terre.

Il en est de même de certaines attitudes musculaires, de certains mouvements instinctivement produits par une émotion forte. C'est la mimique des passions, si utile à connaître pour le peintre et le sculpteur.

C'est aux airs expressifs, à physionomie tranchée, que l'on donne le nom de mélodies. Leur caractéristique est une

grande simplicité, et pour produire tout leur effet ils doivent être rendus par la voix humaine ou des instruments dont le timbre est analogue.

C'est une émotion traduite par des sons modulés. Elle gagne toujours à être exprimée par une seule voix ou un seul instrument. Elle est alors en quelque sorte plus humaine.

Partout la musique mélodieuse est la musique populaire. Partout, à Java comme en Irlande, elle a été la musique primitive. C'est la mélodie qui forme la charpente des compositions musicales chez les peuples sensuels, passionnés, mélancoliques.

Car la mélodie exerce une action double sur l'homme, et c'est le moment de l'analyser.

1° Elle donne une impression de plaisir purement sensitif, tout à fait comparable à une saveur ;

2° Elle provoque une émotion.

Mais que le compositeur, au lieu de nous émouvoir par des airs simples, reflets de ses impressions, travaille à combiner, à coordonner le jeu d'un grand nombre d'instruments, différents de timbre, d'intensité, de telle sorte que tous ces sons divers se produisent ensemble sans se heurter, il en résulte un ensemble *harmonieux* qui ne répond dans notre cerveau à aucune trace d'émotion. Aussi éprouvons-nous une impression de plaisir sensitif et un plaisir presque intellectuel, celui de voir des difficultés vaincues.

Mais pour éprouver ce plaisir il est besoin d'avoir l'oreille musicale, soit naturellement, soit par l'éducation. C'est de la musique savante. Elle plaira surtout à l'homme lymphatique, plutôt porté vers les abstractions intellectuelles que vers les impétueux mouvements de la passion. C'est au tranquille Allemand que plaît surtout l'harmonie ; mais pour faire pleurer ou frémir un Italien, un Espagnol, etc., il faut de la musique mélodieuse. Et c'est là la seule vraie musique. Représenter des émotions, tout au plus des onomatopées imitatives, c'est là le vrai rôle de la musique, art essentiellement sensitif et affectif ; l'intellectuel n'est pas de son domaine.

Voici comment se déroulent naturellement les effets d'une mélodie puissante. Exemple : le *Miserere* du *Trovatore* :

1° C'est une vive impression de plaisir tout sensuel, causé par la succession de sons agréables ;

2° Une émotion plus ou moins forte.

3° Puis sur cette émotion, prise comme donnée, l'imagination crée une scène fantastique en harmonie avec les goûts, le tempérament, les habitudes de l'auditeur.

Mais l'émotion est douce, car on sait bien que l'air plaintif que l'on entend, la situation lugubre que l'on se crée ne sont qu'un jeu. Or, l'émotion est généralement agréable à l'homme, quand elle n'est pas liée à un danger évident ou à un froissement de l'amour-propre intéressant cet amour de soi-même que l'on a appelé instinct de conservation. Aussi avec quel bonheur ne nous reportons-nous pas par la mémoire aux situations les plus critiques de notre vie ! C'est que dans ces moments, fussent-ils de douleur et d'angoisse, nous sentons fortement la vie ; et quelle joie d'être victorieusement sorti d'un danger !

Il est des airs mal caractérisés, à la fois mélodie et harmonie, mais sans grande couleur ; trop peu énergiques pour émouvoir, ils prédisposent seulement aux idées tendres.

Il va sans dire que pour éprouver le plaisir musical mélodique il est besoin d'une impressionnabilité facilement excitable, car ici l'émotion est assez peu dépendante du degré de perfection de l'organe de l'ouïe. Tel pianiste émérite et fort savant dans son art peut jouer inexorablement les mélodies les plus passionnées avec une absence parfaite d'expression (1), tout en observant scrupuleusement les lois physiques de l'harmonie. Il n'émeut point, c'est qu'il n'est point ému. Au contraire, un homme dont l'oreille est peu musicale, qui chante faux et n'a jamais étudié la musique, peut y être extrêmement sensible ; il lui suffit d'être sous l'influence d'une passion ou très-apte à se passionner, c'est-à-dire impressionnable.

(1) *L'expression* paraît tenir beaucoup au mouvement.

Au musicien froid, à oreille habile, restent le plaisir sensitif que donnent des sons harmonieux, le plaisir de juger la difficulté vaincue, le plaisir de vanité que donne la conscience d'être un habile homme; *Cuique suum.*

En résumé, le beau musical, le beau dit idéal de la musique se ramène à une impression forte et agréable, produite par des sons musicaux.

III

La valeur artistique et esthétique de chaque sens spécial est rigoureusement proportionnelle au nombre et à la puissance des impressions morales et intellectuelles qu'il peut éveiller.

Point de beau artistique, avons-nous dit, pour le tact, le goût, l'odorat, sens inférieurs dont les impressions purement sensitives ne laissent après elles qu'un vague souvenir. L'imagination ne peut faire revivre ces impressions grossières, qui ne parlent pas à l'intelligence.

Il n'en est plus de même pour l'ouïe, sens plus noble, plus étroitement lié au cerveau, qu'il excite dans des limites assez restreintes, mais avec une grande puissance. Les impressions auditives restent dans la mémoire, qui peut les évoquer toujours; aussi y a-t-il un beau musical.

Mais la suprématie artistique et intellectuelle appartient naturellement au plus intellectuel des sens, au sens de la vue, sens extériorant, sens cérébral par excellence. Le peintre peut parler à l'esprit, aux plus hautes facultés, aussi surpasse-t-il autant le musicien qu'il est lui-même surpassé par le poëte. Car le beau le plus beau c'est le beau poétique, le beau de l'écrivain, qui par la magie du style, c'est-à-dire des mots-images, peut évoquer dans notre imagination mille tableaux nuancés, variés, se succédant l'un l'autre et provoquant, stimulant la pensée.

A la naissance de toutes les sociétés, dès qu'il y a civilisation rudimentaire, le musicien chante. Il suffit pour cela que l'homme soit capable d'aimer, de haïr, de goûter ou de

souffrir quelques puissantes impressions morales, d'en garder le souvenir et de le fixer en quelques paroles rhythmées. Mais la peinture, art savant, nuancé, intellectuel, n'apparaît que bien longtemps plus tard.

Cependant l'analyse du beau en peinture isole sans peine les mêmes éléments que ceux du beau musical. Seulement la part sensitive a perdu ce que le côté intellectuel a gagné.

Supposons-nous en présence du chef-d'œuvre pictural le plus en harmonie avec nos goûts, c'est-à-dire avec notre organisation, Michel-Ange ou Raphaël, ou Titien, Rembrandt ou Gérard Dow, etc.; nous éprouvons d'abord une impression de plaisir tout sensuel, si notre œil est fait pour apprécier l'harmonie des tons, des couleurs, l'habile distribution de la lumière, la pureté des lignes, etc., mais cette impression vague, nullement localisée, nous mord beaucoup moins que l'impression musicale. Beaucoup d'hommes même ne l'éprouvent point, pas plus qu'ils n'admirent un beau paysage ou une belle description poétique. Puis, si l'œuvre est vraiment belle, c'est-à-dire si à la beauté de l'exécution s'unit celle du sujet, de l'idée, de l'émotion ou de la passion fixée sur la toile, le rôle de notre cerveau commence véritablement: l'idée que l'artiste a exprimée, l'émotion qu'il a sentie, nous la percevons, nous la sentons aussi. Notre imagination captivée nous transporte dans le temps, le pays qu'il a plu au peintre de choisir, et nous admirons, nous nous indignons, nous pleurons. L'impression cérébrale n'est pas rigoureusement liée à l'impression sensitive comme dans la musique. Un tableau irréprochablement exécuté peut nous laisser froid, une ébauche d'élève peut nous émouvoir.

Ce qui précède pourrait se répéter presque textuellement pour la statuaire, moyen d'expression analogue, moins puissant seulement.

IV

Le beau architectural peut aussi se ramener aux mêmes *éléments*, mais est lié bien moins étroitement à l'impression-

nabilité. Il y a cependant encore une impression sensitive résultant de l'agencement, de l'harmonie des lignes et une impression morale. Ainsi, les formes fantastiques, grêles, élancées d'une cathédrale gothique, la hardiesse de la nef, le demi-jour lugubre et parcimonieusement mesuré; tout cela nous cause une vague impression de tristesse. Nous songeons au terrible Dieu du catholicisme, inexorable pour les impies.

Au contraire, l'architecture grecque, si doucement harmonieuse, où la lumière rit si joyeusement, nous donne une impression gaie aussi et souriante. Nous ne songeons plus à la mort, à la vengeance, mais à la vie luxuriante, parée de tous ses plaisirs. Ces temples sont merveilleusement appropriés au culte des dieux helléniques, des passions humaines ou des grandes et bienfaisantes forces de la nature anthropomorphiquement divinisées.

A ces impressions morales s'ajoute ordinairement un sentiment d'admiration engendré par l'idée de la puissance, de la difficulté vaincue. Naturellement cette impression dépend fort peu de la forme. A ce point de vue, on admire également les pyramides, les cathédrales, les aqueducs romains, les menhirs gaulois. C'est même en présence d'un vaste monument l'impression qui frappe plus ou moins tout le monde. Vient ensuite l'impression morale gaie, triste, etc.; et pour l'élite, pour les artistes, par droit de naissance ou par droit de conquête, naît l'impression sensitive causée par la beauté de la forme.

V

Que dans ses poétiques rêveries, considérées bien à tort comme philosophiques, Platon ait rapporté l'idée du beau à une entité métaphysique, cela lui était licite. L'intuition poétique ne relève que fort peu du raisonnement; mais pour tout homme que n'enivre pas l'enthousiasme métaphysique, la proposition suivante est incontestable, parce qu'elle est appuyée sur l'observation de tous les temps, de tous les

hommes et de tous les pays : le beau varie avec la race, la nation, la religion, l'état social, l'âge, le tempérament et même l'état moral, si essentiellement changeant. Il est inutile de s'appesantir longtemps sur la démonstration de cette vérité si vraie, surtout après l'analyse qui précède. Car l'impression de beauté dépend évidemment des sens spéciaux et du degré de développement cérébral; or, tout cela varie suivant la race, la nation, l'époque, etc.

Plaçons deux Européens devant le *Jugement dernier* de Michel-Ange : l'un sera transporté d'admiration, l'autre n'y verra qu'une débauche de dessin, des formes exagérées et impossibles. J'ai pris mes deux spectateurs parmi les gens éclairés et doués de quelque éducation artistique. Si j'avais pris un charretier Bas-Breton ou un savant lymphatique passionné pour l'algèbre, l'impression eût été absolument nulle. C'est que pour admirer le fougueux génie de Michel-Ange il faut être surtout sensible à l'idée de la force, de la passion énergique.

A la vue d'une tête à perruque, un sauvage du Canada éprouve une émotion semblable à celle qu'un groupe de Canova donne à un amateur européen éclairé (fait cité par Stendhal).

Rien de plus facile que de faire pour la musique des observations analogues. Pour tel habitant de la rue Saint-Denis et même de beaucoup d'autres rues de la vieille Lutèce, le beau idéal en musique c'est une chanson à boire, une ariette d'opéra-comique; tandis que pour émouvoir un Italien passionné il faut les grands airs de Bellini, etc.

Pour nous Français du XIX[e] siècle, la musique de Lulli n'est qu'un bruit monotone, mais madame de Sévigné pleurait en l'écoutant. Pour l'oreille d'un Arabe, la musique de Rossini n'est qu'un bruit désagréable, et pourtant le son monotone du rebbeb à deux cordes jette ce même homme dans un état d'excitation enthousiaste.

Les Mongols paraissent absolument insensibles à nos chefs-d'œuvre lyriques et leur gamme diffère essentiellement de la nôtre. « La note fondamentale des échelles tonales dans

l'Inde, dans la Perse, chez les Égyptiens, les Arabes et tous les peuples sémitiques, les Lydiens et les Grecs, enfin les Turcs, est le *la*.....

Aucun des peuples de la race jaune n'a le *la* pour note initiale de son échelle tonale. Les Chinois, les Japonais, les Mongols ont le *fa* pour premier son, et loin d'admettre les petits intervalles entre les sons de l'échelle, ils n'ont pas même le demi-ton. Leurs gammes ne sont composées que de cinq sons, tous placés à des distances d'un ton avec une lacune de tierce au centre de la gamme. De là vient qu'entre les mélodies indiennes, persanes ou arabes et les mélodies chinoises ou japonaises, il n'y a aucun point de contact, soit sous le rapport tonal, soit sous celui du caractère et de la forme..... Les Lapons sont le seul peuple qui ne chante pas..... J'ai constaté que parmi les peuples de l'Océanie ceux qui étaient anthropophages avaient des sons qui ne dépassaient pas trois sons différents..... Les habitants d'Otaïti même n'avaient que quatre sons (flûte à deux trous) (1).

Des mélodies adaptées à l'organisation des nègres les rendent frénétiques; les sons du banjo les font pleurer et rire presque à la fois, et cependant, selon Livingstone, les Béchuanas et les Makololos, peuplades athées de l'Afrique australe, n'auraient aucune espèce de musique. En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que l'idée du beau absolu est une chimère métaphysique.

VI

Aurons-nous jamais une bonne classification, un exact dénombrement des facultés cérébrales? A coup sûr, la classification de Gall, à peu près adoptée par A. Comte, n'est point fondée sur la vérité et la raison; et en attendant qu'un homme de génie vienne fondre en une brillante synthèse les faits épars dans la science et couler en bronze une psychologie scientifique, nous sommes obligés de nous en tenir à ces gé-

(1) Fétis, *Bulletins de la Société d'anthropologie*, 21 février 1867
6.

néralités vagues, résultat d'observations générales, dont j'ai donné le tableau.

Certainement les facultés admises par Gall sont trop nombreuses et trop facilement décomposables. Notre classification des faits cérébraux, plus générale et plus irréductible, suffit d'ailleurs pour expliquer les aptitudes spéciales, les vocations énergiques qui toutes dépendent du degré de puissance et de perfection, soit des sens spéciaux, soit de l'impressionnabilité morale, soit des facultés intellectuelles.

Un enfant, par exemple, a l'ouïe très-délicate ; son oreille perçoit très-exactement les sons correspondants à la plus ou moins grande rapidité des vibrations sonores de l'air. Chez lui, ce piano vivant que, suivant les recherches du marquis de Corti et du docteur Helmholtz, nous portons tous dans l'oreille interne, est exceptionnellement construit. Les fibres nerveuses de plus en plus courtes qui s'étalent régulièrement dans la membrane spirale du limaçon, en émergeant de l'axe, sont très-nombreuses, très-régulièrement décroissantes de la base au sommet, et chacune d'elles ne pouvant entrer en vibration que sous l'influence d'une note spéciale, c'est-à-dire d'un nombre déterminé de vibrations aériennes, le triage des notes s'effectue dans l'oreille avec la plus grande facilité, la transmission de chaque son aux centres nerveux est rapide et énergique. De cette organisation spéciale il résulte nécessairement que l'impressionnabilité sera surtout mise en jeu par les sons musicaux ; les impressions sensitives musicales primeront toutes les autres ; elles captiveront l'intelligence qui forcément s'exercera à leur sujet, et si l'enfant a une intelligence suffisamment développée pour apprendre la mécanique de l'art musical, assez d'imagination pour créer, il deviendra en grandissant Mozart, Haydn, Rossini, etc.

De même, si l'ouïe cède le pas à la vue, si l'*œil* est *juste*, si les harmonies de couleurs restent lontemps vivantes dans la mémoire, si l'on peut facilement les évoquer et y trouver du plaisir ; si l'intelligence est assez puissante pour acquérir les connaissances techniques nécessaires, nous aurons une vo-

cation de peintre et, les circonstances aidant, peut-être un Raphaël ou un Michel-Ange.

Au contraire, voici un être chez qui, avec un développement très-modéré de la sensibilité spéciale, coïncide une énorme puissance intellectuelle, un large développement des lobes frontaux, le résultat sera très-différent. Mozart et Rubens mettaient leur bonheur à combiner l'un des sons, l'autre des couleurs et à peindre ainsi les émotions et les passions humaines; l'être dont nous parlons ne vivra que pour combiner des idées, il s'appellera Pascal, Newton, Descartes, Spinosa.

Ce que j'ai dit à propos de l'ouïe et de la vue est également applicable à chaque sens spécial, à chaque source d'impression. Tel Italien que l'art enivre ne vit que pour lui; tel Allemand noue avec la science un chaste et indissoluble mariage d'inclination; tel Français songera toute sa vie aux jouissances de l'amour sensuel ou de la vanité, tandis qu'un indigène de la Nouvelle-Calédonie fera consister le bonheur dans la somnolence idiote qui suit une abondante curée d'anthropophages.

Mais nous avons vu plus haut que l'art de Michel-Ange est plus intellectuel que celui de Mozart; il s'ensuit donc que, plus que le peintre, le musicien doit être asservi à la perfection du sens spécial : c'est, en effet, ce que confirme l'observation.

Nombre de peintres, de sculpteurs, d'architectes, et des plus grands, sortent indifféremment des diverses catégories sociales. Giotto, Andrea del Castagno furent pâtres dans leur enfance. Cimabué, Michel-Ange étaient de race noble; un bon nombre étaient fils de marchands, mais presque tous les grands génies de la composition musicale, Haydn, Mozart, Rossini, etc., étaient fils de musiciens. Ici l'hérédité spéciale semble nécessaire.

Un fait général encore, c'est la précocité d'aptitude, surtout chez les grands musiciens, souvent aussi chez les grands peintres.

Mozart, dont nous avons déjà parlé, joua du violon d'instinct, composa six sonates à huit ans; à dix ans, un opéra

bouffe, etc. Sa figure excessivement impressionnable, ses traits sans cesse en mouvement exprimaient toujours la peine ou le plaisir.

A treize ans, Haydn compose une messe et se met à étudier seul le contre-point.

Rossini, un peu moins précoce, compose cependant à seize ans une symphonie, *Il pianto d'armonia*.

De même pour beaucoup de peintres. Tout enfant, Cimabué, forcé d'assister à des leçons de grammaire, se délassait en dessinant avec fureur sur ses livres des hommes et des chevaux.

Giotto, enfant et pâtre, fut découvert par Cimabué pendant qu'il dessinait sur le sable des sujets réels ou imaginaires.

Masaccio fut toute sa vie tellement absorbé par son art qu'il oubliait de demander de l'argent à ses débiteurs.

Quoique doué des aptitudes intellectuelles les plus variées, Léonard de Vinci s'occupa très-jeune à modeler et à dessiner. Mêmes dispositions précoces chez le féminin Raphaël et chez le fougueux Michel-Ange (1). Ce dernier, sans cesse enfiévré par la passion artistique, ne mangeait que pour vivre, se relevait la nuit pour travailler ; souvent il se jetait tout habillé sur son lit pour ne point perdre de temps à se vêtir et à se dévêtir (2).

Il vécut célibataire, probablement chaste, ou à peu près, et la passion qu'il éprouva pour Vittoria Colonna fut analogue à celle de Pétrarque pour Laure, éminemment froide, platonique, cérébrale et s'épandant en sonnets alambiqués. A un prêtre qui lui demandait pourquoi il ne s'était pas marié : « J'ai, dit-il, une femme de trop, c'est mon art et mes ouvrages sont mes enfants. »

Même amour de l'art, puissant et indomptable, chez Léopold Robert (3) aussi timide, chétif, faible de caractère

(1) M. J.-B. Delestre possède un dessin exécuté par Gros âgé de huit ans, et représentant la *mort de César*.

(2) Vasari, *Histoire des peintres ;* Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie ;* Lannau-Roland, *Michel-Ange et Vittoria Colonna.*

(3) *Léopold Robert*, par Feuillet de Conches.

que Michel-Ange était bilieux, violent, énergique et indomptable. Certainement les traits communs à deux natures aussi dissemblables doivent bien mettre en relief les vrais caractères de l'organisation artistique.

Michel-Ange travaillait avec une frénétique rapidité. « Il était entraîné, dit Benvenuto Cellini, par certaines fureurs admirables qui lui venaient en travaillant. » Blaise de Vigenère dit avoir vu Michel-Ange sexagénaire abattre plus d'écailles d'un marbre très-dur en un quart d'heure que n'eussent pu faire trois jeunes tailleurs de pierre en trois ou quatre. « Il y allait d'une telle impétuosité et force, que je pensais que tout l'ouvrage dût aller en pièces. »

Léopold Robert travaille lentement. « Je tâte, dit-il, je tâte jusqu'à ce que je sois content, ou pour mieux dire jusqu'où la patience me conduit. » Il ne croit jamais avoir bien fait et fut tenté d'anéantir son tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique*. Mais il est possédé comme Michel-Ange de la passion du travail artistique. « Je ne perds pas, écrit-il, une heure de temps sans regret, quand je peux travailler depuis le commencement du jour jusqu'à la nuit, *et ce n'est pas par devoir, c'est par passion*. Je suis si heureux quand je puis travailler ainsi ! »

La princesse Élisa Napoléon fut la Vittoria Colonna de Léopold Robert et il l'aima aussi idéalement, cérébralement, mélancoliquement. Sa vraie passion fut celle de Michel-Ange, l'amour de la beauté artistique, du *bel dal bel*, comme disait le florentin, qui, vieux et presque aveugle, se faisait conduire jusqu'au belvéder du Vatican pour palper, caresser presque de ses vieilles mains tremblotantes le torse de l'Hercule Farnèse.

Un autre trait commun à la plupart des prédestinés de l'art c'est, outre l'impressionnabilité sensitive qui engendre leur vocation, une impressionnabilité morale vive. « Un » homme sans passions, » écrivait avec une grande justesse Léopold Robert, « est incapable de faire un artiste distin- » gué. »

C'est qu'en effet la perfection, la correction mécanique d'une œuvre d'art ne suffisent point pour en faire un chef-d'œuvre.

Tout chef-d'œuvre artistique et même poétique n'est que le signe aussi parfait que possible d'une impression, d'une émotion, d'une passion; c'est une émotion matérialisée et immobilisée. Or, le beau absolu n'étant qu'une chimère, il faut en outre que l'émotion, la passion chantée, peinte ou sculptée, soit de nature a être facilement éprouvée par les contemporains de l'artiste. Il faut que l'impressionnabilité de l'artiste et celle de ses contemporains vibrent à l'unisson.

Mais l'étude des phases sociales que parcourt l'humanité nous a montré que l'homme en général, quand son développement est complet et sans entraves, tend à s'approcher de la phase intellectuelle qui se dérobe presque au pouvoir de l'art. La plupart des idées abstraites défient la note musicale, le pinceau et le ciseau. Le bel âge des beaux-arts se trouvera donc nécessairement aux époques moyennes, quand la civilisation étant déjà avancée, le sentiment purement esthétique de la beauté des sons ou des formes étant assez développé, on voit éclore l'ère des besoins moraux et sociaux, des passions religieuses, des luttes nationales, en résumé cette phase où l'imagination est puissante et surtout au service de la haine, de l'amour, etc.; c'est dans ce sens que Stendhal a pu dire avec justesse : le sentiment artistique est proportionnel à l'aptitude à se passionner.

On peut donc prédire que les arts sont destinés à jouer dans les sociétés modernes de l'Europe un rôle de plus en plus secondaire, de plus en plus effacé. Il n'est pas d'encouragements officiels, de subventions, d'écoles, qui puissent faire rétrograder le cours naturel des civilisations. Or l'humanité actuelle a besoin bien plus d'industriels, de savants et de penseurs que d'artistes. Les chefs-d'œuvre artistiques de l'avenir seront créés par des Raphaël et des Michel-Ange à naître au sein des races humaines qui n'ont point encore abordé les phases sociales supérieures.

Mais me voilà bien loin de mon sujet, qui est avant tout une description anatomique des passions et des ressorts de l'homme. J'y reviens en citant quelques fragments écrits par *l'Américain* Audubon, artiste et ornithologiste, qui a dépeint

admirablement les causes et la nature de sa vocation : « Je répétais à peine les premiers mots qu'un enfant bégaie et qu causent tant de joie à une mère. Je pouvais à peine me soutenir, quand le plaisir que me donnèrent les teintes diverses du feuillage et la nuance profonde du ciel azuré me pénétraient d'une joie enfantine. Mon intimité commençait avec cette nature que j'ai tant aimée... Je grandis, et ce besoin de converser pour ainsi dire avec la nature physique ne cessa pas de se développer en moi. Quand je ne voyais ni forêt, ni lac, ni mer aux vastes rivages, j'étais triste et ne jouissais de rien. Je cherchais à me rappeler mes promenades favorites en peuplant ma chambre d'oiseaux ; puis, dès qu'un moment de liberté me rendait à moi-même, je me hâtais d'aller chercher les roches creuses, les grottes couvertes de mousse, bizarres retraites des mouettes et des cormorans aux ailes noires...... Pendant des heures entières mon attention charmée se fixait sur les œufs brillants et lustrés des oiseaux, sur le lit de mousse molle qui renfermait et protégeait leurs perles chatoyantes, sur les rameaux qui les soutenaient balancés et suspendus, sur les roches nues et battues des vents qui les préservaient des ardeurs du soleil. Je veillais avec une sorte d'extase secrète sur le développement qui suivait le moment de leur naissance... j'avais dix ans. Cette passion d'histoire naturelle (artistique) augmentait à mesure que je grandissais... »

L'enfant travaille sans maître pendant cinq ans à dessiner ses chers oiseaux qu'il ne peut conserver, puis son père l'envoie à Paris étudier chez David. Il s'y ennuie, mais apprend les principes de l'art. Enfin, de retour dans sa patrie, la passion de son enfance se ranime et l'entraîne. Il passe des années loin de sa famille, vaguant le long des fleuves, sur les rives des lacs, dans les immenses forêts, observant et dessinant toujours.

« Lecteur, dit-il, ce n'était point un désir de gloire qui me conduisait dans cet exil. Je voulais seulement *jouir de la nature*. Enfant, j'avais voulu la posséder tout entière ; homme fait, le même désir, la même ivresse vivaient dans

mon cœur. Jamais alors je ne conçus l'espérance de devenir utile à mes semblables. *Je ne cherchais que mon amusement et mon plaisir* (1). »

En résumé, pour être un artiste distingué, il faut : 1° Tenir de la nature, soit par cas fortuit, soit par hérédité, l'organisation spéciale qui détermine le courant sensitif dominant et permet d'acquérir rapidement et complétement l'éducation artistique appropriée. 2° Être doué d'une impressionnabilité sensitive et morale vive, mais capable de garder longtemps de l'émotion éprouvée un souvenir assez puissant pour émouvoir encore.

Mais le sexe féminin a fourni bien moins d'artistes remarquables que l'autre. C'est que pour créer une belle œuvre d'art, il faut, en outre un travail soutenu, une puissance d'attention rare chez la femme. Car l'observation suivante, vraie du temps de Malebranche, est vraie aujourd'hui, et sera vraie en général longtemps encore : « Les femmes ne considèrent que l'écorce des choses et leur imagination n'a point assez de force et d'étendue pour en percer le fond et en comparer toutes les parties sans se distraire (2). »

CHAPITRE IV

DES PASSIONS CÉRÉBRALES.

Naissance de la passion.

I

Lecteur, je vais probablement être très-prosaïque, et si vous aimez les métaphores pompeuses, les mots colorés qui frappent l'imagination, il est bien à craindre que nous ne

(1) Ph. Chasles, *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au* XIX*e siècle*.

(2) Malebranche, *Recherche de la vérité*.

nous entendions pas. C'est sur une table de dissection bien froide et bien nue que nous allons coucher la passion morte et sans ornement; c'est tristement et le scalpel à la main que nous allons tâcher d'isoler les éléments qui la constituent, de déterminer leur rôle, de peindre la naissance, l'épanouissement, la transformation ou la mort de ce drame psychologique auquel son caractère d'irrésistibilité fatale a fait donner le nom significatif de passion.

Ce seul caractère de spontanéité indique assez que c'est dans les propriétés passives de l'être moral qu'il faut chercher les racines de la passion. Aussi avons-nous défini la passion un désir violent et durable et le désir un besoin perçu, révélé par l'impressionnabilité.

Tout besoin naturel ou artificiel non satisfait est l'occasion d'une impression désagréable dont l'énergie va toujours croissant jusqu'au moment où l'homme, cédant au désir de s'en délivrer, donne au besoin la pâture qu'il demande. L'impression désagréable se transforme alors en une vive impression de plaisir dont l'être garde la mémoire et qu'il désire renouveler. S'il s'agit d'un besoin nutritif important dont la non-satisfaction entraîne la mort, le désir passionné, c'est-à-dire durable, ne peut évidemment pas naître; mais dans le cas contraire, si l'homme n'obéit pas ou ne peut pas obéir au désir, souvent alors celui-ci grandit, grandit sans cesse, domine tous les autres désirs ou plutôt les étouffe, il devient passion.

Alors les facultés asservies n'agissent plus que dans sa sphère d'attraction. La volonté (désir délibéré), quelquefois rebelle au début, fléchit bientôt docilement et se laisse absorber par le désir. La mémoire ne fonctionne que pour retracer à l'être le souvenir du plaisir désiré, si déjà il a été perçu, sinon l'imagination se charge d'en créer une image toujours exagérée, quelquefois fantastique, et l'être fasciné, enivré par cette image trompeuse, la contemple sans cesse avec un sentiment de volupté qui réagit sur le désir en le vivifiant encore. Que sera donc la réalité, puisque l'image seule en est si douce à regarder?

Alors l'intelligence cherche, trouve, combine les moyens d'atteindre le but si ardemment désiré et tout autre occupation lui est impossible. La vie n'est plus qu'une fièvre ardente avec des rémissions, des exacerbations. L'émotion succède à l'émotion. Quelle joie, quand tout paraissant succéder à nos vœux, nous n'avons plus qu'à étendre le bras pour nous emparer du trésor sans lequel nous ne pouvons vivre ! Quelle amère douleur, quand un nouvel obstacle surgissant tout à coup, nous rejette loin, bien loin, en proie au doute, au découragement ou à la rage. Alors on désire la mort et quelquefois on y cherche un refuge ou bien par un nouvel effort on se précipite de nouveau vers l'idole insaisissable.

Nous avons donc comme éléments psychiques de la passion :

1° Un besoin avec le désir qui le formule;

2° L'impression de gêne qui accompagne tout désir non satisfait;

3° Le souvenir ou l'image souvent infidèle du plaisir qui accompagnera la satisfaction du besoin;

4° De ce travail cérébral résulte une exaltation du désir qui devient impérieux, inéluctable, et force l'intelligence et toutes les facultés à lui obéir et à le servir.

II

On peut comparer la passion à une plante qui pour germer (1), croître et fleurir, a besoin d'un sol particulier, de certaines conditions d'insolation et d'aération spéciales.

Dès l'enfance ou la première jeunesse, l'homme destiné à être le jouet de fortes passions morales se distingue des au-

(1) Quoique les passions cérébrales puissent se subdiviser naturellement en *passions morales* ou *sociales* et *passions intellectuelles*, nous avons cru devoir nous occuper spécialement des premières dans l'étude analytique qui va suivre. Les passions de cet ordre étant de beaucoup les plus communes et celles auxquelles, dans le langage ordinaire, on réserve presque exclusivement le nom de passions.

tres par une impressionnabilité morale vive, une ardente imagination qui va parfois jusqu'à l'hallucination.

Les poëtes, je dis les vrais poëtes, sont les prédestinés de la passion. Grimm répétait souvent et avec beaucoup de justesse, qu'un poëte ou un homme de génie, n'importe dans quelle profession « doit avoir une âme qui se tourmente, un esprit violent ».

Byron est du même avis. « Je crois véritablement que ni vous, ni moi, ni qui que ce puisse être, à tempérament poétique, ne peut échapper à une forte passion de quelque genre : c'est la poésie de la vie. Qu'aurais-je connu ou écrit, si j'avais été un tranquille mercantile, politique ou un lord de la chambre? Il faut qu'un homme voyage et se mêle à la foule ou bien il n'y a pas de vie. » (Lettre à Moore.) A propos de la remarque de Grimm, il dit : « S'il en était ainsi je serais poëte par exemple. » « La poésie, dit-il ailleurs : « c'est l'expression de la passion excitée, et il ne peut pas plus y avoir une vie toute de passion qu'un tremblement de terre perpétuel ou une fièvre éternelle. » (*Mémoires* par Moore.) « Il était, dit son ami Moore, presque incapable de suivre un raisonnement régulier et en cela comme en beaucoup d'autres particularités de son caractère, ses caprices, ses accès de larmes, ses engouements et ses désenchantements, on pouvait observer des ressemblances marquées avec la nature instinctive et passionnée des femmes (1). »

Toute sa vie il fut le jouet de passions, d'émotions incessantes. A l'âge de huit ans, il devient passionnément amoureux d'une petite fille, Marie Duff, et quand, huit ans plus tard, il apprit son mariage avec un autre, il tomba, dit-il, presque en convulsions : « Je fus près d'en étouffer..... je

(1) Un autre poëte, Alfieri, dont le caractère a de grandes analogies avec celui de Byron, dit, dans ses *Mémoires*, n'avoir jamais pu comprendre la quatrième proposition d'Euclide : « Quant à la géométrie dont je fis le cours, et qui consistait dans les six premiers livres d'Euclide, je n'en pus jamais comprendre la quatrième proposition, et je ne l'entends pas même à présent, ayant eu toujours la tête absolument *antigéométrique*. » Il était aussi extrêmement sen-

n'avais certainement aucune idée des sexes, même plusieurs années après, et cependant mes chagrins, mon amour pour cette petite fille, étaient si violents, que je doute quelquefois que j'aie jamais véritablement aimé depuis..... » « Que son image m'est restée charmante dans la tête! ses cheveux châtains, ses yeux d'un brun clair et doux; jusqu'à son costume! je serais tout à fait malheureux de la voir à présent. »

Dès l'enfance, il avait des accès de rage silencieuse. A douze ans, il devient amoureux de sa cousine Marguerite Parker (treize ans). « Ma passion eut pour moi ses effets ordinaires. Je ne pouvais dormir, je ne pouvais manger ou prendre du repos, et quoique j'eusse lieu de croire qu'elle m'aimait, l'unique emploi de ma vie était de penser au temps qui devait s'écouler avant que nous pussions nous revoir. C'était habituellement douze heures de séparation. Mais j'étais fou alors et ne suis pas beaucoup plus sage aujourd'hui. »

Le jeu passionné de Kean produisait sur lui un effet si violent, qu'en le voyant représenter sir Gilles Overeach, il prit une espèce d'attaque convulsive (Moore). Plus tard, il écrivait d'Italie à Moore : « J'ai assisté hier soir à la représentation de la *Mirra* d'Alfieri, dont les deux derniers actes m'ont jeté dans des convulsions; je ne veux pas dire des spasmes de petite maîtresse mais une agonie de larmes réprimées et de frissons douloureux que je ne suis pas sujet à éprouver pour des fictions. »

Il était excessivement sensible à la musique, et Moore lui voyait souvent les yeux pleins de larmes lorsqu'il écoutait les mélodies irlandaises, surtout celle commençant par ces mots : « Quand je te vis alors jeune et plein d'espérance. »

sible à la musique. « Rien ne m'agite le cœur et la tête d'une manière aussi puissante et aussi irrésistible que toute espèce de sons et surtout ceux des voix de femmes et de contre-alto. Rien n'éveille en moi plus de sensations différentes et terribles. Les plans de presque toutes mes tragédies n'ont été faits qu'en entendant de la musique ou quelques heures après en avoir entendu. »

(*Mémoires* de V. Alfieri.)

Il n'écrivit jamais que sous l'impression de la colère, de la rage, de l'amour. Sans la critique impitoyable qui accueillit ses premières poésies (Heures d'oisiveté), bien médiocres en effet, il n'eût peut-être pas été poëte. La lecture d'un article écrasant publié à ce sujet dans la *Revue d'Édimbourg*, produisit sur lui une impression si forte, qu'un ami lui demanda s'il venait de recevoir un cartel, tant l'expression de ses regards était menaçante. Aussitôt, il composa la fougueuse réplique intitulée *les Bardes d'Angleterre.*

Ce fut après son divorce, quand les calomnies, les injures, pleuvaient sur lui, qu'il composa *Beppo*, *Parisina*, *le Siége de Corinthe*, *Don Juan.* « C'est bizarre, dit-il, dans une lettre, mais l'agitation et les combats de tout genre redonnent de l'élasticité à mes esprits et me remettent sur pied pour quelque temps. »

A neuf ans, le poëte Alfieri devient amoureux, platoniquement, bien entendu, de très-jeunes Carmes novices qu'il voyait dans une église : « Depuis que ma sœur était sortie de la maison, à l'âge d'environ neuf ans, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes gens que ceux de quelques novices des Carmes, qui pouvaient avoir de quatorze à seize ans à peu près et qui assistaient aux diverses cérémonies de l'église, vêtus de leurs rochets blancs. Leurs jeunes visages, peu différents des visages féminins, avaient laissé dans mon cœur tendre et sans expérience cette même impression et le même désir de les voir que le visage de ma sœur y avait imprimé. Ce sentiment, enfin, diversifié de tant de manières, n'était pourtant que l'amour. En y réfléchissant plusieurs années après, je m'en suis pleinement convaincu ; car je ne savais alors en aucune façon ni ce que je sentais, ni ce que je faisais : j'obéissais au pur instinct de la nature. Mon innocent attrait pour ces novices devint si fort, que je pensais sans cesse à eux et à leurs diverses fonctions. Tantôt, mon imagination me les représentait tenant leurs cierges en main, servant la messe avec un air angélique et plein de componction, tantôt faisant fumer l'encens au pied de l'autel : et tout absorbé par ces images, je négligeais mes

études; toute occupation et toute société m'ennuyait (1). »

Dante fut amoureux à neuf ans, Canova à cinq ans. Jean-Jacques Rousseau a sa première passion à onze ans. « En voyant seulement mademoiselle Goton, écrit-il, je ne voyais plus rien, tous mes sens étaient bouleversés... Devant elle j'étais aussi tremblant qu'agité... Si mademoiselle Goton m'eût ordonné de me jeter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurais obéi. »

Quelques années plus tard, il décrit ainsi les premières atteintes de l'amour sexuel sans objet : « J'étais inquiet, distrait, rêveur; je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée et dont je sentais pourtant la privation..... C'est une plénitude de vie, à la fois tourmentante et délicieuse, qui *dans l'ivresse du désir donne un avant-goût de la jouissance*. Mon sang allumé remplissait incessamment mon cerveau de filles, de femmes. »

Cependant ce fut à l'âge de quarante-cinq ans seulement que Jean-Jacques éprouva sa première et sa seule passion amoureuse. Jusqu'alors il n'a aimé que la femme en général, il va maintenant en aimer une et il nous décrit longuement les circonstances qui préparèrent l'éclosion. Il s'est retiré chez madame d'Épinay, à l'ermitage de Montmorency. Il songe à son âge, à la sensibilité de son cœur qui n'a jamais eu d'aliments véritables. Il craint de mourir sans avoir vécu. C'est dans la solitude, dans un pays charmant, sous de beaux ombrages, qu'il fait ces réflexions sentimentales; au mois de juin, en écoutant le chant du rossignol, le gazouillement du ruisseau. Les gracieuses images de toutes les femmes qui ont occupé son imagination de jeune homme surgissent devant lui. « Bientôt, dit-il, je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avaient donné de l'émotion dans ma jeunesse, mademoiselle Galley, madame de Graffenried, mademoiselle de Breil, madame Basile, madame de Larnage, mes jolies écolières et jusqu'à la piquante Zulietta que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail de houris de mes an-

(1) *Mémoires* de Victor Alfieri.

ciennes connaissances, pour qui toutes le goût le plus vif ne m'était pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux grisonnants et voilà le grave citoyen de Genève, voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant (1). »

III

Les mystiques nous montrent une organisation morale analogue. Dès sa jeunesse, saint Augustin eut une impressionnabilité morale délicate, une imagination ardente, des penchants amoureux énergiques. Sa vie tout entière se passa à poursuivre passionnément d'abord l'amour sexuel, puis la gloire, puis la vérité philosophique, en dernier lieu l'amour divin, quand les idées d'une vie future, de l'âme immortelle, qu'il n'avait jamais perdues, eurent pris plus de force. La passion divine s'empara définitivement de lui à la suite d'une hallucination. Il méditait dans un jardin sur les pensées chrétiennes qui l'occupaient alors constamment; tout à coup une voix douce retentit à son oreille et lui dit : « Prenez et lisez. » Aussitôt il prend les épîtres de saint Paul, les ouvre au hasard et lit : « Ne vivez ni dans la dissolution des festins et de l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, etc. » A partir de ce moment il ne vécut plus que pour un dieu idéal, que son imagination pare sans cesse.

Mais les vrais mystiques appartiennent ordinairement au sexe féminin, c'est le sexe religieux par excellence. Les femmes ont fondé et soutenu le christianisme. « L'islamisme, religion naturelle, sérieuse, libérale, religion d'hommes..... eut pourtant assez de séduction pour fasciner le sexe dévot. » (Renan.)

Le parfait modèle de la mystique, sainte Thérèse, naquit dans la pieuse Castille, sous le pontificat de Léon X. Elle grandit pendant que Luther déchirait la robe sans couture,

(1) J. J. Rousseau, *Confessions*.

au beau temps de l'inquisition, pendant que s'élevait l'ordre des jésuites. Ses parents étaient très-religieux et lisaient souvent à leurs enfants, la mère des romans de chevalerie, le père des livres de piété. Avila, sa ville natale, est située dans un beau pays ; elle domine une rivière, de vastes campagnes, que borne au loin une chaîne de montagnes d'un aspect grandiose. Les principaux ornements de la ville sont des édifices sacrés et une imposante cathédrale.

Aussi, chez sainte Thérèse l'amour divin fut précoce. A sept ans elle tente d'aller au pays des Maures cueillir la palme du martyre, puis de bâtir un ermitage dans le jardin de son père. A quatorze ans, l'amour mondain et la coquetterie font une diversion, bientôt éteinte par la claustration dans un couvent, à titre de pensionnaire. Puis elle embrasse, non sans lutte, non sans efforts, la vie religieuse. La vue d'un *ecce homo* lui cause une impression si vive qu'elle tombe à genoux en versant un torrent de larmes. Puis elle lit les *Confessions* de saint Augustin ; ce fut le coup de grâce. Depuis longtemps le terrain était préparé ; tout à coup la passion grandit jusqu'au délire : « C'en est fait, mon cœur cède, il est vaincu. Dieu, ce me semble, a fait retentir la même voix au fond de mon âme (il s'agit de l'hallucination d'Augustin). Soudain mes larmes coulent, Longtemps elles m'inondent, et tandis qu'elles s'échappent par torrents, je succombe intérieurement à la tendresse du regret et aux angoisses de la plus amère douleur (1). »

La femme a presque toujours besoin d'émotions tendres, besoin d'aimer. Otez-lui les enfants, le mari, la famille, l'amant, elle aimera le Christ ou les saints, quelquefois la Vierge et les saintes. Elle a soif aussi d'impressions sensitives. C'est pour obéir à ces penchants impérieux que les femmes grecques se pressaient autour du tombeau mythique d'Adonis. Leurs yeux buvaient l'éclat des peintures, des brillantes broderies diaprant les tentures ; leur cœur adorait et regrettait ce bel Adonis, trois fois aimé, dont un duvet adolescent

(1) *Autobiographie de sainte Thérèse.*

ombrageait à peine la joue, dont le beau corps reposait si gracieusement sur un lit d'argent orné de pourpre. Et quel bonheur de s'enivrer des odorantes effluves des parfums de Syrie, des fleurs parfumées, jardins artificiels contenus dans des corbeilles d'argent, d'aller en foule aux premières lueurs de l'aube sur les rivages, et là, les cheveux épars et les seins nus, d'entonner en chœur un chant sacré (1).

La même sensibilité, la même fougue d'imagination se retrouvent souvent chez les fondateurs de religions, et chez eux elles s'accompagnent presque toujours d'hallucinations, fait assez rare dans les passions purement sociales. C'est que les passions religieuses tenant moins aux racines de l'être moral ne se peuvent développer qu'à la faveur d'une imagination exceptionnellement forte, capable de donner aux idées-images la couleur et le relief de la sensation. Cette observation s'applique avec une égale justesse aux passions mystiques.

Dès l'enfance, Mahomet eut des hallucinations. Il raconte que, tout jeune encore, il a été renversé par deux anges vêtus de blanc, qui lui ont ouvert la poitrine et en ont retiré son cœur, afin de le laver et de le purifier. Vers l'âge de quarante ans, après s'être beaucoup occupé de pensées religieuses, il eut, comme sainte Thérèse, comme saint Augustin, une hallucination qui détermina l'explosion de sa passion prophétique. Une nuit, Khadidja, sa femme, ne le trouvant pas à côté d'elle, envoya des domestiques à sa recherche. Mahomet revint et lui dit : « Je dormais quand un ange m'apparut en songe. Il tenait à la main une pièce d'étoffe de soie couverte de caractères d'écriture ; il me la présenta, en disant : Lis. — Que lirai-je ? — Il m'enveloppa de l'étoffe et répéta : Lis. — Que lirai-je ? — Lis : Au nom de Dieu qui a créé toute chose, qui a créé l'homme de sang coagulé, lis, par le nom de ton Seigneur, qui est généreux, c'est lui qui a enseigné l'écriture. Il a appris à l'homme ce qu'il ne savait pas. » Je prononçai ces mots après l'ange et il s'éloigna. Je m'éveillai

(1) Voyez Théocrite, *les Syracusaines*.

et je sortis pour aller sur le penchant de la montagne. Là, j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui me disait : « O Mohammed, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis Gabriel. »

Ce qu'il décrit, Mahomet affirme toujours *qu'il le voit*, et la vie, la vigueur de ses figures et de ses expressions nous le persuadent sans peine. Et puis ses rêveries sont une image tellement fidèle de sa nature (1) ! Pour sa race et pour son temps, Mahomet était un homme doux, sensible. Jamais un de ses contemporains n'eût prononcé la phrase suivante : «Le paradis est aux pieds des mères (2). » S'il était sensible, il était aussi, selon ses biographes, fort sensuel, et son paradis nous représente bien ses désirs dominants, réalisés par l'imagination. Le paradis du Koran est merveilleusement adapté aux instincts, aux mœurs de la race arabe et au climat de l'Arabie. Dans ce lieu de délices on trouve des jardins baignés par des cours d'eau, si désirables pour des peuples brûlés sans cesse par le soleil ; là, les croyants assis sur des siéges moelleux, vêtus de soie verte, la plus belle aux yeux des Arabes, sous des ombrages frais, servis par de jeunes garçons d'une éclatante beauté (ô Sodome !), boiront de délicieux breuvages qui ne leur donneront pas de migraine. Des ruisseaux de lait, de miel, coulent aussi dans l'Éden. Les vrais croyants y ont pour épouses de belles jeunes vierges, perpétuellement vierges, au sein arrondi, aux yeux noirs, et dont la peau a la couleur d'un œuf d'autruche. Ces vierges sont d'une étoffe spéciale, plus précieuse que les femmes d'ici-bas, *auxquelles Mahomet donna cependant aussi une place dans le paradis des vrais croyants* (3).

Toute sa vie Martin Luther eut un pied dans la raison, l'autre dans la folie : dès sa jeunesse il se fit remarquer par sa passion pour la musique, son goût très-vif pour la littéra-

(1) Les choses, disait-il, que j'aime le plus au monde, ce sont les femmes et les parfums, mais ce qui me réconforte l'âme, c'est la prière.

(2) Renan, *Études d'histoire religieuse*.

[illegible] *lit dans le* Koran (ch. XIII, vers. 22) : « Ceux que l'espoir

ture (1), une impressionnabilité morale très-délicate. Il célèbre sa première messe avec une angoisse indicible. « J'étais presque mort, car je n'avais aucune foi (2), je voyais seulement que j'étais très-digne. » La vue de l'Italie, des Borgia et de Jules II avec son paganisme, qui à toutes les époques de l'histoire persiste, en changeant seulement de forme, le révolte. La vente des indulgences en Allemagne, les scandaleuses prédications du moine Tetzel, qui vendait des indulgences au plus offrant, en affirmant qu'elles pouvaient racheter même le viol de la sainte Vierge, donnèrent à l'indignation de Luther le dernier coup de fouet (3). Dès lors l'idée d'une réforme religieuse devient pour lui une idée fixe; il la mêle à tout, au point de comparer dans une chasse les chiens et les chasseurs au pape, aux diables, chassant les âmes sauvées « les innocentes bestioles » (4).

de voir Dieu rend constants dans l'adversité... Ceux-là auront pour séjour le palais éternel.

» 23. Ils seront introduits dans le jardin d'Éden, ainsi que leurs pères, *leurs épouses* et leurs enfants qui auront été justes. »

De même chap. XLIII, vers. 70; chap. XLVIII, vers. 5 (traduction Kasimirski).

(1) Auteurs latins, prophètes, apôtres, saint Augustin, Gerson.

(2) A la religion catholique.

(3) Selon le catholique M. Audin, Tetzel n'aurait point formulé cette originale proposition que l'on peut néanmoins déduire très-logiquement des paroles suivantes, admises comme authentiques par le même M. Audin. « Cumque peccatum in matrem Christi commissum *quantumvis enorme*, minus sit quam sit illud ipsum in filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. » (Seckendorff, *Comment. de Luther*, p. 27. — J. M. V. Audin, t. I, p. 53). M. Michelet admet l'authenticité du propos de Tetzel (*Vie de Luther*).

(4) « J'ai chassé pendant deux jours entiers, j'ai voulu connaître cette volupté de héros, γλυκύπικρον..... Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur au milieu de ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable allant, lui aussi, à la chasse des pauvres bestioles, à l'aide de trébuchets et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens. » (G. Spalatino, 15 August, 1521.)

Toute sa vie il crut à Satan, et cette idée le poursuivit partout. Dans sa jeunesse, en écoutant un sermon sur la possession démoniaque, il tombe en criant : *non sum, non sum.* Dans le même temps, la vue d'un Saint-Sacrement l'effraye tellement qu'il sue de tout son corps et croit mourir de terreur.

Il fut extrêmement violent. « Dans la colère, dit-il, mon tempérament se retrempe, mon esprit s'aiguise et toutes les tentations et tous les ennuis se dissipent. Je n'écris et ne parle jamais mieux qu'en colère. » Au château de Wartbourg, dans son Pathmos, il entendait la nuit des bruits de noisettes se heurtant, de tonneaux roulant dans l'obscurité. Souvent il avait des colloques avec le diable. « La nuit, quand je me réveille, le diable vient bientôt, dispute avec moi et me donne d'étranges pensées, jusqu'à ce que je m'anime et que je lui dise : Baise mon c.., Dieu n'est pas irrité comme tu le dis. »

Impressionnabilité morale vive, imagination forte, raisonnement faible, relativement, ce sont là des conditions de terrain propices au développement des passions cérébrales d'ordre moral ou social, quel qu'en soit l'objet. Si en même temps les facultés intellectuelles sont puissantes, la raison forte, la passion dominante revêt un caractère intellectuel. C'est, par exemple, Proudhon se passionnant pour la justice et cinglant à grands coups de fouet vengeurs les iniquités de son temps. J'emprunterai un dernier exemple aux passions patriotiques.

IV

Le meurtrier de Kotzebue, Karl Sand, reçut une éducation très-religieuse, qui chez lui fructifia admirablement.

L'idée de Dieu se mêla à tous ses actes. Les grandes œuvres littéraires où il rencontrait l'idée de Dieu ou du démon l'impressionnaient fortement. Voici ses réflexions après la lecture de *Faust :* « O effroyable lutte de l'homme et du démon ! ce que Méphistophélès est en moi, je le sens seulement à cette heure et je le sens, ô mon Dieu ! avec épouvante. Vers les onze heures de la nuit, j'ai achevé de lire cette tragédie et j'ai vu et senti le démon en moi, de sorte qu'à minuit j'avais fini,

au milieu de mes pleurs et de mon désespoir, par avoir peur de moi-même. »

Souvent une mélancolie singulière, d'étranges envies de mourir s'emparaient de lui. « C'était, disait-il, le mal du pays de l'âme. »

Il était pieux au point de demander à Dieu avec ferveur la guérison de son cheval.

Fortement impressionné par les dernières campagnes de Napoléon en Allemagne, il partagea plus que personne l'enthousiasme de la jeunesse allemande, s'enrôla, fit campagne et alla jusqu'à Auxerre, mais sans avoir, ce qu'il considérait comme un bonheur, l'occasion de combattre, *de tuer des Français* (Hohnhorst, p. 10), puis ensuite s'affilia avec ardeur à l'association patriotique de la Burschenshaft. Les articles publiés par Kotzebue dans l'intérêt des princes allemands, contre ces associations, l'indignèrent. Cependant l'impression initiale qui fut l'origine de sa passion ne date que du 24 novembre 1817, et elle paraît avoir été assez modérée. Voici ce qu'il en dit dans son journal : « Aujourd'hui, après avoir travaillé avec beaucoup de soin et d'assiduité (il se préparait à être ministre), je suis sorti vers quatre heures du soir avec E..... En traversant la place du marché (d'Iéna), nous avons entendu lire la nouvelle et empoisonnée insulte de Kotzebue. Quelle rage possède cet homme contre les Burschen et contre tout ce qui aime l'Allemagne. » Seize mois plus tard il l'aura poignardé.

Lui aussi paraît avoir eu des hallucinations. Voici ce qu'il écrivit plus tard dans sa prison : « Je passe ma vie silencieuse dans l'exaltation et l'humilité chrétienne, et j'ai parfois de ces visions d'en haut, par lesquelles depuis ma naissance j'ai adoré le ciel et la terre, et qui me donnent la puissance de m'élever jusqu'au Seigneur sur les ailes ardentes de la prière. »

V

Des faits qui précèdent et de beaucoup d'autres, car j'ai dû me borner, on peut déduire quelques considérations

générales sur l'invasion des passions, leur mode originel.

L'invasion se fait de deux manières : lentement, graduellement, *par cristallisation insensible* (le mot est de Stendhal), à l'insu de celui qui en est le sujet, ou brusquement, impétueusement, *par coup de foudre* (toujours Stendhal).

Le premier mode, peut-être le plus fréquent, n'est qu'un effet de l'habitude, faisant peu à peu l'éducation de l'impressionnabilité. On entend par habitude la tendance des organes à reproduire facilement, mécaniquement, presque indépendamment de la conscience, un acte ou une série d'actes qu'ils ont accomplis un grand nombre de fois. L'acte, n'étant qu'une modification de l'organe, laisse ordinairement une trace qui se creuse d'autant plus que l'acte s'est reproduit un plus grand nombre de fois. En appelant les instincts des habitudes héréditaires, Darwin a énoncé une vérité bien féconde en conséquences.

En attendant que la physiologie de l'avenir nous décrive exactement ces modifications, la description théorique que nous devons à Gratiolet pourra nous en donner une idée. Partant de cette supposition très-probable que les cellules nerveuses sont les seuls vrais centres d'action et de réaction du système nerveux, il commence par démontrer anatomiquement que les cellules ne sont pas isolées, mais communiquent entre elles par des prolongements visibles, ce qui rend raison de l'unité cérébrale et permet de n'étudier qu'une cellule isolée. Cela posé, il examine ce qui doit se passer dans une cellule vierge, qu'une première impression vient faire vibrer. A cette vibration dynamique succède le rétablissement de l'équilibre, mais la cellule a gardé des traces de l'impression perçue et la seconde impression ne sera pas ce qu'elle eût été sans l'impression antérieure.

A chaque impression l'équilibre est de nouveau détruit, puis tend à se reproduire. « L'observation, dit Gratiolet, démontre que cette tendance se manifeste par une suite d'oscillations en raison desquelles la série entière des modifications antérieurement éprouvées est parcourue en

deux sens alternativement opposés. Ainsi, toute modification de l'être sensible, c'est-à-dire toute excitation sollicitant une réaction corrélative, il en résulte une tendance nécessaire à la reproduction des actes antérieurs. C'est à ce phénomène automatique que l'on donne essentiellement le nom d'*habitude*, mais en tant qu'il est traduit par l'esprit et se traduit par des idées corrélatives, il reçoit le nom de *mémoire* (1). »

Puisque le spiritualiste Gratiolet n'hésite pas à matérialiser la mémoire, on peut, sans crainte d'être lapidé, traiter de même l'impressionnabilité et les désirs, faits psychiques que les philosophes ont l'habitude de reléguer avec un certain mépris dans les bas-fonds de l'âme végétative. Nous pouvons donc supposer que chaque impression, de peine ou de plaisir, correspond à des modifications cellulaires spéciales, que ces modifications ont d'autant plus de tendance à se reproduire qu'elles ont eu lieu plus souvent et que, parvenue à un certain degré, cette tendance se traduit psychiquement par le désir plus ou moins passionné.

Cette mémoire des organes, d'où résulte une impulsion automatique qui nous pousse à exécuter facilement, insciemment, des actes déjà accomplis un certain nombre de fois, rend raison des habitudes et éclaire l'origine des passions et des monomanies. Aussi pouvons-nous formuler la loi suivante :

Un acte quelconque, pourvu qu'il ne produise pas une impression désagréable, et toujours désagréable, finit, s'il est réitéré un grand nombre de fois, par créer une habitude, un besoin, à la satisfaction duquel est liée une impression de plaisir plus ou moins vif.

C'est suivant ce mode que s'accomplit la genèse de beaucoup de passions. Ne voyons-nous pas sainte Thérèse résister aux impérieuses sollicitations de ses instincts, qui la poussent vers l'amour charnel, s'astreindre à la claustration, à la prière, aux méditations religieuses. Elle nous apprend que d'abord

(1) *Anatomie comparée dans ses rapports avec l'intelligence.*

elle éprouve un ennui profond, une *sécheresse désespérante;* puis peu à peu l'habitude se forme ; elle engendre l'attrait, le plaisir, l'idée fixe. L'imagination crée le fantôme divin. Dès lors plus de sécheresse, plus de lutte, c'est par un irrésistible courant que la pensée est entraînée vers l'idée de Dieu ; c'est avec des jouissances renaissant toujours qu'elle s'y arrête et finit par s'abîmer dans l'ivresse de l'extase.

Quelquefois, plus rarement, la passion naît d'une manière toute différente. C'est d'emblée, instantanément, qu'elle arrive à la virilité. C'est quelque chose d'analogue à ce que racontaient les Grecs sur l'origine des Pélasges autochthones sortis de terre le casque en tête et la lance au poing. C'est le coup de foudre de Stendhal. Dans ce cas, l'impression première est tellement forte qu'elle produit en un moment ce que le travail de l'habitude n'accomplit qu'après des jours, des semaines, des mois. Ce n'est plus sainte Thérèse qu'il nous faut prendre pour exemple, c'est le fougueux saint Paul terrassé en un clin d'œil sur la route de Damas ; c'est mademoiselle de Lespinasse, éperdument amoureuse de M. de Mora, et qui, au moment même où l'amant qu'elle adore est mourant, s'éprend à première vue pour M. de Guibert d'une passion frénétique, dont elle rougira toute sa vie, qu'elle cachera à ses plus intimes amis, et dont elle ne guérira que par la mort.

CHAPITRE V

DES PASSIONS CÉRÉBRALES (SUITE).

Age adulte de la passion.

I

C'en est fait, la passion a grandi, lentement ou brusquement qu'importe ! le résultat est le même, et ce résultat, *c'est* l'abolition de la volonté calme et raisonnée, c'est la

toute-puissance d'un désir unique à la satisfaction duquel tendent forcément toutes les facultés. Avant cette période on voyait les inconvénients, on hésitait devant les obstacles, on songeait à briser sa chaîne. Maintenant on est entraîné par un invincible courant. Qu'importe les obstacles, on les surmontera et, s'ils sont insurmontables, qu'importe la mort? Pour l'être que domine une passion portée au paroxysme il n'y a plus ni bien, ni mal, ni raison, ni folie, ni vice, ni vertu. Il y a un bien suprême sans lequel on ne peut vivre, préférable à tout, auquel on ne peut pas ne pas aspirer, au prix duquel rien n'est sacrifice, un désir tyrannique auquel on ne peut pas désobéir, alors même qu'on le voudrait. Même dans les rémittences de la fièvre passionnée, quand une faible lueur de la raison nous éclaire, quand, dans notre course effrénée vers l'objet de nos désirs, nous retombons meurtris, à demi brisés par le choc de la réalité, nous ne pouvons que gémir, nous relever et marcher encore. Qu'importe à mademoiselle de Lespinasse que son amant la néglige, l'oublie, la trompe. Elle le voit et s'indigne, elle insulte l'infidèle, le méprise et l'aime à en mourir.

« Je n'ai pas besoin de vivre et j'ai besoin de vous aimer..... Vous me mépriseriez, vous me haïriez que je trouverais encore en moi de quoi vous aimer avec passion. Oui, mon ami, je vous le répète : la mort vient à ma pensée vingt fois par jour et mon âme n'ose concevoir l'idée de vous aimer moins. Oh! connaissez-moi tout entière : voyez dans mon âme un poison qui me consume et que je n'ose pas vous faire voir. Ce ne sont pas mes remords...... Ce n'est pas ma douleur..... C'est un mal qui altère ma raison et ma santé, c'est un mal qui rend injuste..... (1). »

« Vous n'êtes pas mon ami, écrit-elle à M. de Guibert, vous ne pouvez pas le devenir; je n'ai aucune sorte de confiance en vous. Vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête. Vous me privez peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de

(1) *Lettres de mademoiselle de Lespinasse.*

la seule consolation que le ciel accordait aux jours qui me restent à vivre. Enfin, que vous dirai-je? Vous avez tout rempli. Le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords. Eh bien, mon ami, je pense, je juge tout cela et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. Vous faites bien de ne m'en pas tenir compte. Je n'ai le droit de rien exiger de vous, car mon souhait le plus ardent est que vous ne fussiez rien pour moi. » Et quelques jours plus tard elle écrit le billet suivant : « Je vous attends, je vous aime, je voudrais être toute à vous et mourir après. » Ou celui-ci : « Pourrai-je vous dire tout le bien et tout le mal que vous me faites? Votre présence a un tel empire, une telle force qu'elle me donne une existence nouvelle et ne me laisse pas même le souvenir de celle que j'avais avant que de vous voir. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou malheureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions, ni souvenir du passé, ni prévoyance de l'avenir. »

.... « J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie que, s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir. Le ciel et l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais; voilà ce que je voudrais sentir. Voilà le climat que je voudrais habiter. »

..... « J'aime avec toutes les facultés de mon âme, de mon esprit, avec l'air que je respire. Enfin, j'aime pour vivre et je vis pour aimer. »

Longtemps avant, sainte Thérèse avait dit : L'enfer est un lieu où l'on n'aime plus.

C'est chez les femmes surtout que la passion parle avec délire, avec fougue. Qu'elles adorent ou qu'elles exècrent, qu'elles aiment passionnément Dieu ou un homme, leur langage a la même puissance; et comme il peint bien l'impulsion irrésistible!

« Hélas, écrit Héloïse à Abailard, les plaisirs de l'amour

que nous avons goûtés ensemble m'ont trop doucement fascinée. Je ne puis me défendre de les aimer, ni les bannir de ma mémoire. Ils enveloppent mes pas; ils poursuivent mes regards de leurs scènes adorées, et font pénétrer dans mes veines émues tous les feux du regret et du désir. L'éternel mirage plane encore avec toutes ses illusions sur mes nuits frémissantes.

» Pendant la solennité même du divin sacrifice, au moment où la prière doit être plus fervente et plus pure, ah! j'en ai honte! les licencieux tableaux de nos plaisirs captivent tellement ce cœur misérable, que je suis plus occupée de ces indignités que de la sainte oraison. Je pleure, non pas les fautes que j'ai commises, mais celles que je ne commets plus. Et non-seulement ce que nous avons fait, mais les heures, les lieux témoins de nos rapides félicités, chaque circonstance est victorieusement gravée dans mon souvenir avec votre image.

» Tout recommence. Je retombe dans tous nos délires, et ce passé qui me ressaisit et m'agite, même dans le sommeil, je ne m'en repose point. Des mouvements involontaires, des paroles qui m'échappent, viennent souvent trahir le déréglement de mes pensées. Oh! que je suis malheureuse!

» Que je suis loin de votre tranquillité! La fougue des sens et de la passion, une jeunesse qui toujours brûle et palpite et la tant douce expérience que j'ai faite des voluptés m'aiguillonnent sans relâche et pressent ma défaite par des assauts dont la fragilité même de ma nature est complice. On dit que je suis chaste, c'est qu'on ne voit pas que je suis hypocrite.

» Dieu le sait! Dieu le sait que toute ma vie j'ai plus redouté de vous offenser que de l'offenser lui-même, et que c'est à vous bien plus qu'à lui que je désire plaire. C'est votre commandement et non la voix du ciel qui m'a courbée sous le joug monastique (1). » (Traduction Oddoul.)

(1) « In tantum vero illæ, quas pariter exercuimus, amantium voluptates dulces mihi fuerunt, ut nec displicere mihi, nec vix a

Pour se faire une idée du chemin qui sépare la raison de la passion, il faut lire les sermons scolastiques par lesquels Abailard répondait à ces brûlantes épîtres.

Souvenons-nous aussi qu'Héloïse était certainement croyante; qu'elle était enchaînée par des vœux sacrés à ses yeux ; que ces pensées, coupables pour d'autres, étaient pour elle sacriléges, et que l'image de l'enfer, de l'horrible enfer du moyen âge, auquel elle croyait sans nul doute, ne pouvait attiédir sa passion.

Écoutons maintenant le langage de la haine portée au même degré d'exaltation. C'est la Lescombat excitant son amant à assassiner son mari : une louve enragée. « Songe, mon cher ami, à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me défaire de mon époux. Je me repose sur toi du soin de ma vengeance. Ciel ! je vais donc être bientôt libre. Je vais donc être vengée. J'aspire à cet instant plein de charmes pour moi. Prends bien ton

memoria labi possint. Quocumque loco me vertam, semper se oculis meis cum suis ingerunt desideriis. Nec etiam dormienti suis illusionibus parcunt. Inter ipsa missarum solemnia ubi purior esse debet oratio, obscena earum voluptatum phantasmata ita sibi penitus miserrimam captivant animam, ut turpitudinibus illis magis quam orationi vacem, quæ cum ingemiscere debeam de commissis, suspiro potius de amissis.

» Nec solum quæ egimus, sed loca pariter et tempora, in quibus hæc egimus, ita tecum nostro infixa sunt animo, ut in ipsis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab his quiescam.

» Nonnunquam et ipso motu corporis animi mei cogitationes deprehenduntur. O vere me miseram, et illa conquestione ingemiscentis animæ dignissimam. Infelix ego homo ! Quis me liberabit de corpore mortis hujus ! Utinam et quod sequitur addere queam ! Gratia Dei per Jesum Christum dominum nostrum.

» Hæc te gratia, charissime, prævenit, et ab his tibi stimulis una corporis plaga medendo, multas in anima sanavit et in quo tibi amplius adversari Deus creditur propitior invenitur. More quidem fidelissimi medici, qui non parcit dolori ut consulat saluti.

» Hos autem in me stimulos carnis, hæc incentiva libidinis, ipse *juvenilis fervor* ætatis, et jucundissima experientia voluptatum plu-

temps. Songe qu'il y va de ta vie et de la mienne. Vois jusqu'où va ma fureur. Si tu ne te sens pas assez de fermeté pour me servir, avoue-le-moi. Il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me délivrer d'un barbare toujours occupé à augmenter mes malheurs. Je ne suis que rage! L'enfer est dans mon cœur! Rien n'est sacré pour moi. Ah! si tu connaissais le cœur d'une femme outragée, persécutée, désespérée, tu exécuterais bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé. Que j'apprendrai avec plaisir la mort de mon époux! Avec quelle joie je verrai son meurtrier. Jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux. Mais, hélas! les craintes que tu m'as déjà fait voir m'en annoncent de nouvelles.

» Non! tu n'auras pas le cœur de me satisfaire. Tu appréhendes de perdre ce peu d'instants qui forment le cours de notre vie. Voilà ce qui te retient. Tu ne m'as jamais aimée. Tu n'as jamais senti pour moi ces saillies impétueuses que l'amour inspire. Je n'ai jamais lu dans tes yeux cette ardeur

rimum accendunt et tanto amplius sua me impugnatione opprimunt, quanto infirmior est natura quam oppugnant.

» Castam me prædicant qui non deprehenderunt hypocritam. Munditiam carnis conferunt in virtutem, cum non sit corporis, sed animi virtus. Aliquid laudis apud homines habens, nihil apud Deum mereor, qui cordis et rerum probator est et in abscondita videt..... In omni autem (Deus scit) vitæ meæ statu, te magis adhuc offendere, quam Deum vereor; tibi placere amplius quam ipsi appeto. Tua me religionis habitum jussio, non divina traxit dilectio.

» Vide quam infelicem et omnibus miserabiliorem ducam vitam, si tanta hic frustra sustineo : nihil habitura remunerationis in futuro. Diu te, sicut multos, simulatio mea fefellit, ut religioni deputares hypocrisim : et ideo nostris te maxime commendans orationibus, quod a te expecto, a me postulas. »

(IIe lettre d'Héloïse à Abailard. Épigraphe : *Unico suo post Christum, unica sua in Christo*. Extrait de : *Les véritables Lettres d'Abeilard et d'Héloïse* publiées par dom Gervaise et tirées d'un ancien manuscrit latin trouvé dans la bibliothèque de F. d'Amboise, conseiller d'État. Paris, 1722, 2 vol. in-12.)

que l'on ne peut cacher et qui annonce combien le cœur est enflammé. Que je suis malheureuse de t'avoir connu ! Tu m'as séduite. Je coulais mes jours dans l'indifférence. Tu es venu me tirer de la léthargie dans laquelle j'étais plongée. Tu as su par tes discours flatteurs et par mille soins prévenants gagner mon cœur. Tu m'as forcée à t'avouer ma défaite. Tu as triomphé de mes caprices, de ma résistance, de mon devoir. Si je m'étais abandonnée à tout autre qu'à toi, mon époux ne serait déjà plus. Crois-tu donc m'intimider par tes vaines clameurs? Tu me fais une image horrible des tourments que subissent les criminels. Tu me dépeins avec force toutes les horreurs qui accompagnent les derniers moments de ces malheureux. Tu veux que je me transporte en idée dans une place publique et que je t'y voie expirer sur l'échafaud. Tu me menaces même de cette mort. Tu m'apprends que tu n'aurais pas le courage de résister aux tourments qu'on te ferait endurer, que tu m'avouerais ta complice. N'importe. Poursuis. Ne t'embarrasse point du soin de mes jours. Ils me seront odieux si mon époux vit. J'en ferais volontiers le sacrifice, pourvu que je sois rassassiée du sang du barbare que je déteste. C'est assez t'en dire. Que ne vas-tu, malheureux, dès à présent me dénoncer à la justice. Je te crois capable de tout. Cependant, si tu peux remplir mes vœux, si tu secondes mes desseins, si je te vois couvert du sang de mon époux, attends tout de moi. Je donnerai mille vies pour toi. Tu seras toujours le dieu de mon cœur. On n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai (1). »

N'êtes-vous pas épouvanté? Pour nous reposer un peu, écoutons maintenant les roucoulements des mystiques.

Voici sainte Thérèse. Elle nous peint l'invincible attrait qui la pousse à adorer Dieu : « A peine étais-je renfermée dans la solitude que je sentais renaître mon amour pour mon

(1) *Causes célèbres* de Mocquard. — *Répertoire universel des femmes célèbres*. Paris, 1826, 4 vol. in-8. Ces lettres, citées dans toutes les relations imprimées du procès de la Lescombat, ne sont point annexées au dossier manuscrit actuellement aux archives.

céleste époux. Il me conviait, ce semble, à vouloir accepter ces saintes délices et ces divines caresses (ne vous scandalisez point; nous en entendrons bien d'autres...) C'était trop de bonté de la part de ce doux maître, de daigner me souffrir en sa présence, de m'y *attirer*, car, *sans ce doux attrait*, je le voyais, je ne serais point venue (1). »

Plus tard, nous entendrons sainte Thérèse dépeindre les suavités de l'union mystique avec Dieu, en dépit du corps, oppresseur de l'âme. Mais aucune de ces gémissantes colombes n'a jargonné des paroles plus brûlantes que celles-ci : « Je ne saurais exprimer toutes les faveurs, les lumières, les connaissances, les commerces intimes et amoureux de ce grand Dieu à l'égard de son indigne créature. Que de tendres affections! Que d'intimes communications! Que de transports d'amour! Que d'embrassements divins! Que d'attouchements qui me chatouillaient le cœur! Que de délectations intérieures! Que de vrais plaisirs? Que de joies pures! Que de contentements parfaits! Que de défaillances sans fin! En un mot, que de paroles tendres et affectueuses ne me furent-elles pas énoncées et communiquées. Tantôt portée par des millions d'anges dans le sein de Dieu même, il m'était permis de reposer sur son cœur où il me soutenait avec sa main droite en me couvrant de sa main gauche, en sorte qu'il me semblait être dans un jardin de délices où le jour éternel luit toujours, où les plaisirs sont sans fin, où les amitiés sont pures, où l'époux et l'épouse sont à cœur ouvert, et où ils se font un vrai plaisir de reposer l'un dans l'autre par un amour mutuel. C'est là que l'époux se plaît singulièrement à découvrir à l'âme toutes ses beautés, ses amabilités, et qu'il lui dit ces paroles du cantique : « Dormez, ma bien-aimée, ma » belle, ma colombe. Reposez dans mon sein, demandez-moi » tout ce que vous voudrez et je vous l'accorderai. Si je n'avais » pas fait ce grand univers, le chef-d'œuvre de ma gloire, je le » créerais pour toi seule. Je vous prie, filles de Jérusalem, de

(1) *Autobiographie de sainte Thérèse,* traduction du P. Bouix, de la compagnie de Jésus.

» ne pas faire de bruit de peur d'éveiller ma bien-aimée qui » dort et qui repose en moi... »

.... « Ah! s'il m'était permis de dire combien de fois, enivrée de ces torrents de volupté, je ne pouvais plus contenir en moi-même cette extrême chaleur qui semblait me consumer jusqu'à la moelle des os. Tantôt le visage rouge comme un charbon avec des yeux étincelants, je portais des traits enflammés contre lui qui m'embrasait d'un si pur amour. Tantôt il fallait que je l'appelasse le seul objet de mes charmes, vie de ma vie, âme de mon âme, cœur de mon cœur, objet le plus charmant et le plus aimable. O amour qui brûles toujours et ne te consumes jamais. Si la créature pouvait te connaître que ne ferait-elle point pour te posséder! Enfin, tantôt élevant ma voix et mes cris vers le ciel, je ne pouvais qu'en soupirant presser ce divin amant de venir me réduire en cendre et en poussière, afin que lui seul régnât éternellement dans mon âme... »

« Mille fois, ô mon Dieu, vous étant découvert à moi, avec le même empressement qu'un amant passionné peut avoir pour son épouse, me déclariez-vous que vous n'aviez pu vous refuser à mes désirs, que vous aviez été blessé de mon amour, que vous étiez épris pour moi d'un amour qu'on ne peut guère dire, mais qu'on peut bien sentir. Ah! c'est ici où il m'est impossible de pouvoir dire avec quelle véhémence ce grand Dieu se livrait à mon cœur. Quelquefois je n'étais capable que de m'écrier, à l'exemple du grand saint François Xavier, c'est assez, c'est assez, mon Dieu, modérez cette divine ardeur (1). »

Les passions patriotiques ont plus de calme, moins de délire, peut-être parce qu'elles grandissent surtout dans des cerveaux d'homme, mais elles n'ont ni moins de force, ni moins d'irrésistibilité.

Karl Sand nous fait assister au graduel envahissement de

(1) *Mémoire des faveurs dont j'ai joui par la grande miséricorde du Seigneur pendant tout le cours du carême passé, l'an* 1730. *Procès de la Cadière*. Aix, in-folio.

l'idée fixe qui le conduira à l'échafaud et tuera Kotzebue. Depuis longtemps il désire ardemment ce qu'il considère comme le bien de sa patrie; il est de plus très-religieux, mélancolique, exalté, mais sa passion jusqu'alors a manqué d'objet. Le nom de Kotzebue lui en donne un. Cet homme est pour lui un misérable, un monstre, le fléau de l'Allemagne qu'il endort et empoisonne par ses beaux écrits frelatés. Que sa mort serait utile! Faut-il le tuer? Sand hésite. Il n'est pas fait pour le meurtre. Oh! si un autre pouvait le devancer et agir. Mais si personne ne veut s'armer. Si chacun compte sur son voisin. « Seigneur, s'écrie-t-il, laisse-moi m'affermir dans l'idée que j'ai conçue de la délivrance de l'humanité par le saint sacrifice de ton fils. Fais que je sois un Christ pour l'Allemagne, et que comme et par Jésus, je sois fort et patient à la douleur » (1818) (1).

« Un homme n'est rien en comparaison d'un peuple, c'est une unité comparée à des milliards, c'est une minute comparée à un siècle. L'homme que rien ne précède et que rien ne suit, naît vit et meurt dans un espace plus ou moins long, mais qui, relativement à l'éternité, équivaut à peine à la durée de l'éclair. Un peuple au contraire est immortel. » (18 mai 1818.)

» Beaucoup de traîtres et des plus scélérats se font un jeu de pousser impunément à la perte de notre peuple.

» Parmi eux est Kotzebue, le plus rusé, le plus méchant, vraie machine à paroles pour toutes les turpitudes de notre temps; sa voix est tout à fait propre à nous ravir complétement toute fierté, toute amertume contre les plus injustes usurpations et à nous bercer dans le vieux sommeil fainéant.

» Chaque jour il fomente contre la patrie d'odieuses trahisons... L'histoire de notre temps ne doit pas rester chargée d'une éternelle honte; il faut donc qu'il tombe... Qui fondra sur ce misérable drôle, sur ce traître corrompu? Dans l'angoisse et les larmes amères, aspirant au but le plus élevé, j'attends depuis longtemps déjà, moi qui ne suis pas né pour

(1) *Causes célèbres.*

le meurtre, qu'un autre me devance, me délie, me délivre de ma douleur et me laisse suivre la voie paisible que je me suis choisie. Malgré mes prières, personne ne se montre, et aussi bien que moi, chacun a le droit de compter sur un autre. Le retard empire notre position, la rend de plus en plus pitoyable; et qui nous lavera de la honte, si Kotzebue non châtié abandonne le sol allemand et s'en va consommer en Russie les trésors qu'il a amassés (1)?

» Je finis le dernier jour de cette année 1818 dans une disposition sérieuse et solennelle et j'ai décidé que la fête de Noël qui vient de s'écouler serait la dernière fête de Noël que je fêterais. S'il doit ressortir quelque chose de nos efforts, si la cause de l'humanité doit prendre le dessus dans notre patrie, si au milieu de cette époque sans foi, quelques sentiments généreux peuvent renaître et se faire place, c'est à la condition que le misérable, que le traître que le séducteur de la jeunesse, l'infâme Kotzebue sera tombé! Je suis bien convaincu de ceci *et tant que je n'aurai pas accompli l'œuvre que j'ai résolue, je n'aurai plus aucun repos.* Seigneur, toi qui sais que j'ai dévoué ma vie à cette grande action, je n'ai plus, maintenant qu'elle est arrêtée en mon esprit, qu'à te demander la véritable fermeté et le courage de l'âme. » (31 décembre 1818, Journal.) (2).

Pour Sand il n'y a plus maintenant ni hésitation, ni doute. L'acte qu'il va accomplir est nécessaire et juste. C'est d'ailleurs l'arrêt du destin.

« Ma destinée est donc remplie. Dussé-je vivre encore cinquante ans, je ne pourrais vivre plus activement avec plus de sentiment intime que dans ces dernières années. » (Tr. de Hohnhorst.)

Sa décison est prise et il a du bonheur à céder à son idée

(1) *Vollstandige ueber sicht der gegen Carl Ludwig Sand*, etc. Stuttgart und Tubingen, 1820. Traduit de l'allemand de Hohnhorst, t. I.

(2) *Biographie universelle ancienne et moderne*, Supplément, *t. LXI.*

fixe. « Quoique renonçant avec effroi à tous les beaux rêves d'avenir que j'ai faits jusqu'ici, cependant je suis tranquille, plein de confiance en Dieu, heureux même, depuis que je vois devant moi tracée dans la nuit et la mort la route au bout de laquelle je rendrai compte de ma dette à la patrie.

» Dieu éternel! que ma patrie continue à élever vers toi un joyeux regard! que tes bénédictions tombent en abondance sur cette troupe qui au sein du peuple allemand est équipée pour le combat; sur cette troupe, qui reconnaissant la grandeur des dons de ta grâce, est courageusement résolue à réclamer le bien de l'humanité, ton image sur la terre (1). »

Sand ne s'ouvre à personne sur son dessein, fait à pied le voyage de Manheim, poignarde le conseiller Kotzebue, le 23 mars 1819; se blesse gravement en essayant de se suicider, languit quatorze mois en prison et a la tête tranchée le 18 avril 1820.

Pendant sa longue détention, au milieu de vives souffrances, il fut inébranlablement calme, content de lui, sûr de la moralité de son action. La veille de son exécution, il déclare qu'il a fait ce qu'il devait faire. Au moment de partir pour l'échafaud, il répond à un ecclésiastique qui lui demandait s'il ne s'en allait pas avec haine : « Eh! mon Dieu, est-ce que j'en ai jamais eu? » C'est presque le mot de Charlotte Corday à Fouquier-Tinville : « Le monstre! il me prend pour un assassin. »

Cette absence complète de remords est un fait commun dans les passions patriotiques et religieuses. Le passionné est fermement convaincu qu'il a agi au nom de Dieu, au nom de la justice. Non-seulement il ne se repent pas de ses actes, mais il en est fier.

Un modèle parfait de cette inflexibilité, c'est Calvin. Toute sa correspondance exprime une conviction forte, inflexible, qui n'a jamais connu le doute, qui voit partout le péché et comprend la vie comme une expiation. C'est sans hésitation qu'il fait décapiter Gruet et brûler Servet. « Il semble advis

(1) Traduit de Hohnhorst, *Lettre d'adieu*.

aux jeunes gens, écrit-il, que je les presse trop; mais si la bride ne leur était tenue au roide, ce serait pitié. Ainsi, il faut leur procurer leur bien, malgré qu'ils en aient (1). »

Se considérant comme un nouveau Moïse, il proclame que quiconque outrage la gloire de Dieu doit périr par le glaive et veille sans pitié à l'exécution de la loi. L'idolâtrie, le blasphème, l'adultère, l'hérésie, sont punis de mort. La femme adultère est jetée dans le Rhône. Des enfants sont fouettés publiquement. En soixante ans, cent cinquante sorciers sont brûlés à Genève, d'après les registres de la république. Le pauvre Servet est brûlé sous les yeux de Calvin, et après l'exécution son meurtrier écrit ceci : « Que les polissons n'aillent pas se glorifier de l'obstination de leur héros comme d'une constance de martyr. C'est une stupidité de bête brute qu'il montra quand on vint lui annoncer son sort. Dès qu'il eut entendu l'arrêt, on le vit tantôt l'œil fixe comme un hébété, jeter de profonds soupirs, tantôt hurler comme un furieux. Il ne cessait de beugler à la manière des Espagnols : Miséricorde! miséricorde! »

Pendant les débats, Servet ayant été accusé d'avoit dit dans sa traduction de *Ptolémée* que la terre sainte est stérile, en opposition au récit de Moïse, qui en vante la fertilité, « propos athéiste, répétait le juge. » — Et Servet : « Onq n'ai fait que translater, c'est Ptolémée qui est athéiste. » — Alors Calvin : « Je fus bien aise de clore la bouche à ce mécréant, et je lui demandai pourquoi alors il avait signé le travail d'un autre. Tant y a que ce vilain chien estant ainsi abattu par si vives raisons, ne put que torcher son museau en disant : « Passons outre, il n'y a point là de mal » (2).

De même Martin Luther excite au massacre des paysans révoltés avec une conscience parfaitement calme. « Nulle miséricorde, nulle tolérance n'est due aux paysans, mais l'indignation de Dieu et des hommes. Les paysans sont dans le

(1) Renan, *Études d'histoire religieuse.*

(2) Voy. *Histoire de la vie, des ouvrages et des doctrines de Calvin,* J. M. Audin.

ban de Dieu et de l'empereur; on peut les traiter comme des chiens enragés (1). »

Pas de place dans le cœur des fanatiques de Dieu ou de la patrie pour les tortures du remords. Ce que nous appelons l'idée du bien n'a pas d'existence absolue en dehors du cerveau de l'homme. Ce n'est qu'une résultante de l'éducation, de l'habitude individuelle et héréditaire, et pour peu que le jugement soit faussé, cette idée du bien, prétendue innée, peut ratifier les actes les plus horribles et même y inciter.

Cromwell se croyait bien certainement un instrument, un exécuteur suscité par Dieu, quand il écrivit l'étrange billet suivant : « Le jour de vigile-jeûne on a posté près de deux cents hommes de cavalerie et d'infanterie (à ce que j'ai appris) dans Covent-Garden, pour nous empêcher, nous soldats, de couper le cou aux presbytériens. *Voilà de beaux tours que l'on joue à Dieu* » (Cromwell à Fairfax, 1646.) (2).

Savonarole, après avoir établi à Florence ce qu'il appelait le gouvernement du Christ, disait aux magistrats : « Que faites-vous, seigneurs huit? Il faut prendre l'épée. N'ayez aucune miséricorde. Décrétez que ceux qui parlent mal du gouvernement payeront 50 ducats, *quia est crimen læsæ majestatis*..... Quand vous entendez quelqu'un de ces mécontents, donnez-lui sur les oreilles; Dieu châtiera celui qui laisse commettre la faute, non moins que celui qui la commet (3). »

Les quelques citations précédentes et les souvenirs dont la mémoire de chacun est si richement peuplée font bien voir le tout-puissant empire de la passion. Cette irrésistibilité du

(1) Michelet, *Histoire de Martin Luther*.

(2) « Upon the Fast-day, divers soldiers were raised (as I heard), » both horse and foot, near two hundreds in Covent Garden, to pre- » vent us soldiers from cutting the presbyterians' throats! These are » fine tricks to mock God with. » (*Oliver Cromwell's letters and speeches* by Carlyle, vol. I.)

(3) *Jérôme Savonarole d'après les documents originaux*, par Perrens.

désir passionné a pour principal mobile tout un ensemble de faits intellectuels.

A l'âge adulte de la passion, les facultés ont accompli un singulier travail, que Stendhal a désigné par l'expression assez baroque de *cristallisation*.

La passion est tout entière dans le cerveau de l'être passionné. L'être, l'objet, le bien désiré ne sont que l'occasion, que le prétexte de la passion. C'est une donnée sur laquelle on construit tout un monde fantastique. Aux yeux d'un homme froid, raisonnable; la mort de Kotzebue n'est qu'un meurtre inutile; à ceux de Karl Sand c'est un acte héroïque et vengeur qui va briser les chaînes de la patrie et la régénérer.

Chez le passionné, l'impressionnabilité sans cesse émue voluptueusement ou douloureusement, stimule toutes les facultés. C'est la mémoire qui retrace des plaisirs déjà goûtés; c'est l'imagination qui peint le bonheur désiré sous les couleurs les plus brillantes et les plus fausses, qui sans cesse l'orne, le grandit, le pare de tout ce qui plaît; c'est à travers le kaléidoscope de nos désirs que nous regardons la réalité. Le trésor dont l'image trouble les nuits de l'avare le rendra le plus puissant des mortels; les honneurs, le pouvoir que pourchasse l'ambitieux en feront plus qu'un homme; la présence de Dieu, l'union avec Dieu, feront savourer à la mystique des voluptés sans nom dans les langues humaines; la découverte auquel le savant sacrifie santé, fortune, famille, va métamorphoser le monde et immortaliser son auteur. Pour nous, M. de Guibert, l'idole de mademoiselle de Lespinasse, n'est qu'un mince intrigant, un froid rhéteur, un vulgaire égoïste; pour mademoiselle de Lespinasse, c'était le premier des mortels, un demi-dieu. « Comment ai-je été assez hors de moi pour pouvoir vous dire que j'avais mauvaise opinion de vous? Cela est-il dans la nature? cela peut-il être dans mon cœur? Adore-t-on, rend-on un culte à qui ne nous paraît pas un dieu (1)? »

(1) *Lettre de mademoiselle de Lespinasse.*

Le rôle du cerveau est tellement prédominant dans la passion morale, que souvent on voit l'idée fixe persister et dominer encore alors que le désir sensuel qui l'a engendrée est mort à jamais (1). D'autres fois, l'impression morale est tellement puissante qu'elle enchaîne les penchants sensitifs. Cela est surtout applicable à l'amour. J. J. Rousseau, éperdument épris de madame d'Houdetot, la respecte toujours. « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder. »

Le poëte anglais Keats, passionnément amoureux et mourant d'une phthisie pulmonaire, écrit à un ami : « Je suis dans un état où une femme en tant que femme n'a pas plus de pouvoir sur moi qu'un arbre ou une pierre, et cependant la différence de ce que j'éprouve pour X..... et pour ma sœur est étonnante. L'une semble absorber l'autre à un degré incroyable. Je pense rarement à mon frère et à ma sœur qui sont en Amérique. L'idée de quitter X..... dépasse tout ce qu'il y a d'horrible. Je crois voir les ténèbres descendre sur moi. *J'aperçois constamment sa figure, qui constamment s'évanouit* (2).

Le fait suivant est plus caractéristique encore. Comme il montre bien la fixité, l'irrésistibilité du désir purement cérébral ! L'homme qui en est le héros, c'est l'Arétin, le cynique Pierre l'Arétin, l'incarnation de la lâcheté, de l'impudence, de la sensualité brutale. Arrivé à l'âge mûr, après avoir traîné dans la fangeuse existence que chacun sait, il s'éprend passionnément d'une jeune femme qu'il n'oubliera jamais. Il la choie, l'entoure de son luxe de satrape, la couvre de brocard d'or, de perles, de soie et de velours. Mais au milieu de tout cela une atteinte de phthisie vient frapper l'objet adoré. L'amour de Pierre Arétin paraît redoubler et en fait un modèle de dévouement. Rien ne le lasse ni ne le rebute. Il soigne lui-même Perina Riccia, la veille, baise ses yeux flétris, ses lèvres sanieuses (*il mostruoso de gli occhi, l'orrendo*

(1) Vénus Uranie et Vénus Polymnie.

(2) Ph. Chasles, *Littérature et mœurs de l'Angleterre au dix-neuvième siècle.*

delle guancie e lo schiffo della bocca). L'air de Venise étant regardé comme nuisible à la malade, l'Arétin la conduit dans une ville voisine, où pendant treize mois il la visite assidûment, faisant souvent le chemin, malgré la pluie, la neige. Enfin, la maladie paraît céder; Perina Riccia se rétablit. Elle parle sans cesse à son vieil amant de sa reconnaissance, puis un beau jour se laisse enlever par un plus jeune. Arétin la maudit, l'exècre ; il ne l'oublie pas. « Oui, je me réjouis de voir en débris la plus vile chaîne qui ait jamais asservi un cœur d'homme. La voilà dissipée cette illusion qui pendant cinq années m'a contraint à l'adorer. Est-il possible que je l'aie aimée et qu'elle n'ait pas cessé de payer de haine cet indigne et fatal amour ! Je voyais bien que mon idole était trompeuse, mais je savais qu'en essayant d'étouffer et de violenter mon penchant je ne réussirais pas mieux que ceux dont les mains imprudentes essayent de courber les branches des jeunes arbres, toujours prêtes à se redresser vers leurs cimes. Peut-on aimer ou désaimer à sa guise? Aujourd'hui même, je le sens, mon âme privée de ce qu'elle chérissait est comme une contrée livrée au pillage, toute couverte de ruines et qui n'a plus que des larmes (1). »

Trois années après revient l'infidèle, traînant l'aile et tirant le pied, comme le pigeon de la fable. A sa vue, l'Arétin oublie son courroux. Il l'accueille et l'aime encore. La phthisie recommence son cours, et l'Arétin ses soins et son dévouement. « C'est, dit-il, une passion folle. Il a tort. La raison aurait dû la lui faire haïr. Mais « plus il pense à cette jeune femme, qui pourtant l'a si cruellement traité, qui n'a pas vingt ans, qui, morte et vivante à la fois, n'a plus ni voix, ni pouls, ni odorat, et ne conserve que le sentiment de son martyre, plus il s'attendrit malgré lui-même. » Elle meurt dans ses bras et plus d'un an après il la pleure encore. « La mort ne peut la lui arracher du cœur ». Il se croit fou et gémit sans cesse. Il sait qu'elle était ingrate et qu'il devrait l'abhorrer. Il se reproche sa faiblesse, mais ne peut se

(1) *Lettre à Ferraguto di Lazzara.*

persuader qu'elle est morte et la cherche toujours. Bien des années après, à la fin de sa vie, même désespoir : « Je ne sais, écrit-il au professeur de philosophie Barbaro, si les années guériront le mal affreux que m'a laissé au cœur l'affection que je portais à Perina. Je crois que je suis mort du jour où elle est morte, ou plutôt je crois que cette peste d'amour (*cotal peste d'amore*) ne me quittera pas même quand je mourrai. Le mal est au fond de mes entrailles, et mille siècles ne l'en arracheraient pas. Docteur célèbre en philosophie, si vous pouviez m'apprendre l'oubli (1)! »

Ai-je bien fait comprendre la toute-puissance du désir passionné, désir unique, uniforme, poussant toujours sur la même route et aussi impossible à dompter que la fièvre à laquelle certains passionnés le comparent (Lespinasse). Lettres, discours, sont chez le passionné éternellement monotones, car chez lui tout se concentre sur une même idée en dehors de laquelle il n'y a plus rien dans le monde.

Sans cesse en tête-à-tête avec son idée fixe, il la mêle à tous les instants, à tous les actes de sa vie. Ses goûts, ses affections antérieures, sont totalement pervertis. Serf d'un désir despotique, il marche à son but en sacrifiant tout sur son chemin : parents, amis, fortune, honneur, tout est dédaigné ou oublié. Suivant les circonstances, suivant la couleur de sa passion, il est également capable des plus grandes actions ou des plus grands crimes. C'est dominé par une passion vile que la Lescombat fait assassiner son mari ; c'est dominé par une passion noble que Christophe Colomb, plus grand que tous les obstacles, découvre l'Amérique. De ces deux actes nous flétrissons l'un, nous admirons l'autre, mais leurs auteurs étaient-ils libres de ne les point accomplir ? Et qui nous tracera d'une main sûre les limites du juste et de l'injuste, du bien et du mal ? Aux yeux de milliers de personnes le meurtre de Kotzebue est un acte infâme ; pour des milliers d'autres, c'est un admirable sacrifice.

Pour achever de décrire à peu près complétement la pas-

(1) Ph. Chasles, *Shakespeare, Marie Stuart* et *l'Arétin*.

sion, il faut dire quelques mots de ses rémittences. En effet, l'énergie du désir passionné n'est pas toujours égale. C'est que l'intermittence d'action est une des lois fonctionnelles du cerveau, loi que le besoin de sommeil ne prouve que trop. En outre, la rémittence ou l'intermittence est d'autant plus profonde que l'acte antérieur a été plus énergique. Aussi, rien de moins semblable à lui-même que l'homme passionné. A ces accès d'exaltation du désir qui décuplent notre puissance et nous voilent les obstacles et les dangers, succède ordinairement une période de découragement, d'inerte dépression. Tous les passionnés, quelle que soit l'espèce de leur passion, constatent et déplorent ces heures d'affaissement. C'est un dégoût de tout, un ennui qui paraît incurable. Non-seulement on n'est plus passionné, mais on est incapable d'un désir, quel qu'il soit. Qui reconnaîtrait dans cet homme à l'œil morne, à la physionomie atone, aux facultés amoindries, l'être qui tout à l'heure actif, habile, impétueux, marchait à son but d'un pas rapide que rien ne pouvait ralentir?

Écoutons : « Croirait-on que j'ai pu connaître le calme? Eh bien, mon ami, il est vrai que j'ai vécu vingt-quatre heures séparée de votre pensée, et puis j'ai été bien des jours dans une apathie totale. *Je vivais, mais il me semblait que j'étais à côté de moi.* Je me souvenais d'avoir eu une âme qui vous aimait. Je la voyais de loin, mais elle ne m'animait plus » (Lespinasse).

Et cette autre : «Il m'arrive aussi parfois de me trouver dans une sorte de stupidité fort singulière. Je ne fais ni bien ni mal. Je marche, comme on dit, à la suite des autres, n'éprouvant ni peine ni consolation. Insensible à la vie comme à la mort, au plaisir comme à la douleur. A mon avis, l'âme est alors comme le petit ânon qui va paissant et qui, sans presque le sentir, se sustente et grandit à l'aide de la nourriture qu'il trouve (1). »

C'est bien au sommeil qu'il convient de comparer ces moments d'éclipse dans le cours de la passion. C'est un répit

(1) *Autobiographie de sainte Thérèse.*

pendant lequel les centres nerveux réparent leurs fatigues, produisent et accumulent une nouvelle provision de force nerveuse. Aussi ces accès de calme, au plus fort de la passion, ne doivent tromper ni le moraliste, ni le médecin. Bien loin d'être la guérison, ce n'est que le prélude d'une explosion nouvelle. C'est la torpille produisant de l'électricité. Comme le dit sainte Thérèse, le petit ânon se sustente et grandit. A l'intermittence plus ou moins longue succède une puissante exacerbation. Qu'il a de pouvoir, l'être passionné qu'enivre le désir ! Il a presque rompu la chaîne des autres besoins. La fatigue ne mord point sur lui et il est inaccessible à la crainte ; on à peine à lui résister même passivement, car notre impressionnabilité est sa complice. Il nous frappe, nous enlève en nous communiquant une étincelle de sa passion ; car son imagination, fidèle interprète de ses impressions, lui peint en traits de feu ce qu'il désire, et, quelque chose de ces traits enflammés passant dans son langage, dans sa physionomie, dans ses gestes, nous nous sentons émus et quasi entraînés. « Un homme qui est pénétré de ce qu'il dit en pénètre ordinairement les autres. Un passionné émeut toujours, et quoique sa rhétorique soit souvent irrégulière, elle ne laisse pas d'être très-persuasive, parce que l'air et les manières se font sentir et agissent ainsi dans l'imagination des hommes plus vivement que les discours les plus forts qui sont prononcés de sang froid, à cause que ces discours ne flattent point leurs sens et ne frappent point leur imagination (1) ».

En vertu de la couture du corps et de l'esprit, les puissantes modifications morales de la passion coexistent souvent avec des changements nutritifs importants. Peut-être pourra-t-on faire un jour une sémiologie des passions. En effet, l'homme galvanisé par une passion toute-puissante ne prend guère le temps de manger, souvent même il perd presque complétement l'appétit. Ses nuits sont ardentes et sans sommeil. Aussi, quand ces orages cérébraux ont duré

(1) Malebranche, *Recherche de la vérité*.

un certain temps, la nutrition s'altère parfois profondément.

Voyez l'homme en proie au délire de la passion. Il est pâle, amaigri. Ses yeux caves semblent regarder dans le vague un objet visible pour lui seul. Souvent éclatent des névroses variables, spécialement des maladies mentales dont nous dirons quelques mots. Parfois ce sont des maladies organiques, les dégénérescences tuberculeuses, cancéreuses, l'ictère grave, etc.

Jusqu'ici, les médecins se sont trop peu occupés de ces recherches étiologiques. Cependant il est généralement admis que les passions tristes doivent être rangées parmi les causes habituelles des maladies cancéreuses. Dans son *Traité des maladie du foie*, Frerichs, parlant des causes ordinaires de l'atrophie aiguë du foie (ictère grave), range en première ligne les affections morales. « Dans plusieurs cas, la maladie éclata chez des individus sains, si immédiatement après une frayeur violente ou un accès de colère, que l'influence de l'ébranlement moral peut à peine être contestée. Les malades devinrent alors ictériques, se mirent à délirer, et moururent quelques jours plus tard. Tels sont les faits rapportés par Vercelloni, Morgagni, Baillon, etc. ». Des observations déjà nombreuses nous montrent aussi dans les antécédents de la même maladie des chagrins longtemps prolongés et minant sourdement les ressorts de la vie.

Dans une bonne monographie de la stupidité, le docteur Sauze constate d'après des observations multiples, qu'elle est ordinairement produite par des causes morales tristes et dépressives. Or, il ne s'agit point ici d'un désordre dynamique, car cette abolition des facultés, cette paralysie du cerveau, reconnaît généralement pour cause un épanchement séreux comprimant les hémisphères.

En attendant une sémiologie scientifique de la passion, les signes physiques bien connus des émotions fortes nous permettront souvent de faire des diagnostics semblables à celui d'Érasistrate et à celui de Jacques Ferrand, à qui je vais laisser le soin de terminer cette mosaïque.

« Je reconnus au mois de may de l'année 1604, dans

« Agen, lieu de ma naissance, les folles amours d'un ieune escolier, natif du Mas d'Agenois. Il se plaint à moy que quelques remèdes que les médecins du lieu et un charlatan Paracelsiste luy eussent ordonné, il ne pouuoit dormir, ne se plaisoit à rien au monde, estoit tellement inquiété qu'il auoit été contraint de se retirer de Tholose à Agen, espérant trouuer soulagement à son mal par le changement de lieu, où au contraire il se trouuait en pire estat, dégousté et altéré. Je remarque un ieune homme triste, sans cause quelconque, que peu auparauant j'auois conneu iovial; j'aperçois son visage palle, citrin et blafard, les yeux enfoncés et le reste du corps en assez bon point! I'entre en doute que quelque passion d'esprit luy bourreloit l'âme, et veu son aage, bon tempérament sanguin et sa profession, ie conclus à part moy qu'il estoit malade d'amour, et comme ie le presse de me découvrir la cause externe de sa maladie, une belle fille du logis porte de la lumière, cependant que ie luy tastois le pouls, qui dès l'instant varie en diuerses sortes. Il pallit et rougit en diuers momens, et à peine peut-il parler. Se voyant à demi convaincu, il accorde son mal, mais ne veut guérir que par le moyen de celle qui l'a blessé.... Le mariage ne pouuant s'accomplir, il désespère; la fièure le surprend auec un crachement de sang: cela l'estonne et l'induit à suiure mon conseil, et par les remèdes de la médecine receut la guérison de son mal (1). »

Aujourd'hui, la médecine, ne sachant plus guérir les passions *par bons remèdes chirurgiques et pharmaceutiques*, nous tâcherons de trouver ailleurs des moyens nullement médicants propres à exciter, à déprimer ou à écarter les passions; mais il nous faut auparavant décrire les phases terminales de la passion. Nous avons vu la passion poindre et grandir; comment arrive-t-elle à se transformer ou à s'éteindre ?

(1) Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour.*

LIVRE IV

COMMENT LA PASSION SE TERMINE OU SE TRANSFORME

Trois modes :
1° La passion diminue et s'éteint.
2° La passion se transforme en une autre passion.
3° La passion aboutit à l'extase ou à la folie.

CHAPITRE PREMIER

MORT NATURELLE DE LA PASSION.

Après avoir passionnément désiré un bien, un plaisir, on l'obtient, on en jouit. Très-généralement alors la passion diminue ou meurt. En effet, la réalité est si différente de l'idéal de perfection, de bonheur enfanté par l'imagination du passionné, qu'il se désenchante et guérit. Lassitude, ennui, dégoût, tel est ordinairement le corollaire de la possession.

La peinture de cette désillusion qui a si souvent servi de thème aux romanciers n'a jamais été plus exacte, plus scientifique que dans un roman d'outre-Rhin analysé par M. Ph. Chasles (1).

Un peintre allemand a longtemps cherché la route que son talent devait suivre. Un jour qu'il erre dans les bois, une

(1) *Études sur l'Allemagne au dix-neuvième siècle. — L'Église des jésuites,* par Ch. Amédée Hoffmann.

jeune femme d'une figure céleste lui apparaît et se dérobe aussitôt à sa vue. Cette vision sitôt évanouie lui donne une impression assez profonde pour devenir le germe d'une grande passion. Désormais il a sans cesse en lui un resplendissant idéal. Aussi son génie naît et grandit. Il peint des chefs-d'œuvre qu'embellissent toujours les traits angéliques de l'être adoré. Il devient un maître et fait école. Mais, un jour, Berthold (c'est le nom du héros) retrouve et sauve au milieu d'un incendie la femme que depuis si longtemps son imagination pare de toutes les beautés. L'amour le plus vif les unit. Hélas ! trois fois hélas ! l'ange perd ses ailes. Plus de prestige. C'est une femme comme toutes les femmes. Aussitôt l'artiste perd sa verve ; son génie, privé de stimulant, s'éteint à jamais. Il en est réduit à peindre en grisaille les murs d'une chapelle de jésuites avant de finir par le suicide.

Cependant, si la possession est incertaine, intermittente ; si toujours elle tient le désir en éveil, en lui montrant en perspective la perte du bien possédé, la passion peut continuer à vivre vigoureusement ; sa floraison dure longtemps, indéfiniment, car alors la satiété ne peut venir.

C'est là une des raisons pour lesquelles l'amour divin passionné est ordinairement si tenace dans les religions qui font miroiter aux yeux du fidèle une récompense après la mort ; que cette récompense soit le paradis des religions monothéistes ou le Nirvâna des bouddhistes.

Toujours en présence de cette vision d'un bien suprême, le dévot est alternativement rapproché ou éloigné de la possession, suivant qu'à ses yeux il mérite ou démérite. C'est la situation, d'un amant épris autour duquel papillonne une coquette, s'il est permis de comparer le sacré au profane.

Il en est à peu près de même pour un certain nombre de passions intellectuelles dont la destinée est de ne pouvoir jamais se satisfaire qu'incomplétement. Pour le savant, la science a toujours des secrets en réserve ; l'inventeur a toujours quelque chose à trouver. Pour l'ambitieux, le pouvoir a toujours de trop étroites limites. Que de trésors l'avare voit dans ses rêves, sans pouvoir les posséder jamais ! et ce-

pendant ce qu'il tient n'est rien auprès de ce qu'il voudrait tenir. Tandis que l'amour sexuel diminue ou s'éteint presque sûrement par la complète possession de la femme aimée. Si la désillusion a été bien complète, bien profonde, on devient inapte à prendre une passion du même genre; sinon, on peut se passionner pour un autre être. On est fatigué de la personne aimée, mais nullement de l'amour.

Certainement toutes les passions ont une base organique ; mais cette base est plus ou moins solide ; elle peut être sable ou granit. Aussi, dans les passions purement cérébrales, il arrive parfois qu'une impression forte refond pour ainsi dire l'être, le cerveau, assez puissamment, pour que le désir passionné s'éteigne à jamais. Le coup de foudre peut présider à la mort d'une passion aussi bien qu'à sa naissance.

Mais ce changement à vue est à peu près impossible dans les passions nutritives; car là le désir passionné n'étant guère que l'exagération d'un besoin lié à la conservation de la vie, la commotion d'une émotion forte ou la douche de l'assouvissement n'éteint que pour un temps le désir. Le désir passionné ressuscite indéfiniment. *Semper redivivus.*

Je trouve dans un vieux livre et sous une forme charmante un curieux exemple de guérison par catastrophe, par coup de foudre : « Hypetia, fille à Théon le géomètre, estoit si docte et accomplie, qu'elle surpassoit en vertu et doctrine tous ceux de la ville d'Alexandrie, où elle lisoit publiquement la philosophie durant l'empire d'Honorius et d'Arcadius. Il advint qu'un escholier fut tellement espris de la beauté de son corps et de son esprit, qu'il en affola. Mais, un jour, ce jouvenceau lui ayant demandé la jouissance pour sa guérison, cette docte fille, qui n'ignoroit pas les préceptes de la médecine, tire de dessous sa cotte un drapeau teint de ses fleurs menstruales, et luy disant : « Voilà, jeune adolescent, ce que tu » aimes tant, ou il n'y a que vilenie », amortit l'ardeur de ce jeune homme et le préserva de la mélancholie érotique (1). »

(1) *De la maladie d'amour*, par Jacques Ferrand l'Agenois, 1612.
« *Raymond* Lulle était Espagnol; il naquit à Majorque, et ap-

Vrai ou apocryphe, ce fait nous fait bien comprendre ce genre de guérison par impression en sens inverse, et je crois que beaucoup de très-jeunes gens enflammés d'un poétique amour retrouveraient vite le calme de la froide et toujours monotone raison, si une impression aussi dépoétisante allait couper les ailes de leur imagination, alors qu'elle plane dans les hauteurs azurées.

Cependant le moyen est chanceux. Si la passion est à son

partenait à une famille noble et riche. Comme les autres seigneurs de son temps, il passa les années de sa jeunesse dans les fêtes et les plaisirs. Le hasard le fit amoureux d'une dame, et amoureux passionné. Il n'est pas de folie que cette passion ne lui ait inspirée. On le vit même, pensez au temps et au pays, on le vit même pénétrer dans l'église à cheval, pour s'y faire remarquer de la dame de ses pensées.

» Fatiguée de ses assiduités turbulentes, la signora Ambrosia de Castello lui écrivit une lettre, qui nous est restée, où elle cherche à calmer cet amour dont elle se sent indigne, où elle rappelle à lui-même un esprit fait pour s'appliquer à des choses plus sérieuses.

» Raymond Lulle n'en continua pas moins ses poursuites ; il fit des vers en son honneur ; elle occupait toutes ses pensées, et le délire de son amour ne s'apaisait nullement. Enfin, inspiré par la Providence, à ce que disent d'anciens auteurs, et voulant mettre un terme à ses importunités, elle lui donne un rendez-vous chez elle, et là, après avoir répété ses conseils sans rien gagner sur son esprit, elle ajoute : « Eh bien, Raymond, vous m'aimez, et savez-vous ce que vous » aimez ? Vous avez chanté mes louanges dans vos vers ; vous avez » célébré ma beauté, vous avez surtout loué celle de mon sein : eh » bien ! voyez s'il mérite vos éloges ; voyez si je suis digne de votre » amour ! » Et en même temps elle lui découvrit ce sein que rongeait un cancer affreux.

» Raymond Lulle, frappé d'horreur, court s'enfermer chez lui. Jésus-Christ lui apparaît, et, renonçant au monde, il distribue ses biens aux pauvres pour entrer dans un cloître à l'âge de trente ans. Il s'y livre à l'étude de la théologie, à celle des langues et à celle des sciences physiques, avec la passion qu'il mettait naguère dans ses folies de jeune homme. »

(*Leçons sur la philosophie chimique professées au collége de France* par M. Dumas. Paris, 1837, in-8.)

apogée, si elle dure depuis longtemps et a poussé de profondes racines, la désillusion ne produit qu'un choc douloureux et nullement curatif. Triste et singulier état dont l'amour sexuel nous offre souvent l'exemple.

Alors on juge sainement la personne aimée ; on en voit les défauts, quelquefois les vices, et on les hait. Mais, malgré la voix de la raison dont on reconnaît la justesse, malgré les efforts de la volonté, on est entraîné par une insurmontable impulsion. Souvent même on reconnaît l'inutilité de la résistance, et, tout en s'indignant contre soi-même, en se méprisant, on renonce à la lutte en se résignant au rôle d'esclave docile et souvent dédaigné.

Nous avons cité plus haut mademoiselle de Lespinasse ; le poëte Alfieri nous fait des confidences analogues :

« Quoique sans estime et sans amour pour elle, je crus comme un fou à l'amour sans bornes qu'elle me témoignait, et je finis par l'aimer véritablement jusqu'à la passion. Il n'y eut plus pour moi ni amusements, ni amis. Je négligeai même mes chevaux chéris. Depuis huit heures du matin jusqu'à minuit j'étais continuellement avec elle, *mécontent d'y être et ne pouvant la quitter.....* »

L'amour de l'étude le guérit peu à peu.

« Je ne me trouvais plus, dit-il, dans la dure et ridicule nécessité de me faire attacher sur une chaise pour m'empêcher de sortir de chez moi et de retourner chez ma maîtresse. Ce fut un des mille moyens que j'avais imaginés pour redevenir sage à toute force. Les attaches étaient cachées sous un grand manteau dans lequel j'étais enveloppé, et elles ne me laissaient libre que d'une seule main pour lire, écrire ou me frapper la tête (1). »

(1) Alfieri, *Mémoires*.

CHAPITRE II

MÉTAMORPHOSE DE LA PASSION.

Il se produit chez l'homme une intéressante génération de désirs :

Uno avulso, non deficit alter.

Quand une fois on a vécu de la vie fiévreuse, tourmentée, mais fortement sentie de la passion, on s'astreint difficilement à une existence paisible, raisonnable, mais uniforme ; car l'impressionnabilité fortement développée par une passion de longue durée, jouit longtemps d'une exquise ou maladive excitabilité. On a besoin de *vivre fort*. Aussi peut-on formuler la loi suivante :

Une passion qui meurt laisse ordinairement un terrain admirablement préparé pour la germination d'une autre passion.

Le plus ordinairement la seconde passion est de même espèce que la première ou au moins d'un genre analogue. Ainsi on ne verra guère un amoureux ou un débauché guéri se passionner pour la science, mais bien souvent il se jettera à corps perdu dans le mysticisme. L'histoire des saints est riche en exemples de ce genre, à commencer par saint Augustin.

Au XVIIe siècle, le Breton Kériolet, célèbre alors par de furieuses débauches, assiste, lors du procès de Grandier, aux miraculeux exercices d'Asmodée, de Léviathan, de Béhémoth, représentés par les Ursulines démonopathes de Loudun ; profondément impressionné, il se corrige pour se précipiter avec une invincible ardeur dans la passion ascétique et mériter la canonisation.

Aujourd'hui encore ne voyons-nous pas l'amour contrarié ou désillusionné peupler les couvents, surtout les couvents de femmes ?

On a besoin d'adorer un être parfait, et une fois l'être vivant, palpable, que l'on s'était complu à parer de qualités brillantes, renversé de son chimérique piédestal, quoi de plus naturel que d'abstraire toutes ces adorables beautés pour les transporter de l'être indigne à un amant tout idéal, immatériel et modelé suivant nos désirs. Celui-là est éternel, intangible, et par suite immuable; il est le reflet exact de nos impressions les plus suaves, de nos aspirations les plus délicates, et ne viendra jamais renverser brutalement l'éclatant édifice où nous vivons par la pensée.

Le changement inverse est loin d'être rare. Tel adolescent qu'une éducation religieuse, sous cloche, a doué d'une imagination ardente, d'une impressionnabilité de sensitive, se lance à corps perdu dans l'amour divin, en prenant le change sur les tendances spontanées de son âge jusqu'au jour où la vue, la fréquentation d'une personne de l'autre sexe, matérialisent pour longtemps ses désirs éthérés.

Si la seconde passion est d'un genre tout différent, la métamorphose, sans être toujours impossible, est plus lente. Ce n'est qu'à l'aide d'une éducation nouvelle, d'un travail de l'habitude que l'éducation peut s'effectuer. Ainsi on aime passionnément une femme qui, par son rang, sa beauté, sa fortune est difficile à obtenir. On est pauvre, obscur, et l'on voit clairement qu'avant d'être heureux par l'amour, il faut se distinguer d'une façon quelconque, se jucher sur quelques-unes des échasses sociales ; alors, avec toute l'ardeur de la passion, on se lance dans le travail et même l'intrigue ; puis, peu à peu, de nouvelles habitudes se créent. Cette vie nouvelle, mouvementée, séduit par ses péripéties, et, après avoir commencé par être ambitieux par amour, on devient ambitieux par ambition. Puissance de l'habitude, mobilité de ce que l'on appelle le cœur humain, c'est-à-dire durée éphémère des impressions et des désirs. Tout est là.

Il est des passions tellement liées l'une à l'autre, si consanguines, qu'on ne peut guère les étudier séparément. Ce sont pour ainsi dire des faces diverses d'une seule passion. *L'homme, toutes* les fois que, haletant de crainte et d'espoir,

il se rue vers un bien passionnément désiré, hait nécessairement, et avec une intensité égale à celle de son désir, quiconque se dresse comme obstacle entre lui et l'objet qui remplit sa pensée ; aussi le spectacle de la société et celui que chacun de nous se donne à lui-même, nous montrent un perpétuel conflit de désirs attractifs et répulsifs. Qu'il soit amoureux du pouvoir ou de la science, de la richesse ou d'une femme, l'homme est nécessairement jaloux, haineusement et passionnément jaloux de ses rivaux.

Nous avons vu qu'une passion se transforme difficilement en une autre avec laquelle elle n'a aucun lien de parenté ; il est même des passions tellement dissemblables, qu'elles s'excluent presque nécessairement. Ainsi l'amour sexuel passionné et l'amour non moins passionné de l'argent, l'avarice-passion s'excluent, à moins que l'une ne soit le moyen de l'autre.

C'est que l'avarice ne connaît pas l'égoïsme noble. L'égoïsme est au fond de toute passion, derrière tous les désirs et tous les actes humains. Cela était déjà vrai du temps de l'antique Manou : « L'amour de soi-même, dit-il, n'est pas louable ; toutefois, dans ce monde, rien n'en est exempt..... De l'espérance d'un avantage naît l'empressement. On ne voit jamais ici-bas une action quelconque accomplie par un homme qui n'en a pas le désir ; en effet, quelque chose qu'il fasse, c'est le désir qui en est le motif (1). »

Mais l'égoïsme change d'aspect selon la passion. Ainsi l'amour sexuel, l'amour maternel, le patriotisme, l'amour divin, portent souvent l'être qu'ils dominent à se sacrifier sans hésitation à l'être réel ou fictif qu'il adore. Mais ce sacrifice même nous donne une si haute opinion de nous-mêmes, une impression de volupté morale si vive, que l'attrait du plaisir ne peut être nié sous cette abnégation apparente. C'est là l'égoïsme noble, le plus admirable sentiment dont l'homme soit susceptible.

Dans la haine, la vengeance, l'avarice, etc., l'égoïsme a un

(1) *Lois de Manou*, liv. II.

autre visage. L'égoïsme dont nous venons de parler s'ignorait lui-même, celui-ci est tout à fait conscient ; il s'avoue, et parfois c'est en se méprisant lui-même que l'homme dominé par ces terribles passions donne sa vie, sa fortune, son honneur en pâture à ses désirs.

CHAPITRE III

DES MALADIES MENTALES PAR LESQUELLES SE PEUT TERMINER LA PASSION.

Bien souvent la passion conduit l'être qu'elle maîtrise à la folie, quelquefois à l'extase. Ce sont les seules terminaisons pathologiques dont je veuille m'occuper.

La folie est la sœur puînée de la passion. L'une et l'autre sont à peu près inconnues chez l'enfant et très-rares chez le vieillard.

L'une et l'autre sont d'autant plus fréquentes, que le fonctionnement cérébral est plus énergique, que la race est plus civilisée et intelligente. C'est pourquoi les maladies mentales augmentent sans cesse en nombre, c'est pourquoi la folie est beaucoup plus commune dans les villes que dans les campagnes, dans les grandes villes que dans les petites (1).

Est-ce une raison pour entonner, après tant de médecins, d'écrivains, de moralistes, un banal chant de douleur, pour gémir sur la décadence universelle, sur l'affaiblissement des

(1) On peut citer bien d'autres faits à l'appui de l'opinion que nous émettons ici. Ainsi la fréquence de l'idiotie et celle de la folie sont généralement en sens inverse.

L'idiotie est plus fréquente dans les campagnes que dans les villes. La folie est plus fréquente dans les professions libérales que dans les professions industrielles, dans ces dernières que dans les professions agricoles. D'après la statistique officielle, les professions libérales donneraient une proportion de 3,10 aliénés sur 1000, tandis que les

sentiments religieux, et pour prévoir et prédire dans l'avenir l'abomination de la désolation! C'est tout autrement que les faits doivent s'interpréter. Dans une bataille, il y a d'autant plus de morts que les armées sont plus nombreuses, d'autant plus que la lutte est plus acharnée. Sur une ligne de chemin de fer, les accidents sont d'autant plus nombreux que la circulation est plus rapide et plus active. Un homme paisiblement endormi dans un lit moelleux, dans une maison bien close, court beaucoup moins de dangers que le docteur Livingstone traversant le continent africain sur le dos d'un bœuf, bravant les maladies, le climat et les sauvages. Cela revient à dire que le cerveau s'use en proportion du travail accompli. Mais néanmoins la veille est préférable au sommeil, le mouvement au repos, la suractivité intellectuelle à la torpeur. La folie est très-rare chez les animaux; elle n'est pas commune chez le sauvage; s'ensuit-il que l'état social de l'Australien stupide soit préférable à la civilisation de plus en plus active de Londres, de New-York et de Paris? Devant la science, les mythes religieux s'évanouissent un à un, les solutions enfantines des grands problèmes du monde qui pendant tant de siècles avaient servi d'oreiller soporifique à l'intelligence humaine, sont répudiées. L'homme a conscience de son ignorance, condition indispensable pour apprendre, et il s'élance avec ardeur à la recherche de la vérité. Qu'un certain nombre, un petit nombre d'organisations, soient trop faibles pour s'affranchir, lutter et chercher, c'est un malheur, mais un malheur compensé par un plus grand bien, et qui n'autorise pas à préférer la léthargie à la vie, l'état intellectuel d'un fakir somnolent à celui de Newton et de Cuvier.

militaires et marins ne donneraient que 1,99, et les commerçants et négociants 0,42 sur 1000.

Aux Etats-Unis, la population blanche fournissait énormément plus d'aliénés que la population de couleur en esclavage (0,76 : 0,10); mais la différence est beaucoup moins grande relativement à la population de couleur vivant en liberté (0,76 : 0,71 sur 1000 habitants). (Parchappe.)

Que le déchet cérébral, l'usure, soit proportionnel à l'activité du fonctionnement, c'est ce qui ressort du tableau suivant que j'emprunte au docteur Descuret, en modifiant seulement l'ordre des nombres (1).

Tableau comparatif indiquant la fréquence de l'aliénation mentale dans diverses capitales.

Le Caire..........	330 000	14	1 : 23 571
Madrid..........	201 000	60	1 : 3 350
Saint-Pétersbourg...	377 046	120	1 : 3 142
Naples............	364 000	479	1 : 759
Rome.............	154 000	320	1 : 481
Dresde..........	70 000	150	1 : 466
Turin............	114 000	331	1 : 344
Florence.........	80 000	236	1 : 338
Milan.............	150 000	618	1 : 242
Paris.............	890 000	4000	1 : 222
Londres..........	1 400 000	7000	1 : 200

La comparaison, au même point de vue des nations européennes, donne un résultat analogue. Ainsi, d'après Maria Rubio, on compte dans le canton de Genève 1 aliéné sur 446 habitants ; en Écosse, 1 sur 513 ; en Angleterre, 1 sur 700 ; en Espagne, 1 sur 1733 ; en Irlande, 1 sur 2125, etc. (2).

Quant à l'étroite parenté de la passion et de la folie, tous les aliénistes, toutes les statistiques étiologiques des maladies mentales l'attestent à l'envi.

« Les informations les plus précises, disait déjà Pinel, fournies par les parents des aliénés de l'hospice de Bicêtre, ou bien par des personnes qui conservaient avec eux quelque liaison, m'ont convaincu que les sources les plus ordinaires de l'aliénation mentale tiennent à quelque chagrin violent contracté par des revers de fortune ou la perte de quelque objet chéri, non moins qu'à des terreurs religieuses, à un

(1) *Médecine des passions*, 1844.

(2) Dans ces statistiques, on paraît avoir compté en bloc les idiots et les fous proprement dits.

amour contrarié et malheureux ; d'où il est aisé de conclure que les délires non fébriles, loin de tenir à des vices d'organisation du cerveau, dépendent presque toujours de quelque passion forte et véhémente, autant par la nature de l'objet de cette passion que par la sensibilité très-vive de celui qui l'éprouve (1). »

Suivant Parchappe, la folie serait due à des causes morales 63 fois sur 100. Pinel représente par 66/100 l'action des causes morales dans la manie, et par 0,80 cette même action dans la mélancolie (2).

Si, au lieu de considérer les affections dites mentales en bloc, nous nous occupons seulement des monomanies, alors le rôle prédisposant des passions devient tout à fait prépondérant, et l'on peut dire que la monomanie n'est qu'une émotion ou une passion continuée et considérablement exagérée. La simple nomenclature des monomanies prouve à cet égard l'unanime consentement des médecins. Nous y voyons la *monomanie ambitieuse*, la *nymphomanie* et le *satyriasis*, l'*érotomanie*, la *démonomanie*, la *panophobie*, la *nostalgie*, la *mélancolie*, la *folie suicide*.

Un autre moyen de faire ressortir la très-proche parenté de la passion et de la folie, c'est de chercher la limite qui les sépare.

Or, jamais frontière ne fût plus difficile à tracer. C'est là l'écueil, la pierre d'achoppement du juge et du médecin légiste. « Les conceptions, les sentiments, ainsi que les actes des personnes dont la situation mentale est douteuse, se rapprochent tellement, dans beaucoup de circonstances, de l'état intellectuel normal, qu'il peut devenir très-difficile pour le médecin de dire s'il y a ou s'il n'y a pas folie. Où cesse sur-

(1) Pinel, *Nosographie philosophique*.

(2) A Tours, sur 325 aliénés, 186 cas par causes morales (Charcellay). Sur 81 aliénés, 53 cas pour causes morales (Esquirol). MM. Falret, Morel, etc., constatent le même fait.

113 aliénés observés par Pinel avaient tous perdu la raison par des causes morales. La proportion diminue en apparence dans les relevés mal faits englobant des épileptiques, des apoplectiques, etc.

tout la passion portée au plus haut degré, et où commence le délire, où encore l'altération de la volonté; en d'autres mots, quelles sont les limites où la raison cesse et où la folie commence (1)? » L'auteur que je viens de citer n'en sait rien, et les longs extraits qu'il emprunte à M. Lélut prouvent seulement que la caractéristique différentielle est nulle et que la raison va se fondant dans la folie par nuances insensibles. « On trouvera, dit M. Lélut, les analogues de la folie et de la raison dans ces passions violentes, exclusives et longtemps continuées où, comme dans la passion de l'amour, domine un seul sentiment, un seul ordre d'idées, que la raison combat quelquefois, mais en vain, que d'autres fois elle ne cherche pas à repousser, soit qu'elle s'y emploie, ou qu'elle soit devenue incapable de juger de leur trop grande extension. Souvent il y a, dans ce cas, une absorption, une concentration morale qui frappent les yeux même les moins exercés ; il y a une distraction qui n'est pas ordinaire, et jusqu'à de l'incohérence dans les idées, et cet état qui n'est autre chose que de la mélancolie, c'est-à-dire le premier état de l'aliénation mentale, passe souvent à un véritable état de manie déclarée ; mais, dans beaucoup de cas, il n'en est heureusement pas ainsi (2). »

Ce qui n'empêche pas ces auteurs, et la plupart de ceux qui ont écrit sur ce sujet, de conclure contrairement à leurs prémisses que la raison diffère toujours de la folie, qu'il y a des signes distinctifs bien tranchés, qu'ils les connaissent très-bien; que l'homme est libre, et par conséquent punissable, justement punissable, quand il commet certains actes. Seigneur Jésus, délivrez-nous de la théologie, délivrez-nous de la métaphysique, délivrez-nous des mythes psychologiques sur lesquels nous sommes échoués depuis si longtemps. Non, l'homme n'est pas libre; non, la raison, dans nombre de cas,

(1) Marc, *De la folie considérée dans ses rapports médico-judiciaires.*

(2) Lélut, *Recherches des analogies de la folie et de la raison* (*Gaz. méd., 30 mai 1834*, cité par Marc).

ne se peut distinguer de la folie. S'ensuit-il qu'il ne faille pas châtier les criminels ? Nullement ; il faut seulement ne plus les châtier au nom de la notion du juste absolu, qui est une fiction métaphysique ; mais nous reviendrons sur ce sujet.

Contentons-nous, pour le présent, d'indiquer autant que possible les caractères de la raison, les caractères de la folie, sans aucune prétention à l'infaillibilité, et en faisant nécessairement abstraction des états transitoires où toute distinction est radicalement impossible.

Un abîme sépare l'être intelligent, conscient, raisonnable, du maniaque insensé. L'un est le roi de la nature vivante et inanimée ; l'autre est une machine abjecte, inférieure à la brute : mais, entre ces deux pôles si dissemblables, on observe toutes les nuances, et c'est par une insensible dégradation de teintes que l'on passe de la lumière à l'obscurité, de la raison à la folie. La passion est une de ces teintes intermédiaires ; c'est le crépuscule, pourtant ce n'est pas la folie (1).

Si nous voulons comparer aux passions ces troubles fonctionnels du cerveau appelés maladies mentales, nous devons commencer par éliminer la manie proprement dite. La manie peut bien terminer quelquefois la passion, mais elle n'a presque plus rien de commun avec elle et encore moins avec la froide raison. La raison, c'est le jour ; la manie, c'est la nuit. Mais entre les passions et les manies partielles, les monomanies, le parallèle devient possible, car il n'y a plus que des différences de degrés. Quelles sont donc les analogies et les différences ?

Aberration de la sensibilité, délire des sensations, suivant l'expression du docteur Michéa, délire aussi de l'impression-

(1) « Qu'est-ce que la folie ? qu'est-ce que la raison ? Ce sont là des questions auxquelles je me garderai bien de répondre... Pour discerner la folie, nous ne la comparerons pas à la raison, être métaphysique et abstrait...

» Il est certain que le dernier terme d'une passion et le premier terme d'une monomanie qu'elle a directement engendrée ne sont pas faciles à distinguer. » (J. P. FALRET, *Des maladies mentales*.)

nabilité, de la raison, par suite abolition de la volonté raisonnée, voilà les signes principaux de la folie confirmée. Cherchons-les dans la passion.

L'hallucination est rare dans la passion, tellement que *le plus souvent* elle peut être considérée comme un signe prodromique de vésanie. Dans les cas de passion simple où elle se montre, sans être suivie de folie, elle n'est qu'accidentelle et de courte durée. Symptôme d'une turgescence, d'une érection cérébrale produite par une émotion forte, elle disparaît avec la modification cérébrale fonctionnelle qui l'a causée.

Jeanne Darc, si célèbre par ses hallucinations, ne donna jamais de vrai signe de folie. Christophe Colomb, en proie à une hallucination hypnagogique, entendit une voix lui ordonner de briser les chaînes de l'Océan.

Dans la passion aussi bien que dans la monomanie confirmée, l'impressionnabilité est modifiée, mais un peu différemment. Simplement exagérée dans la première, elle est pervertie dans la seconde. Le passionné souffre et jouit à l'occasion d'actes, de faits qui laisseraient parfaitement froid l'homme raisonnable, ou ne lui causeraient que fort peu de peine ou de plaisir. Mais enfin ces impressions ont chez lui ordinairement une cause bien palpable. Pas n'est besoin de cause externe pour faire rire le fou ou pour exciter ses glandes lacrymales. C'est bien souvent sans savoir pourquoi, *sans même se demander pourquoi*, qu'il est triste ou gai, paisible ou furieux.

J'avoue qu'il y a dans l'état de la raison une bien grande analogie chez l'un et l'autre. Tous deux perçoivent mal les rapports; cependant, là encore, il y a une différence de degré; si les conceptions du passionné sont souvent fausses, celles de l'aliéné monomaniaque sont parfois monstrueuses, vraiment délirantes. L'un voit mal, l'autre est aveugle.

Du côté de la volonté, cette sœur de la raison, la différence est encore plus tranchée. Là peut-être se trouverait le critérium, s'il pouvait y en avoir. Dans la passion, il y a *désir*, impulsion spontanée, qu'il est impossible d'étouffer en

tant que phénomène cérébral, mais de là à l'obéissance docile, il y a loin encore ; car un vivace essaim d'autres désirs, puissants aussi, luttent plus ou moins heureusement contre le désir passionné. Aussi la lutte est constante pour beaucoup de passions que le passionné juge coupables, et si, dans un moment d'exacerbation, le torrent du désir entraîne à des actes que la raison réprouve, l'arrêt que cette dernière a porté n'en est pas moins présent à la pensée, pas moins incontesté :

Video meliora, proboque, deteriora sequor.

a dit le poëte dans un vers immortel, parce qu'il est profondément vrai. Aussi bien souvent, après le triomphe de la passion, après le premier enivrement de la possession, naissent le regret et la honte, et la dent du remords se charge de punir l'homme coupable d'avoir transgressé ce que son éducation, son organisation lui font considérer comme une loi morale.

Ni le charme d'une prière, ni la vertu purifiante
D'une pénitence, ni les regards jetés sur le monde, ni le jeûne
Ni l'agonie, ni plus puissantes encore
Les tortures innées de ce profond désespoir
Qui est le remords sans la crainte de l'enfer,
Mais qui se suffit à lui-même,
Et ferait du ciel un enfer, rien ne peut exorciser
Hors de l'esprit sans frein, le vif sentiment
De ses propres péchés, de ses torts, de ses souffrances, de sa [vengeance
Sur lui-même; nulle angoisse future
N'équivaut au châtiment de qui se condamne,
C'est de sa propre conscience qu'il relève (1).

Dans la monomanie, on observe bien rarement une semblable lutte, je dis dans la monomanie bien complète. C'est

(1) Nor charm in prayer — nor purifying form
Of penitence — nor outward look — nor fast —
Nor agony — nor greater than all these

ordinairement sans hésitation, sans remords, que le vrai monomaniaque commet les actes souvent monstrueux auxquels le pousse sa vésanie.

Il y a cependant bien des exceptions, bien des cas transitoires. Nombre de monomaniaques suicides luttent contre leur idée fixe. On a vu des monomaniaques homicides réclamer eux-mêmes des liens, des gardiens, une maison d'aliénés (1). Mais notre observation subsiste dans sa généralité. Abstraction faite des cas intermédiaires, on peut dire que dans la passion la volonté raisonnée (2) est malade, mais qu'elle est morte dans la monomanie.

CHAPITRE IV

COMMENT LA PASSION ARRIVE A L'EXTASE.

I

Quoique doué de propriétés et facultés distinctes, le cerveau est un, ou du moins il y a entre ses diverses parties

> The innate tortures of that deep despair,
> Which is remorse without the fear of hell,
> But all in all sufficient to itself
> Would make a hell of heaven — can exorcise
> From out the unbounded spirit, the quick sense
> Of its own sins, wrongs, sufferance, and revenge
> Upon itself; there is no future pang
> Can deal that justice on the self condemned,
> He deals on his own soul.
>
> (BYRON, *Manfred*, acte II, sc. I.)

(1) *Histoire de Glenadel*; dans Gratiolet (*Anatomie comparée du système nerveux*, etc.). Nombreux cas de monomanies homicides avec résistance volontaire produits par le fait de la fille Cornier, dans Marc (*loc. cit.*). Un fait cité par l'auteur (*Union médicale*, 1865).

(2) Désir délibéré.

un consensus permanent dans l'action. Tout acte cérébral énergique absorbe, concentre l'activité tout entière de l'organe. C'est un fait d'observation vulgaire. Même à l'état normal, toute application forte, plus ou moins passionnée de l'attention, diminue et quelquefois abolit l'aptitude du cerveau à percevoir une excitation étrangère à l'occupation actuelle. On lit un livre intéressant, on cherche la solution d'un problème scientifique, etc. Toutes les facultés convergent vers l'objet du désir ; on ne voit plus, on n'entend plus, on ne sent même plus les stimulations de besoins nutritifs, à moins qu'elles ne soient excessives : *on est distrait.* C'est là le premier degré de l'extase, à peu près constant dans les exacerbations de la passion. Mais dans cet état la torpeur des sens spéciaux coexiste constamment, avec une exaltation plus ou moins vive des facultés, dans un sens donné. La volonté qui a perdu toute apparence de liberté est devenue désir. L'imagination surexcitée, comme toutes les facultés, obéit à ce désir et nous peint avec une netteté parfaite tout ce qui a trait à la passion du moment. Tout ce que la sensibilité spéciale a perdu, l'idée-image l'a gagné ; elle se rapproche de l'hallucination. Qu'elle y aboutisse, et nous entrons alors pleinement dans le domaine de l'extase, c'est-à-dire d'un état caractérisé par le règne absolu dans le cerveau d'une idée, d'un désir violent, fixe, avec hallucination dans le sens de ce désir et paralysie plus ou moins profonde de la sensibilité spéciale générale. La vie nutritive elle-même est troublée ; la température générale s'abaisse ; le pouls se ralentit, etc.

Étudions cette curieuse névrose hypnotique, à laquelle on n'arrive guère que par la passion, et tâchons d'en éclairer la genèse, l'évolution, à l'aide des précieux renseignements que nous ont laissés les contemplatifs, les extatiques religieux de l'Asie et de l'Europe.

II

Dominé par une passion mystique, vous aspirez à l'extase.

Les moyens d'y arriver s'enseignent et les précepteurs ne manquent point.

Écoutons d'abord l'Inde antique, la mère patrie de l'extase. Que doit faire celui qui aspire à l'union divine, le saint, le yôgî, suivant l'expression sanscrite ?

« Que le yôgî exerce toujours sa dévotion seul, à l'écart, sans compagnie, maître de sa pensée, dépouillé d'espérances ;

» Que dans un lieu pur il se dresse un siége solide, ni trop haut, ni trop bas, garni d'herbe, de toile et de peau :

» Et que là, l'esprit tendu vers l'unité, maîtrisant en soi la pensée, les sens et l'action, assis sur ce siége, il s'unisse mentalement en vue de sa purification ;

« *Tenant fermement en équilibre son corps, sa tête et son cou, immobile, le regard incliné en avant, ne le portant d'aucun autre côté* (1).

» Le cœur en paix, exempt de crainte, constant dans ses vœux comme un novice, maître de son esprit, que le yôgî demeure assis et me prenne (c'est Vichnou qui parle) pour unique objet de sa méditation (2). »

Autre moyen : « *Il faut retenir son haleine*, lier sa pensée à un objet particulier, raisonner en soi selon les Védas, penser que l'âme est une avec Dieu. Quand on attire son haleine, il faut s'en gonfler pleinement ; quand on la garde, il faut rester sans mouvement et dire autant de fois que l'on peut le nom de Dieu (Oum) ; quand on l'expire, il faut penser que le vent est sorti de l'éther et va s'y absorber. Dans cet examen, il faut se rendre comme aveugle et sourd, et immobile comme un morceau de bois (3). »

Et ailleurs : « *Pendant chaque aspiration, on doit dire*

(1) Selon la traduction donnée par Bochinger, il y aurait : « Tenir le corps, la tête, la nuque immobiles, regarder fixement la pointe du nez sans détourner les yeux. »

(*Vie ascétique et contemplative chez les Indous et les peuples bouddhistes.*)

(2) *Bhagavad-Gîtâ,* traduction d'Em. Burnouf, p. 81.

(3) Extrait des *Oupnékhat,* par Lanjuinais.

quatre-vingts fois Oum, puis autant de fois qu'il est possible, se représentant le créateur comme un être parfait, et pensant qu'on peut le voir par le moyen de sa lumière.

« Faites cela pendant trois mois sans crainte, sans paresse, mangeant et dormant. Au quatrième mois, les bons anges vous apparaîtront ; au cinquième, vous aurez acquis les qualités des anges ; au sixième, vous serez devenu dieu (1). »

C'est un curieux, mais triste spectacle de voir les mêmes folies se renouveler de la même manière chez tous les peuples et dans tous les temps. En Chine, les sectateurs de Lao-tseu ont tracé des règles précises et minutieuses à l'aide desquelles l'homme peut à volonté abdiquer sa personnalité. Un rituel complet, connu de tous les Lao-sé, règle minutieusement la gymnastique de l'extase, surtout les mouvements respiratoires et la direction des yeux. « Ce n'est rien que le talent de se roidir, de se plier, de s'abaisser, de se grandir, de se pelotonner, de se briser bras et jambes ; la tête, les yeux, la langue et les lèvres ont leurs mouvements bien autrement compliqués. La langue, qui s'appelle le dragon rouge dans le rituel du Kong-fou, est chargée de faire dans la bouche des balancements, des pulsations, des élancements, d'exciter la salivation. Les yeux doivent également se fermer, s'ouvrir, se torturer, clignoter méthodiquement et avec mesure. Un résultat bien important de cet exercice des yeux, c'est *lorsque les deux yeux se sont tournés longtemps l'un vers l'autre en regardant la racine du nez*, de suspendre par cette fixité le flot des pensées, de mettre l'âme dans un calme profond et de la préparer à une somnolence rêveuse qui est comme le passage à l'extase. Viennent ensuite les manières de respirer : il y en a trois principales : la première consiste à respirer naturellement par la bouche ; la seconde par le nez ; dans la troisième, le nez et la bouche sont en jeu : l'une aspire l'air, l'autre le rejette. Ces trois manières assez simples se compliquent comme à l'ordinaire par d'habiles difficultés : tantôt l'inspiration est précipitée, filée, pleine ou éteinte ;

(1) *Loc. cit.*, cité par Bochinger.

tantôt c'est l'expiration qui parcourt cette progression (1). »

Chez les Tungouses idolâtres, le chef des shammans (sammanéens, prêtres) réunit les fidèles, en recueille une contribution, revêt un habit burlesque, prend un tambour d'une main, de l'autre une baguette garnie de peau de souris, et exécute une danse frénétique avec accompagnement d'épouvantables hurlements; mais ses yeux gardent dans ce désordre une immuable direction. *Sans cesse ils se fixent sur une ouverture du toit.* Tout à coup il tombe par terre dans un état qui paraît être l'extase. On croit dans le pays que par la sacramentelle ouverture du toit, il a vu un oiseau noir, effrayant. Enfin le shamman revient à lui, et alors, passé, présent, avenir, n'ont plus de voiles pour lui, sans compter qu'il a le pouvoir de donner aux consultants la fortune et la santé.

Deux néophytes indous, que le métier d'anachorète avait fatigués, racontaient à Dubois, traducteur français de l'*Oupnêkhat* sur le latin d'Anquetil, les exercices qui leur étaient prescrits. L'un demeurait éveillé une grande partie de la nuit, *en retenant sa respiration aussi longtemps que possible;* et par ce procédé il arriva à voir en plein midi une lune fort claire qui paraissait s'agiter. L'autre, d'après les conseils de son *gourou* (directeur spirituel), devait, chaque jour, *regarder pendant un long espace de temps le firmament, et cela sans faire un mouvement, sans même cligner des yeux.* Cet exercice lui procurait des maux de tête et en même temps la vision de météores enflammés.

Dans son épître à la vierge Eustochiam, sur la virginité, saint Jérôme raconte qu'au désert, alors que les tentations l'assiégeaient, il lui arriva, après avoir longtemps contemplé le ciel, de se croire transporté parmi les anges.

L'hagiographie chrétienne, depuis l'époque de la Thébaïde jusqu'aux temps modernes, nous fournirait une ample moisson de faits analogues. Je me contenterai de quelques exemples bien précis, bien complets. Au XIe siècle, l'omphalompsyque Siméon, abbé du monastère de Xérocerque, écrivait :

(1) *Histoire universelle des religions*, publiée par M. Buchon.

« Étant dans ta cellule, ferme ta porte et t'assieds en un coin ; élève ton esprit au-dessus de toutes les choses vaines et passagères ; ensuite, appuie ta barbe sur ta poitrine ; *tourne les yeux avec toute ta pensée au milieu de ton ventre, c'est-à-dire au nombril. Retiens encore ta respiration, même par le nez.* Cherche dans tes entrailles la place du cœur où habitent pour l'ordinaire toutes les puissances de l'âme. D'abord tu y trouveras des ténèbres épaisses et difficiles à dissiper ; mais, si tu persévères dans cette pratique nuit et jour, tu trouveras, merveille surprenante ! une joie sans interruption ; car, sitôt que l'esprit a trouvé la place du cœur, il voit ce qu'il n'avait jamais vu. Il voit l'air qui est dans le cœur, *et se voit lui-même lumineux et plein de discernement* (1). »

C'est probablement par un procédé analogue que van Helmont vit un jour son âme sous la forme d'une pure lumière ayant forme humaine.

Ignace de Loyola donne aux contemplatifs des préceptes qui, pour le fond, ont une grande analogie avec ceux des omphalompsyques et des ascètes de l'Inde. J'ouvre le livre des *Exercices spirituels* (édition d'Anvers, 1673), et j'y trouve : « La septième addition (à la manière de méditer) est *que je me prive de toute clarté en fermant les portes et les fenestres* pendant le peu de temps que je serai là (dans l'oratoire), excepté lorsqu'il faudra lire ou prendre une réfection.

» La huitième, que je m'abstienne de rire et de proférer les paroles qui y excitent.

» La neuvième, que je n'arreste mes yeux sur personne, si ce n'est qu'il faille saluer quelqu'un ou prendre congé de lui. »

Et ailleurs : « La seconde manière de prier est qu'estant à genoux ou assis (selon la disposition du corps et la dévotion de l'esprit), et *ayant les yeux fermez ou arrestez en un lieu sans les tourner de côté ny d'autre*, je commence à réciter l'Oraison dominicale par son commencement, et qu'à la pre-

(1) Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

mière parole qui est *père*, j'arreste une méditation autant de temps que j'y trouverai de significations différentes, etc.

» La troisième façon de prier consiste à prononcer chaque parole de l'Oraison dominicale, ou de quelque autre prière que ce soit, à chaque fois que l'on respire, en considérant, tandis que la respiration se fait, ou la signification de la parole qu'on a prononcée, ou l'excellence de la personne à qui l'oraison s'adresse, ou ma propre bassesse, ou enfin la différence qu'il y a entre cette personne et moy. »

A la place des mots de l'Oraison dominicale, mettons la fameuse syllabe Oum (ou Om), et nous croirons entendre un ascète indou.

Donc, dans tous les temps et dans tous les pays, les deux principaux moyens mécaniques employés pour provoquer l'extase sont : de regarder fixement, soit la pointe du nez, soit un objet rapproché, quelquefois le ciel, et simultanément de ralentir, d'entraver la respiration. Le premier moyen entraîne nécessairement le second ; car il est à peu près impossible de respirer normalement, rapidement, quand la volonté travaille à maintenir le regard dans la même direction, les yeux dans une position forcée. Le résultat est, comme nous l'apprennent bon nombre d'ascètes, un degré plus ou moins prononcé d'insensibilité et l'apparition de points lumineux, de visions, c'est-à-dire de congestion cérébrale et rétinienne, suite d'une hématose imparfaite.

Mais ce n'est là que la mécanique grossière de l'extase. Les moyens psychiques sont aussi importants, bien autrement intéressants. Ils stimulent le cerveau, préparent le terrain à l'hallucination et lui donnent une couleur spéciale.

III

Ici encore, brahmanistes, bouddhistes, chrétiens, sont d'accord. Il faut arriver à l'idée fixe, concentrer sans cesse sa pensée sur l'idée de Dieu. Que ce soit le dieu personnel, le Christ, ou l'essence impersonnelle, le Brahm des Indous, ou *bien* le Nirvana bouddhique. Pour cela, il faut préalablement

rompre tous les liens qui nous attachent au monde extérieur. Mort aux désirs, mort aux passions, mort aux affections, mort aux plaisirs des sens. C'est la perpétuelle exhortation adressée aux dévots par les ascètes de l'Asie, de la Thébaïde, de l'Europe. Plus d'amis, plus de parents. On fuit la société pour se réfugier dans la solitude des forêts, du désert, des couvents; et là on se livre à la perpétuelle, à l'unique occupation de songer à Dieu, d'aspirer à lui; soit pour jouir de sa présence si l'on est chrétien, soit pour s'absorber et disparaître en lui si l'on est brahmaniste ou bouddhiste.

Cette doctrine du renoncement, c'est-à-dire du suicide moral par inanition, que le christianisme croit avoir inventée, était prêchée dans l'Inde brahmanique bien avant l'ère chrétienne.

La *Bhagavad-Gîtâ* nous offre à ce sujet une anthologie de préceptes ascétiques que Gerson aurait volontiers signée. Voici, selon le *Mahabharata*, à quelles marques on reconnaît un homme ferme dans la sagesse et la contemplation :

« Quand il a chassé tous les désirs qui pénètrent les cœurs...; quand il est inébranlable dans les revers, exempt de joie dans les succès; quand il a chassé les amours, les terreurs, la colère, il est dit alors solitaire ferme en la sagesse.

» Si d'aucun point il n'est affecté, ni des biens, ni des maux; s'il ne se réjouit ni ne se fâche, en lui la sagesse est affermie.

» Si, comme la tortue retire à elle tous ses membres, soustrait ses sens aux objets sensibles, en lui la sagesse est affermie.....

» Ayant dépouillé absolument tous les désirs engendrés par l'imagination, et subjugué dans son âme la foule des sensations qui viennent de tous les côtés.

» Qu'insensiblement l'homme atteigne à la quiétude par sa raison affermie dans la constance, *et que son esprit, fermement recueilli en lui-même, ne pense plus à rien autre chose.*

» Et chaque fois que son esprit inconstant et mobile se

porte ailleurs, qu'il lui fasse sentir le frein et le ramène à l'obéissance.....

» L'homme sans arrière-pensée, pur, adroit, indifférent, exempt de trouble, détaché de tout ce qu'il entreprend, mon serviteur, est un homme qui m'est cher. (C'est Vichnou qui parle.)

» Celui qui ne s'abandonne ni à la joie, ni à la haine, ni à la tristesse, ni aux regrets, et qui pour me servir n'a plus souci du bon et du mauvais succès, celui-là m'est cher.

» L'homme *égal envers ses ennemis et ses amis*, égal aux honneurs et à l'opprobre, égal au froid, au chaud, au plaisir, à la douleur, exempt de désir ;

» Égal au blâme et à la louange, *silencieux*, toujours satisfait, sans domicile, ferme en sa pensée, mon serviteur, est un homme qui m'est cher. »

.... « Le désintéressement, *le détachement à l'égard des enfants, de la femme, de la maison et des autres objets* (ceci est catholique par excellence), la perpétuelle égalité de l'âme dans les événements désirés ou redoutés ;

» Un culte constant et fidèle dans une union exclusive avec moi ; la retraite en un lieu écarté ; l'éloignement des joies du monde ;

» *La perpétuelle contemplation de l'âme suprême*, la vue de ce que produit la connaissance de la vérité : voilà ce qu'on nomme la science ; le contraire est l'ignorance (1). »

Surtout il faut, pour dissiper les illusions des sens, du *radjas* perfide, ennemi multiforme, insatiable comme le feu, il faut par-dessus tout éviter l'amour, passion fille des ténèbres, dévorante, pleine de péché, dont la fureur couvre le monde comme la fumée couvre la flamme, et la rouille le miroir ; comme la matrice enveloppe le fœtus, etc.

C'est exactement ce qu'ont prêché à l'envi les uns des autres les pères, les saints, les solitaires du christianisme. Un livre tout imprégné de ce charme qui accompagne toujours la conviction émue, de cette poésie monacale si chère

(1) *Trad.* Em. Burnouf.

aux mystiques, résume admirablement le code méthodique de cette castration intellectuelle qu'on appelle mysticisme. J'y copie presque au hasard quelques versets : « Celui donc qui *se sépare de ses connaissances et de ses amis*, Dieu s'approchera de lui avec les saints anges.....

» ..... Fermez sur vous votre porte, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé.....

» Votre demeure doit être dans le ciel, et vous ne devez regarder toutes les choses de la terre que comme en passant.

» Il faut donc, Seigneur, s'élever au-dessus de toutes les créatures, *se détacher parfaitement de soi-même*, se maintenir dans cet état d'élévation, et reconnaître que tout est sorti de vos mains et que rien n'est semblable à vous.

» Et si l'on n'est pas tout à fait détaché de ce qui est créé, on ne peut s'appliquer librement aux choses divines.

» Et c'est pourquoi on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des biens périssables.

» Le grand obstacle est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'extérieur, de sensible, et qu'on fait peu de cas de la *parfaite mortification* (1). »

Mortification, le mot est juste : c'est la vie qu'il s'agit d'égorger.

Mais en résumé cette doctrine du renoncement, de l'insensibilité totale, peut se formuler en une seule grande règle d'éducation mystique : *Fixer perpétuellement l'attention sur l'idée de Dieu.* Créer une idée fixe, une passion mystique, en l'exaltant, si cela est possible, jusqu'à la monomanie et son couronnement, l'extase, c'est là le but. Pour y arriver, les mounis asiatiques se contentent de prescrire d'associer au régime et aux pratiques ordinaires la pensée de Dieu ; mais ce conseil, ils le donnent d'une façon synthéthique, générale, sans grands détails. Quels étonnants progrès le temps recèle dans ses vastes flancs ! Quels procédés pleins de raffinement l'Europe catholique a su découvrir !

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

Et combien la vieille méthode brahmanique est inférieure à celle dont un habile observateur du XVI[e] siècle nous a légué la savante exposition !

Quel que soit le sujet sur lequel nous fixons notre attention, il nous est à peu près impossible de ne pas nous le figurer par l'imagination, s'il n'est absolument abstrait. Et encore la métaphysique la plus immatérielle ne peut réussir à expulser de son langage les métaphores concrètes, les comparaisons grossièrement corporelles qui forment la charpente nécessaire de toute langue. Cousin et ses adeptes n'ont jamais pu réussir à créer un langage aussi impalpable que leurs théories. L'idée, je le veux bien, est souvent bannie inexorablement de leurs longs raisonnements; mais le style, quoique pâle, exsangue et décharné, a encore une ombre de corps.

Mais point de digression. Je reviens à mes mystiques européens, et à celui de leurs glorieux chefs dont je veux parler : c'est saint Ignace de Loyola.

A lui paraît revenir l'honneur d'avoir remarqué le premier l'importance de ce travail figuratif, créateur d'images, qui accompagne la pensée. Aussi l'objet capital de ses *Exercices spirituels* est de prescrire des règles pour exercer, pour fortifier l'imagination, pour l'habituer à enfanter dans la pensée du dévot de véritables représentations scéniques, des féeries religieuses, propres à l'intéresser, que dis-je, à l'émouvoir.

Ouvrons le livre des *Exercices* :

« Le cinquième exercice est une contemplation de l'enfer, laquelle, outre l'oraison préparatoire et les deux préludes, comprend cinq points et un colloque.

» L'oraison préparatoire ne diffère point de celle qui a précédé.

» Le premier prélude, qui est la disposition du lieu, est icy *de se mettre devant les yeux de l'imagination, la longueur, la largeur et la profondeur de l'enfer.*

» Le premier point est de s'imaginer *que l'on voit* les vastes embrasements des enfers et les âmes enfermées dans *des corps de feu* comme dans des prisons.

» Le second est d'*ouïr par la force de l'imagination* les lamentations, les pleurs, les cris et les blasphèmes qui s'élèvent de là contre Jésus-Christ et ses saints.

» Le troisième est *de flairer, par un sentiment imaginaire de l'odorat*, la puanteur de la fumée, du soufre et de la pourriture très-infecte de cette sentine.

» Le quatrième, *d'y goûter semblablement des choses très-amères*, comme les larmes, la moisissure et le ver de conscience.

» Le cinquième, *de toucher en quelque façon* ces feux qui bruslent même les âmes de leur attouchement. » (Édition d'Anvers.)

Y a-t-il rien de plus étrange qne ce monstrueux accouplement de sensualisme grossier et de prétendu spiritualisme chrétien ?

Pour joindre l'exemple au précepte, le traducteur, dans l'édition dont je parle, a fait placer en tête de chaque exercice une gravure représentant le sujet à méditer. Celle de la méditation vraiment infernale à laquelle j'ai emprunté les extraits ci-dessus, nous fait voir au premier plan une grande fosse cubique grillée d'énormes barres de fer en croix. Au centre de la grille, se croisent une massue à deux têtes et un glaive. Dans la fosse, des flammes, et au milieu d'elles, mordus par elles, des damnés à tête chauve dont la face grimace de douleur. La foudre tombe sur ce lieu de supplice, sous la forme d'un zigzag sortant d'un nuage et terminé par un fer de flèche. Du même nuage pleuvent des pleurs ou des gouttes de sang. Sur le second plan, des squelettes étendus, des fossoyeurs ouvrant et creusant des tombes. Au fond, pour faire contraste, une mer paisible sur laquelle vogue un navire. De la bouche d'un des damnés sort une banderole portant ces mots : « *O Eternitas!* » C'est le trait final.

L'effet de pareilles contemplations pratiquées dans l'obscurité par un pénitent convaincu, terrifié à la pensée de l'enfer, avec « les yeux fermez ou arrestez en un lieu, sans les tourner ni d'un côté ni d'autre », suivant le précepte, donne nécessairement à l'idée-image une netteté bien

grande. Alors apparaissent des scènes autrement terribles que celles de la gravure, d'horribles spectacles pleins de relief, de vie, de bruit et de couleur. On entend petiller les flammes rougeâtres, gronder la foudre, crépiter les chairs qui brûlent, hurler les suppliciés, et au-dessus de ce tableau effroyable planent l'image navrante d'un Dieu implacable, l'idée d'une éternité sans limites.

Le dévot, profondément ému, contemple tout cela, et chaque jour, et à heure fixe, en fuyant toute distraction, en exaltant son impressionnabilité par le jeûne, l'insomnie, les macérations corporelles. Bientôt règnent l'idée fixe, l'habitude, l'attrait invincible, et, en même temps, l'idée-image devient hallucination chez beaucoup, extase chez quelques-uns.

Nous avons vu les procédés mécaniques aboutir, en dernière analyse, à des phénomènes congestifs du côté du cerveau. Les procédés psychiques qu'on leur associe ont un effet analogue, car on peut établir comme loi la proposition suivante :

Toute application profonde de l'attention ralentit nécessairement, parfois même suspend momentanément les mouvements respiratoires.

D'où nécessairement un certain degré de congestion cérébrale passive. En outre, il est permis de croire que la surexcitation des facultés détermine de son côté un afflux sanguin dans les centres nerveux (1).

IV

J'ai parlé plus haut des privations, des macérations auxquelles s'astreint le contemplatif des exercices spirituels. C'est là un point très-important sur lequel il est indispensable de donner quelques détails.

(1) Cas cité par Pierquin, p. 22. Observations semblables faites par Blumenbach dans un cas de perte de substance des os du crâne (*Archives de médecine*, 1861, t. I).

Macérer, mortifier, exténuer le corps, ce maudit ennemi de l'âme, c'est l'éternel précepte éternellement répété par tous les maîtres ès contemplation, de quelque âge et de quelque pays qu'ils soient.

Dur, sévère, souvent terrible, tel doit être le genre de vie de l'anachorète indien. Il faut *dessécher l'enveloppe corporelle.*

Nul plus que le majestueux aïeul d'Homère, le divin Valmiki, n'a poétiquement senti la nature. Les suaves émotions qu'éveillait en lui le grandiose aspect de l'Inde et qu'il traduisait en slokas, doux et brillants comme des perles, nous les sentons nous envahir avec délices, nous Européens du XIXe siècle, à la seule lecture de son merveilleux poëme. Ces magiques tableaux, parés et vivifiés par l'exquise imagination du grand poëte, nous les voyons, en le lisant, paraître et resplendir à nos yeux. Les grandes montagnes se dressent devant nous, et le puissant soleil de l'Inde teint leurs cimes des plus riches couleurs. L'éclat de l'argent, la pourpre sanglante, l'opale, l'émeraude, le diamant imbibé de lumière, y luttent de splendeurs. Les gazelles boivent dans des rivières suaves, voilées de lotus rouges et de nymphéas bleus. Des arbres de mille espèces font à ces belles eaux une voûte fleurie. Une brise parfumée balance la cime de ces arbres, frais asile d'une multitude d'oiseaux moins enivrés d'amour que le noble Rama et la gracieuse Sita aux yeux de lotus. Belle comme une nuit azurée qui s'empourpre au matin, la radieuse princesse s'appuie amoureusement sur la large poitrine du héros (1).

A chaque page sont glorifiés les plus nobles des sentiments humains. Rama, pour dégager la parole de son vieux père, troque avec joie le trône d'Ayodhyâ, la cité sainte, contre les forêts et la hutte de l'anachorète. Pour suivre son bien-aimé, la délicate Sitâ préfère au luxueux gynécée les bois infestés de tigres, d'éléphants, de hideux reptiles ; à ses joyaux, à ses parures royales, les vêtements d'écorce de l'as-

(1) Voyez le *Ramayana*, trad. Fauche.

cète. Il part ce noble couple, et le vieux roi Daçaratha en meurt de douleur.

Eh bien ! au milieu de cette épopée si humaine, si sensuellement artistique, résonne à chaque instant comme un glas mortuaire le lugubre précepte : Il faut macérer, dessécher l'enveloppe corporelle ; le vrai bien, c'est l'ascétisme, c'est la mort anticipée.

« Ascète énergique, Bhagiratha se macéra sur le mont Gaukarna dans une rigide pénitence. : se tenant les bras toujours levés en l'air, se dévouant l'été aux ardeurs suffocantes de cinq feux (quatre autour de lui et le soleil de l'Inde sur la tête), couchant l'hiver dans l'eau, sans abri dans la saison humide contre les nuées pluvieuses, n'ayant que des feuilles arrachées pour seule nourriture, il tenait en bride son âme, il serrait le frein à sa concupiscence. » Charmé de cette belle conduite, Brahma lui-même vient lui rendre visite, et « après le départ de cet aïeul originel de tous les êtres (Brahma), le royal anachorète jeûna encore une année, se tenant sur un pied, le bout seul d'un orteil appuyé sur le sol, ses bras levés en l'air, sans aucun appui, n'ayant pour aliment que les souffles du vent, sans abri, immobile comme un tronc d'arbre, debout, privé de sommeil et le jour et la nuit (1). » Pas de poëme sanscrit qui ne fourmille de traits analogues (2). Le code de Manou tient le même langage : « Que l'anachorète se roule sur la terre ou qu'il se tienne sur la pointe des pieds durant toute la journée ; que dans les chaleurs de l'été il s'entoure de cinq feux ; que dans la saison des pluies, il s'expose sans abri aux nuages ; que dans la saison froide il porte des vêtements humides et s'inflige des pénitences de plus en plus terribles, etc. »

Tout le monde connaît les absurdes vœux des modernes fanatiques indiens ; la suspension par des crochets pénétrant dans les chairs, les ongles des doigts perforant les mains toujours fermées, les bras tenus levés pendant des années, jus-

(1) *Ramayana*, trad. Fauche.
(2) *Mahabharata*. — Poëmes de Kalidasa, etc.

qu'à l'ankylose. Quelques mounis se promènent *vêtus de l'espace*. C'est par ces aimables moyens que l'on parvient, disent les règles ascétiques, à triompher des perfides illusions des sens, à éteindre les désirs. A coup sûr, on arrive à donner au système nerveux une maladive et monomaniaque irritabilité.

Soit tradition originaire de l'Inde, soit conséquence naturelle des idées religieuses exaltées, les chrétiens ont copié ou imité presque exactement les Indiens. Sans s'en douter, les cénobites chrétiens du Ve siècle se conformaient aux cruelles prescriptions du code de Manou. Il fallait oublier le corps, éteindre les désirs charnels par une rigoureuse abstinence : « Non quod Deus, universitatis creator et dominus, » intestinorum nostrorum rugitu et inanitate ventris, pulmo- » nisque ardore delectetur, sed quod aliter pudicitia tuta » esse non possit. » (Saint Jérôme, *ad Eustochiam.*) On devait coucher sur la dure, s'exposer aux intempéries, ne point se laver, ni s'oindre d'huile : « Totum autem corpus » nemo unguet, nisi causa infirmitatis ; nec lavabitur aqua » nudo corpore, nisi languor perspicuus sit (1). » La saleté est agréable à leur dieu. Les uns se chargeaient de chaînes, de lourdes croix; d'autres cénobites des deux sexes n'avaient pour voiler leur nudité que leurs longs cheveux (Gibbon). Une secte nombreuse de la Thessalie broutait dans les champs avec les troupeaux. Saint Éphrème fait le panégyrique de ces moines broutant (βοσκοί). On s'ingéniait à trouver des cellules dont la forme exposât le cénobite à la rigueur des saisons dans une attitude aussi gênante que possible. Tout le monde connaît l'histoire de saint Siméon le Stylite, qui passa trente années sur le sommet d'une colonne, exposé à toutes les rigueurs des saisons, courbant et redressant alternativement son corps en baissant la tête jusqu'aux pieds. Dans les couvents, une règle extrêmement sévère torturait les moines. Aussi, au VIe siècle, on fonda à Jérusalem un hôpital pour recevoir les pénitents austères qui avaient perdu la raison.

(1) *Regul. Pachom.*, XCII, pars 1.

Plusieurs se suicidaient ; ils avaient le *tædium vitæ*. Un grand nombre avaient des hallucinations (1).

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le même esprit de haine frénétique contre la vie a fait délirer les catholiques fervents. Mortifier le corps. Tous les saints, les fondateurs d'ordres religieux, les ascètes, ont tenté d'atteindre ce but par les privations, les veilles, les saignées monacales, etc. Aujourd'hui encore n'avons-nous pas des trappistes et surtout des carmélites ?

Sans être d'une sévérité excessive, Ignace de Loyola recommande cependant, dans ses *Exercices spirituels*, de retrancher des aliments, « même de ceux qui sont convenables pour l'entretien du corps », de réduire le sommeil à une juste mesure, de s'abstenir surtout de viande ; « enfin, d'user de cilices, de cordes, de chaînes de fer, de disciplines desquelles il semble toutefois plus expédient que le sentiment de la douleur ne soit qu'en la chair, sans pénétrer jusqu'aux os avec danger de se faire malade. Et pour cela, nous nous servirons principalement de disciplines faites de cordelettes qui causent de la douleur aux parties extérieures, sans pénétrer les intérieures, jusqu'à pouvoir causer des maladies. » Il est difficile d'être féroce avec plus d'humanité.

Et n'entendons-nous pas même le doux auteur de Timothée, le féminin François de Sales, conseiller à sa mystique pénitente, madame de Chantal, de *flatter l'ânesse*, alors qu'elle regimbe, par quelques coups de discipline.

Comme on le voit, le mysticisme de tous les âges a deviné le *sanguis moderator nervorum* du médecin de Cos.

Nous pouvons donc, avant d'analyser l'état extatique lui-même, résumer en quelques lignes les procédés qui y peuvent conduire. Voici la quintessence de tous les préceptes ascétiques sur ce sujet :

1° Développer une maladive irritabilité du système nerveux par un régime débilitant associé à un méthodique emploi de la douleur physique.

(1) Fleury, *Hist. ecclésiastique*. — Gibbon, *Hist. du Bas-Empire*.

2° Déterminer par certaines pratiques un certain degré de congestion cérébrale.

3° Concentrer l'attention sur une pensée unique, en desséchant graduellement chez le pénitent tous les désirs, tous les sentiments naturels. (Un moine du v[e] siècle, recevant sa sœur dans le cloître, fermait les yeux pour ne pas la voir.) On arrive ainsi à créer une idée fixe, un désir unique, c'est-à-dire à provoquer l'ébranlement, l'activité automatique de certains groupes de cellules cérébrales dans un sens donné. Portée à un certain degré, cette tendance à la répétition des mêmes actes, qui est essentielle aux cellules cérébrales et sans laquelle la mémoire serait impossible, captive le cerveau tout entier et toutes ses facultés, en vertu de la solidarité anatomique et physiologique qui unit si étroitement toutes les cellules cérébrales (1).

4° Enfin, dernier progrès de l'art, créer des hallucinations par une savante gymnastique de l'imagination, comme l'enseigne saint Ignace.

Notons cependant que rien de pareil à l'extase n'est décrit dans les *Exercices spirituels.* L'auteur y parle seulement d'une certaine émotion intérieure, accompagnée d'effusion de larmes. Mais tous les biographes nous racontent à l'envi les extases du saint et les bienheureuses visions qui les peuplaient.

(1) C'est au moyen de cette théorie si vraisemblable que M. Luys explique les monomanies. Il compare avec beaucoup de justesse cette sorte d'imprégnation des cellules cérébrales dont nous parlons à la phosphorescence, à la propriété que possèdent certains corps d'emmagasiner la lumière, et de pouvoir agir, après un certain laps de temps, sur des plaques photographiques sensibilisées.

(J. Luys, *Recherches sur le système nerveux cérébro-spinal.*)

CHAPITRE V

L'EXTASE RACONTÉE PAR SAINTE THÉRÈSE.

I

On regretterait vivement de ne pas posséder une description de l'extase fanatiquement burinée par le fougueux Inigo de Loyola, si une plume plus douce que la sienne, plus tendre, mais non moins ardente, ne nous avait dépeint ce céleste état sous les plus séduisantes couleurs et en notant dévotement les plus infimes détails. On a déjà nommé sainte Thérèse.

Comment cette femme remarquable, violemment poussée par sa brûlante nature vers les joies de l'amour terrestre, arrive, par les constants efforts de sa volonté, à se métamorphoser moralement, à dominer ses instincts, ou plutôt à leur donner le change, à fixer une route à sa vagabonde imagination, et enfin à créer en elle un amour divin assez puissant pour l'entraîner dans les plaines sans fin de l'extase, c'est ce qu'il faut lire dans son autobiographie, à laquelle nous devons nous borner à emprunter une description de l'extase et de ses divers degrés.

« Il y a, nous dit sainte Thérèse dans son style imagé, quatre manières d'arroser un jardin : la première, en tirant de l'eau du puits à force de bras, et c'est là un rude travail; la seconde, en la tirant avec une noria (machine hydraulique), et l'on obtient ainsi avec moins de fatigue une plus grande quantité d'eau ; la troisième, en faisant venir l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau ; la quatrième enfin, et sans comparaison la meilleure de toutes, c'est une pluie abondante, Dieu lui-même se chargeant alors d'arroser, sans la moindre fatigue de notre part. »

De même, dans ce qu'elle appelle l'oraison (extase), quatre périodes comparables à ces quatre moyens d'arrosement.

Première période. — Le pénitent qui veut mourir au *monde pour* vivre au ciel s'efforce de concentrer son atten-

tion sur l'idée de Dieu. Rude travail ! Les échos de ce monde pervers qu'il veut fuir bourdonnent malgré lui dans ses oreilles. Ses penchants naturels, ses affections, vivaces encore, sans cesse le sollicitent ; sans trêve aussi l'excite l'aiguillon des besoins, des instincts. En vain se recueille-t-on dans la solitude de la cellule ou de l'oratoire, cette solitude est peuplée de visions anssi damnables que colorées. C'est l'heure où, pâli, décharné par le jeûne et les austérités, saint Jérôme sent encore la morsure des passions inassouvies; c'est l'heure où il n'ose pas même rentrer dans cette cellule, témoin de ses pensées (saint Jérôme, *ad Eustochiam*). C'est l'heure encore où le démon vient tenter saint Antoine. Trancher à la fois les liens de la famille, ceux de l'amitié, ceux de l'amour ; autant d'amputations bien laborieuses, bien douloureuses. Écoutons la sainte :

C'est tirer péniblement l'eau du puits. Il en coûte de recueillir des sens habitués à se répandre au dehors, *de mourir peu à peu au désir de voir et d'entendre*. Il faut se tenir dans la solitude et méditer sur la vie passée et sur celle de Jésus-Christ. Souvent on ne trouve que dégoût, ennui, profonde répugnance à venir puiser. »

Deuxième période. — Mais, patience. Bientôt l'habitude aura modelé au gré de la volonté tout l'être cérébral. L'attention devient docile et l'idée fixe commence à poindre. Il faut encore un certain effort pour se recueillir et oublier le monde extérieur ; mais il est de courte durée : « On tourne la roue (de la noria), mais l'eau est à fleur de terre. »..... « La volonté agit et donne simplement son consentement à Dieu, afin qu'il l'emprisonne. L'entendement et la mémoire viennent au secours de la volonté, que leur concours ne sert quelquefois qu'à troubler. »

Déjà on trouve du plaisir dans la contemplation, plaisir qui s'élève quelquefois jusqu'à l'émotion.

« La consolation est très-vive, les larmes que Dieu donne coulent délicieusement et sans effort... L'âme perd soudain le désir des choses de cet exil. Elle voit clairement qu'un seul instant de cette joie surnaturelle ne peut venir d'ici-bas, «

que, ni richesses, ni honneurs, ni plaisirs, ne sauraient lui donner, l'espace d'un clin d'œil, ce contentement pur qui l'enivre, seul vrai et seul capable d'étancher sa soif de bonheur.» C'est ce que sainte Thérèse appelle l'oraison de quiétude.

Troisième période. — Encore un pas et nous entrevoyons les premières lueurs de l'extase. C'est, toujours dans la langue de sainte Thérèse, l'oraison d'union. Étrange état! les pieds dans le monde réel, la tête dans les nuages de la rêverie idéale. Cependant la personnalité, la volonté apparemment libre, sur le point de sombrer, résistent encore. A la période précédente, la distraction la plus légère faisait évanouir la contemplation; maintenant on peut mener de front la vie active et la vie contemplative. « On est comme une personne qui, s'entretenant avec une autre et s'entendant adresser la parole par une troisième, ne prête des deux côtés qu'une attention imparfaite. » Mais laissons la sainte nous décrire un état qu'elle éprouve, dit-elle, en le racontant : « C'est un sommeil des puissances (volonté, entendement, mémoire, imagination), où, sans être entièrement perdues en Dieu, elles n'entendent pas comment elles opèrent. L'âme goûte incomparablement plus de bonheur, de suavité, de plaisir que par le passé. Enivrée de l'eau de la grâce que Dieu lui verse à longs traits, elle ne peut, elle ne sait plus ni avancer ni reculer. Elle n'aspire qu'à jouir de cet excès de gloire. On dirait quelqu'un qui, soupirant après la mort, tient déjà en la main le cierge bénit, et n'a plus qu'un souffle à exhaler pour se voir au comble de ses désirs. C'est pour l'âme une agonie pleine d'inexprimables délices, où elle se sent presque entièrement mourir à toutes les choses du monde et se repose avec ravissement dans la jouissance de son Dieu. Elle ignore si elle parle, si elle se tait, si elle rit, si elle pleure. C'est un glorieux délire, une céleste folie où l'on apprend la vraie sagesse. Enfin, et c'est pour elle une manière de jouir souverainement délicieuse..., les puissances s'occupent entièrement de Dieu sans être capables d'autre *chose...* On s'épanche alors en louanges de Dieu, mais sans

ordre... O ciel ! que doit éprouver une âme dans cette ravissante ivresse ! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer le Seigneur. *Elle dit mille saintes folies*, mais qui vont droit au but et charment celui qui la met en cet état. Je connais une personne (elle-même) qui, pour peindre sa peine, faisait sur-le-champ, sans être poëte, des vers pleins de sentiment... C'était un jet de son âme tourmentée d'amour... Comment me serait-il possible de rester dans ma raison, quand le Seigneur me met hors de moi ? S'il me faut dire ma pensée, ce n'est plus moi qui parle depuis que j'ai communié ce matin. Tout ce que je vois me semble un songe... Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme tout entière avec Dieu ; seulement Dieu permet aux trois puissances de l'âme de connaître, mais avec d'inexprimables délices, ce qu'il opère de grand en elles. »

Tout cela n'est encore que de la passion au dernier degré d'exaltation. L'impressionnabilité est délicieusement ébranlée, et un ardent désir décuple la puissance des facultés, mais en les contraignant à s'exercer dans un sens donné, car l'idée fixe règne en souveraine absolue, et l'on ne vit plus que pour elle. La sensibilité générale et spéciale s'engourdit. On vit dans un songe dont on a conscience. Ce n'est pas encore le rêve complet, ce n'est déjà plus la réalité. Mais cela ne peut suffire. « Les fleurs, comme dit sainte Thérèse, n'ont fait qu'entr'ouvrir leurs calices ; elles n'ont répandu que leur premier parfum. » Nous allons assister à la floraison complète. Le monde extérieur s'éclipse de plus en plus. Voici l'extase, le ravissement.

Quatrième période. — « L'eau céleste, dit sainte Thérèse, tombe souvent quand le jardinier y pense le moins. » Cependant elle remarque que, dans le commencement, le ravissement ne se produit guère qu'après une longue oraison mentale, c'est-à-dire quand le cerveau a été suffisamment congestionné et excité. Alors « Dieu se plaît à laisser l'âme voler vers lui de degré en degré. Ensuite, il prend cette petite colombe et la met dans son nid pour qu'elle repose. »

Bientôt la conscience du monde extérieur s'évanouit plus

ou moins complétement. Il en est de même pour la motilité. « On ne peut, sans un très-pénible effort, faire même le moindre mouvement des mains. Les yeux se ferment sans que l'âme veuille les fermer. » Un fait bien digne d'attention, c'est que l'abolition de la sensibilité porte non point sur les organes spéciaux externes, mais sur le cerveau, en tant qu'organe de l'intelligence. On a des sensations, mais on a perdu la faculté de les apprécier. « L'âme est incapable de lire, en eût-elle le désir ; *elle aperçoit bien des lettres, mais comme l'esprit n'agit pas*, elle ne peut ni les distinguer, ni les assembler; quand on lui parle, *elle entend le son de la voix*, mais non des paroles distinctes. »

On a perdu jusqu'au sentiment de la pesanteur. C'est même ce curieux phénomène qui a mérité à l'extase le nom de ravissement que lui donnent les mystiques. On se sent détaché du sol et *ravi* dans les airs, quoi que fasse la volonté pour résister. « On ne peut presque jamais résister. Le ravissement fond sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte, que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel, cet aigle divin, vous saisir et vous enlever... La faible nature éprouve à ces moments si délicieux, d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. Parfois, je pouvais opposer quelque résistance; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains, mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement, sans que je pusse la retenir, et quelquefois même *tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus la terre*... Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient. »

S'il n'y a plus de mouvements volontaires, il n'y a plus davantage de mouvements conscients. « Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans l'impuissance absolue d'agir. *Il conserve l'attitude où il a été surpris* ». Ainsi, il reste debout ou assis, les mains ouvertes *ou fermées*. Notons qu'il n'en est pas toujours ainsi et que,

assez souvent, l'extatique prend une attitude en harmonie avec ses visions (*Extatique* de Voray).

On a cherché à expliquer la curieuse sensation du ravissement proprement dit, l'abolition du sentiment de la pesanteur. On a noté que, sur une escarpolette, le mouvement d'ascension s'accompagne instinctivement d'une profonde inspiration dilatant le thorax, et ce, sous peine de nausées, de mal de mer. Il est incontestable qu'on résiste plus facilement au mal de mer en harmonisant, d'après cette idée, les mouvements respiratoires avec ceux du navire. Je note, en passant, qu'on y résiste plus facilement encore, si l'on a soin en même temps de regarder au loin l'horizon immobile et jamais les vagues voisines et mouvantes. Gratiolet, qui donne cette explication d'après M. Chevreul, dit avoir vu une folle qui se procurait à volonté la sensation du ravissement en fermant les yeux et aspirant profondément, Il note encore, d'après le docteur Caudmont, la plus grande fréquence des rêves accompagnés de ravissement chez les jeunes filles vierges, ce qu'il explique par un embarras précordial accompagnant les premiers désirs et déterminant de profondes inspirations.

L'expression *embarras précordial* est une de ces dénominations vagues, si fréquentes dans le langage médical, où elles tiennent la place d'explications scientifiques encore à trouver, cela, au grand dommage de la science.

Pour être plus acceptable, l'explication relative aux mouvements respiratoires ne peut s'appliquer qu'aux ravissements de courte durée. Nous proposons, à titre de conjecture, l'explication suivante. Dans l'extase, la sensibilité spéciale est fort amoindrie, parfois même elle est totalement abolie. Sainte Thérèse l'affirme : « Le plus souvent le sentiment se conserve, mais on éprouve je ne sais quel trouble, et, bien qu'on ne puisse agir à l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme un son confus qui viendrait de loin (1).

(1) Tous les médecins savent combien ce symptôme est commun dans l'hystérie.

Toutefois même cette manière d'entendre cesse lorsque le ravissement est à son plus haut degré. »

Nul doute que dans ce cas la sensibilité générale ne partage le sort de la sensibilité spéciale. Les martyrs, les enthousiastes (sainte Perpétue, Jean Châtel, etc.), certains aliénés, ne sentent plus la douleur. Sainte Thérèse nous apprend que, dans de certains transports qu'elle décrit assez peu clairement, elle cherchait en vain un allégement dans l'usage de quelques pénitences, mais alors, quand même l'âme « ferait ruisseler le sang de son corps, sous les coups d'une flagellation volontaire, *elle ne le sent pas plus que si ce corps était privé de vie* ». Nul doute encore que parvenue à ce degré d'anesthésie, l'extatique ne sente pas davantage la pression de son corps sur le sol, et cette impression générale, vague, par laquelle nous nous sentons dans tous les membres. Plus de corps ; on flotte dans le vide, et c'est alors sans doute que l'inspiration fait croire à un mouvement d'élévation, si toutefois on a encore quelque conscience des mouvements respiratoires.

Au milieu de tous ces désordres nerveux, que deviennent les fonctions nutritives ? Sainte Thérèse ne nous donne à ce sujet que des détails incomplets. Ses sœurs lui ont affirmé que quelquefois elle avait presque complétement perdu le pouls. Elle sentait *d'une manière très-sensible* que la chaleur naturelle allait s'affaiblissant et que son corps se refroidissait peu à peu; mais tout cela «avec une suavité, un plaisir inexprimable ». A son réveil, elle se trouvait tout inondée de larmes qui coulaient sans douleur, mais avec une étonnante impétuosité.

La vie nutritive est ralentie, la vie de relation abolie ; mais, par contre, la vie cérébrale est active, les facultés exaltées fonctionnent avec énergie dans le sens du désir passionné. On éprouve généralement un sentiment de bonheur inouï. On désire la présence de Dieu, avec une ardeur nouvelle et très-généralement il obéit docilement à ces amoureux désirs. On l'entend, on lui parle, on le voit. « La première fois que le Seigneur m'accorda la faveur d'une extase, *j'entendis* ces paroles : « Je ne veux plus que tu converses avec les hommes,

mais seulement avec les anges. Les paroles sont prononcées avec une voix si claire qu'on ne perd pas une parole de ce qui est dit, et quelquefois elles se font entendre dans un temps où l'âme est si troublée, qu'elle ne pourrait former une pensée raisonnable... C'est dans le temps même où l'extase enlève à la mémoire presque toute action et tient l'imagination comme liée, que la parole divine découvre à l'âme ces vérités. »

Au dire de sainte Thérèse, il y a des moments d'union parfaite avec le Dieu immatériel; mais le plus souvent, et cela même la chagrinait beaucoup, c'est l'humanité de Dieu, c'est Jésus-Christ qui apparaît.

D'autres fois, elle voyait des anges. « Tandis que j'étais dans cet état, j'apercevais près de moi un ange sous une forme corporelle... Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe de fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps, il le plongeait au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles.

» En le retirant, il semblait les emporter avec ce dard et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait ces faibles soupirs dont je parlais naguère; mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices. »

Je supplie le lecteur de prendre tout ce passage au pied de la lettre, sans y chercher quelque sens allégorique, quoiqu'il soit difficile de ne pas reconnaître dans cette description colorée un spasme hystériforme spiritualisé par l'idée mystique (1).

La mémoire volontaire est abolie. « Si on lisait, on perd tout souvenir de sa lecture et l'on ne peut plus fixer l'esprit. Cet importun papillon de la mémoire voit donc ici ses ailes brûlées et il n'a plus le pouvoir de voyager çà et là.... Quant à l'entendement, s'il entend, c'est par un mode qui lui est inconnu (2). »

(1) Voyez, dans le livre si remarquable de M. le docteur Moreau (de Tours) (*Psychologie morbide*, p. 269), un curieux exemple d'interprétation analogue.

(2) Tous les extraits autobiographiques de sainte Thérèse sont empruntés à la traduction du père M. Bouix, de la Compagnie de Jésus.

L'imagination est, comme nous l'avons vu, assez excitée pour créer des hallucinations.

La volonté, la volonté dite libre, est parfaitement abolie dans l'extase complète; cependant, sainte Thérèse nous apprend que de temps à autre il y a des détentes pendant lesquelles se réveille un léger souvenir du monde extérieur, mais qu'alors la volonté peut imposer silence à la mémoire, s'évanouir de nouveau avec elle et prolonger ainsi l'extase pendant une ou plusieurs heures.

De pareilles orgies cérébrales laissent des traces profondes; ce sont de violentes douleurs dans tous les membres, une torpeur somnolente pendant plusieurs jours, un amer dégoût de la vie, un ardent désir de la mort : « on se meurt de ne point mourir. » Ou bien c'est une apathie voisine de la stupidité : on devient « le petit ânon qui va paissant ». (Voyez page 142.)

C'est un effet de cette grande et triste loi d'intermittence qui régit l'activité cérébrale et que l'on peut formuler ainsi :

Toute exacerbation dans la vie cérébrale est suivie d'une dépression corrélative.

II

Il est curieux de rapprocher des quatre périodes décrites par sainte Thérèse celles que décrivent les extatiques sectateurs de Bouddha (1).

On sait que la récompense à laquelle aspirent les dévóts du bouddhisme, c'est d'échapper à la lamentable nécessité de s'incarner sans cesse sous de nouvelles formes, c'est de pouvoir enfin être absorbé par le néant, le Nirvâna. En attendant le Nirvâna qui suivra la mort du juste, ils tâchent de jouir du Nirvâna imparfait qu'il est possible de se procurer dans ce bas monde, c'est-à-dire de l'extase, et, comme sainte Thérèse, ils y distinguent quatre degrés.

Dans le premier degré, l'ascète est détaché de tout, ex-

(1) B. de Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion.*

cepté du désir du souverain bien, du Nirvâna ; mais il juge et raisonne encore tant bien que mal.

Dans le second, plus de jugement, plus de raisonnement. L'intelligence du dévot est captivée tout entière par l'idée du Nirvâna. Complétement détaché de tout, il n'a plus que le plaisir de la satisfaction intérieure ; mais il est incapable de la juger et de la comprendre.

Dans le troisième degré, il n'a plus même ce plaisir, et cela lui est indifférent. Cependant, il éprouve encore un vague sentiment de bien-être physique ; il a conservé la mémoire des états précédents, et en même temps une conscience confuse d'être. Il est bien purifié, mais pas encore parfait.

Enfin, au quatrième degré, les efforts persévérants de l'ascète sont couronnés d'un plein succès ; il a tout perdu. La personnalité s'est évanouie dans une sainte et parfaite impassibilité. On est inaccessible au plaisir et à la douleur, aussi bien moralement que physiquement. On a même perdu le sentiment de cette sainte indifférence ; on vit aussi peu que l'on peut vivre, sans être mort. On possède enfin le Nirvâna terrestre.

La différence entre les deux extases, celle de l'Europe et celle de l'Asie, n'échappera à personne. L'extase de sainte Thérèse est active, brillante, peuplée de visions suaves. Ce n'est pas à l'anéantissement que la sainte aspire, c'est à une vie plus complète, à une existence divine où elle goûtera des voluptés sans nom dans les langues humaines, où ses facultés auront acquis une puissance surnaturelle. Au contraire, l'extase bouddhique est triste, atone ; elle aspire à l'extinction graduelle de toutes les facultés, à la mort aussi complète que possible.

Chimères des deux parts ; mais toutes deux fortement empreintes du génie de chaque race, et toutes deux, malgré la diversité de leur couleur, aboutissant au même résultat, l'abolition de la volonté et de la raison, résultat identique qui s'appelle Nirvâna en Asie, union complète avec Dieu dans les monastères d'Europe.

Quelques mots encore. Pourquoi l'extase, si rare dans la

plupart des passions, est-elle relativement commune dans la passion mystique ? Cela tient, sans nul doute, aux privations que prescrivent les codes religieux, aux macérations qui exaltent l'irritabilité nerveuse ; enfin et surtout à la prière, à la contemplation, auxquelles se livre le dévot dans le demi-jour d'un oratoire ou d'une église, en gardant une immobilité parfaite et fixant machinalement les yeux sur des objets rapprochés ; enfin, aux prescriptions savantes des rituels mystiques. Les passions ordinaires imitent bien tout cela, mais imparfaitement, instinctivement.

L'homme que domine une idée fixe : amour, science, etc., cherche aussi la solitude, oublie de subvenir aux besoins du corps ; il ralentit même le rhythme des mouvements respiratoires sans s'en apercevoir. Sans repos ni trêve, il pense à l'objet de ses désirs, y applique toutes ses facultés, et tout naturellement *se le figure* autant que possible, par l'imagination, avec des traits plus ou moins distincts.

Mais enfin, malgré tout cela, il vit encore de la vie commune, ne se séquestre jamais complétement ; divers intérêts le sollicitent, et, si l'insomnie est à son chevet, du moins il ne s'ingénie pas à combattre le sommeil, quand naturellement et pour un temps il vient calmer sa perpétuelle agitation. Enfin, notre passionné atteint souvent le but de ses désirs, tandis que le mystique se consume en stériles efforts.

Possession. Voilà un remède que les médecins, les moralistes, ont justement préconisé. Très-généralement on peut s'en remettre à elle du soin de la guérison. De loin, l'idole était si belle, si brillante, si précieuse ! Enfin vous y touchez ; vous la pressez de vos mains frémissantes ! Mais je m'arrête. Lecteur, l'amertume de ces désenchantements est trop tenace pour que vous n'en ayez pas gardé le souvenir (1).

(1) Cette étude analytique sur l'extase a déjà été publiée, sauf d'assez nombreuses corrections, dans *l'Union médicale* (1863, I, 8 ; 13 et 15 octobre).

LIVRE V

PHYSIOGNOMONIE PASSIONNELLE

CHAPITRE PREMIER

DES RACES HUMAINES.

Le jour de la science, infiltré sous les crânes,
Y décèle un travail d'abeilles, un concours
D'affinités sans fin, de fécondes amours,
Et l'esprit s'élançant de l'accord des organes...
(A. LEFÈVRE, *De natura rerum.*)

Dût l'animisme, et même le spiritualisme, en mourir de douleur, le rapport entre l'âme ou l'esprit et le corps ne peut plus aujourd'hui se contester. Tant vaut l'organe, tant vaut la fonction.

Or, nous avons vu que sentir et penser sont des fonctions essentielles du cerveau. Nous savons que l'énergie d'une fonction est rigoureusement liée à la perfection de l'organe.

Il est non moins incontestable que cette perfection plus ou moins grande est la résultante de deux éléments : le volume d'une part, et la vitalité, c'est-à-dire l'énergie du mouvement nutritif, de l'autre. J'écarte les cas pathologiques.

De ces deux éléments de la vie cérébrale, l'un est assez facile à déterminer, à étudier. L'autre paraît lié surtout à la notion de tempérament que nous examinerons plus loin.

Donc la physiognomonie est une science possible. Donc il est logique d'y travailler, à la condition de n'imiter en rien la méthode fantaisiste de Lavater, de répudier impitoyablement son illuminisme.

Mais s'il est incontestable que la physiognomonie est une science possible, il ne l'est pas moins qu'elle est encore à faire.

Déjà cependant l'anthropologie nous permet de formuler quelques propositions générales qui serviront de fondement

et de cadre à la science future. Mais laissons pour un instant l'homme à l'écart. Jetons un coup d'œil général sur l'embranchement des vertébrés au point de vue des rapports de l'intelligence et du système nerveux. Tout en différant par les détails dans chaque famille, chaque genre, le plan général est le même et les individus sont parfaitement comparables entre eux (1). Plus on s'élève, plus les cellules nerveuses se groupent en masses volumineuses, plus elles se condensent; et en même temps le développement intellectuel s'accuse de plus en plus proportionnellement à la coalescence et au volume des ganglions des centres nerveux.

Or, quelle que soit l'idée que l'on se fasse sur l'origine et l'essence de l'homme, fût-on la métaphysique incarnée, on ne peut nier qu'au point de vue purement organique, l'homme ne soit un animal vertébré. Les remarques générales que nous avons faites sont donc applicables à l'homme, et le roi de la nature terrestre, si admirable parfois, si sottement vaniteux presque toujours, peut très-bien en anatomie comparée être rapproché du singe; car les centres nerveux simiens et humains diffèrent bien moins que ceux du singe et des autres mammifères.

Je parle du type humain le plus parfait, de l'Indo-Germain. Mais les diverses races humaines sont loin d'être équivalentes sous ce rapport, et nous voyons le type humain se dégrader ou s'ennoblir, suivant que l'on descend du blanc à l'Australien ou que l'on s'élève de ce dernier à l'Indo-Germain.

Résumons très-brièvement les caractères comparés des races extrêmes dont la valeur intellectuelle et les tendances nutritives et morales sont bien connues.

En physiognomonie, tout a son importance, tout a sa signification, mais nous ne pouvons encore constater que les gros résultats qui d'ailleurs priment et entraînent tous les autres.

Or comparons le type humain le plus simien, l'Australien,

(1) Les animaux les plus rapprochés de l'homme ne sont, quant à la vie animale, quant aux qualités morales et aux facultés intellectuelles, que des fragments de l'homme. (GALL, t. III, p. 199.)

au type le plus parfait actuellement, à l'Indo-Germain. Le dernier diffère du singe par mille caractères de force, de noblesse, d'intelligence, mais combien l'autre s'en rapproche.

L'Indo-Germain a en moyenne un cerveau de 1534 gr. ; le cerveau de l'Australien pèse en moyenne 1228 gr. (Morton) tandis que le nègre d'Afrique, cérébralement intermédiaire, a des centres nerveux dont le poids s'élève à 1371. On obtient naturellement un résultat analogue en comparant les surfaces crâniennes chez l'Européen et chez le nègre : la mesure moyenne de la surface crânienne en millimètres carrés est, chez l'Européen mâle, 59 305 millimètres, et chez le nègre mâle 53 206 seulement. Chez la femme européenne et chez la négresse, les surfaces comparatives sont chez la première 53 375 et chez la seconde 49 868 (1).

Mais comme l'a très-bien dit Gratiolet (2), la forme prime le fond, et cette différence de 300 grammes a une bien autre signification quand on remarque que, chez le nègre, la masse cérébrale se groupe surtout vers l'occiput, que chez le blanc elle se masse surtout dans les lobes frontaux, *la fleur du cerveau*, comme le disait si bien le même auteur.

Ainsi tandis que la surface de la vertèbre frontale est, chez le nègre, de 7,7 relativement à la surface crânienne totale, elle est, chez le blanc, de 9,7, différence d'un quart environ. Pour la vertèbre moyenne, les chiffres sont, chez le nègre, 75,7; chez l'Européen, 72,7, différence ici en faveur du nègre, 5 ou un quinzième environ.

Enfin la même comparaison pour la vertèbre occipitale donne, chez le nègre, 24,3; chez l'Européen, 27,3. Différence ici, en faveur de l'Européen cette fois, 3 centièmes ou un sixième (3).

La somme des deux vertèbres postérieures relativement au

(1) Huschke cité par Pruner bey, *Mémoires de la Société d'anthropologie*, t. I.

(2) *Bulletins de la Société d'anthropologie*, t. I.

(3) Les dimensions sont rapportées ici à la somme des deux vertèbres postérieures représentées par 100. Ces chiffres sont empruntés à Huschke. (PRUNER BEY, *Mémoire sur les nègres.*)

crâne entier est, chez le nègre, 92,3; chez l'Européen, 90,3 seulement.

Ces chiffres mêmes n'expriment qu'une portion de la vérité, car chez le blanc les frontières des lobes frontaux débordent notablement celles de l'os frontal (Broca).

Enfin ils sont pris sur le nègre africain, bien supérieur à son pauvre confrère l'Australien.

Indiquons rapidement quelques autres caractères. Le principal qui est d'ailleurs corrélatif du peu de développement cérébral, c'est la saillie en avant des maxillaires et des dents, le prognathisme, d'où un angle facial d'autant plus petit que le cerveau est plus arriéré dans son développement et l'appareil de la manducation plus développé. La moyenne de cet angle serait 70 degrés chez le nègre d'Afrique. Elle tombe à 65 chez le Néo-Calédonien (1) et est certainement plus faible encore chez l'Australien.

Si au lieu de l'angle facial de Camper dont la valeur est souvent critiquable, nous prenons un angle ayant son sommet au trou auditif, l'extrémité de l'un de ses côtés au bregma (point de rencontre de l'angle supérieur de l'os frontal et des angles antéro-supérieurs des deux pariétaux), l'autre côté se terminant au-dessus de la racine du nez, au point médian du plan des voûtes orbitaires séparant la cavité crânienne de la face; nous trouvons que les variations de cet angle *auriculo-crânien* signalé par M. Broca, et qui correspond assez rigoureusement au développement des lobes frontaux, sont plus significatives encore que les variations de l'angle facial de Camper, ainsi que l'indique le tableau suivant :

Angle frontal.

Crânes anciens de la Cité (XIIe siècle au moins).	55°,35
Crânes des Innocents (époque intermédiaire)...	56°,6
Crânes du XIXe siècle......................	57°,7
Crânes basques modernes (très-orthognathes)...	54°,4
Nègres..................................	54°

(1) Bourgarel.

Sans compter que les angles exceptionnellement petits (au-dessous de 52 degrés) sont assez communs chez les Nègres, les Basques, les Parisiens anciens, tandis qu'ils sont rares chez les crânes du cimetière des Innocents et absents chez ceux du XIXe siècle, au contraire, les angles exceptionnellement grands (au-dessus de 60 degrés) sont au nombre de 2 pour 100 chez les Basques, de 3 chez les nègres, de 4 chez les Parisiens anciens, de 11 à la seconde époque et de 16 au XIXe siècle (1).

La région inférieure de la face est très-développée chez le nègre, les muscles masticateurs et temporaux puissants, la voûte crânienne souvent en dos d'âne (Calédonien).

Le crâne cérébral étroit et allongé surtout dans la région de l'occiput, tandis que chez le blanc, la dolichocéphalie, quand elle existe, est frontale (Gratiolet).

Chez le nègre encore, les sutures crâniennes fronto-pariétales se soudent les premières dans la jeunesse ; c'est l'inverse chez le blanc (2).

J'omets comme trop connus la conformation des traits, du nez, des lèvres, etc.

D'autres traits anatomiques rappellent encore le singe, car l'empreinte d'infériorité est visible dans tout l'organisme : la colonne vertébrale est peu courbée, le bassin allongé et étroit ; l'humérus et le fémur plus courts que chez le blanc ; pourtant ce dernier caractère manquerait chez le Néo-Calédonien (Bourgarel).

La saillie du mollet est peu développée ; parfois, comme chez l'Australien, elle manque complétement. Le pied est large et plat, le calcanéum saillant.

La cage thoracique est latéralement aplatie et les épaules peu développées. Les glandes abdominales sont énormes (foie, capsules surrénales), ainsi que d'autres organes dont le nom ne se peut écrire que dans un traité d'anatomie.

(1) Bertillon, art. ANGLES CÉPHALIQUES du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

(2) Gratiolet, *loc. cit.*

L'ombilic se rapproche du pubis comme chez l'enfant européen.

D'ailleurs, en comparant l'enfant européen au nègre, on trouve une conformation cérébrale très-analogue. Tous deux ont une dolichocéphalie occipitale très-accusée. Chez tous deux les circonvolutions sont moins développées, la couche corticale grise moins épaisse; les nerfs plus volumineux relativement aux centres nerveux. Seulement cette conformation, transitoire chez l'enfant blanc, persiste chez le nègre et s'accuse même d'autant plus que l'individu est plus adulte; ainsi le nègre nouveau-né n'est point encore prognathe.

Tous les anthropologistes constatent aussi que le crâne et le cerveau sont encore plus imparfaitement développés chez la négresse que chez le nègre. Chez la négresse d'Afrique, la surface crânienne descend à 49 868 millimètres carrés.

De même le cerveau de la femme européenne est en moyenne assez voisin de celui du nègre mâle. Chez la femme comme chez le nègre d'Afrique, les lobes pariétaux font saillie. Le crâne est *pariétal*, selon l'expression de Gratiolet. Les mensurations de Huschke donnent pour la surface de la vertèbre frontale chez la femme blanche, relativement au reste du crâne, un chiffre peu inférieur à la même surface relative chez l'homme blanc. Mais chez la femme blanche, comme chez le nègre, la vertèbre moyenne prédomine sur les autres et les dimensions relatives sont très-voisines : 75,4 chez le nègre, 74,1 chez l'Européenne. Ces deux dernières surfaces sont mêmes comparables absolument, car la surface crânienne totale est, chez le nègre mâle, 53,206, et chez la femme européenne 53,375 (moyenne). « Le nègre est à l'homme blanc, dit M. Pruner bey, ce que la femme européenne est à l'homme. »

Cette remarque vraie anatomiquement l'est encore plus quand on compare les tendances intellectuelles et morales.

Le nègre, dit encore M. Pruner bey, et son assertion est en tous points confirmée par les relations des voyageurs africains, Speke, Baker, etc., a pour caractères moraux domi-

nants, la sensualité, la tendance à l'imitation servile, le défaut d'initiative, l'horreur de la solitude, l'amour désordonné du chant, de la danse, la mobilité.

Tous les voyageurs signalent chez lui un invincible amour du clinquant, de la parure, un penchant très-vif pour la musique.

Je parle du nègre d'Afrique, du roi de la race nègre; celui d'Australie, beaucoup moins intelligent, est presque entièrement dominé par les besoins nutritifs et à peu près complétement dépourvu de tendances artistiques.

Le nègre d'Afrique, selon M. Pruner bey, est un être aimant et un être de plaisir; mais les sentiments affectueux sont à peu près nuls chez le Néo-Calédonien, absolument étranger selon M. Bourgarel à la reconnaissance, au dévouement, féroce, perfide, n'ayant nulle moralité, horriblement débauché (sodomie), ne souriant jamais, étouffant ses malades, anthropophage, etc.

L'Australien, moins développé encore que le Néo-Calédonien, ne vit pas même en tribu, ne sait pas se bâtir une hutte, ne compte que jusqu'à deux, déterre les cadavres pour les dévorer, n'hésite pas à manger sa femme ou ses enfants en cas de disette.

Tout cet ensemble de faits a une signification qu'il serait absurde de récuser, d'autant plus que l'observation individuelle des blancs la corrobore.

En moyenne, le cerveau est moins développé chez l'homme du peuple que chez les classes moyennes plus ou moins lettrées (Parchappe), et il est énorme chez les hommes d'une intelligence vraiment supérieure (Cuvier, Cromwell, Byron, Dupuytren). M. Broca a de même trouvé, en mesurant les crânes des anciens cimetières parisiens, que le développement crânien était plus faible chez les crânes exhumés de la fosse commune. D'autre part, l'idiotisme coïncide toujours avec un arrêt de développement cérébral, surtout des lobes frontaux, etc.

En général, toutes les fois que chez un homme blanc la forme du crâne et de la face se rapproche des formes éthio-

piennes, on est donc en droit de s'attendre à une intelligence inférieure, comme le type physique.

Cette proposition, généralement vraie, n'a point cependant un caractère rigoureux.

Selon la remarque de Gratiolet, l'idiot a parfois un frontal redressé. La vraie mesure du lobe frontal, selon cet observateur, serait l'angle formé par les sutures transverses frontales et la ligne faciale. Cet angle, qui est de 30 à 35 degrés chez le blanc normalement conformé, descendrait chez le Cafre à 25 degrés pour disparaître entièrement chez l'Alfourou et l'Australien et chez beaucoup d'idiots. Or nul moyen de mesurer cet angle sur le vivant. Il peut être fort grand avec un front fuyant. Alors le frontal, incliné, refoule les vertèbres postérieures, l'écaille occipitale; d'où cette conséquence paradoxale que la saillie de l'occiput peut indiquer un grand développement des lobes frontaux. Ainsi inversement chez le singe l'occiput est plat, quoique les lobes occipitaux ne soient nullement atrophiés, au contraire, car ils envahissent toute la région postérieure de la loge occipitale, occupée au contraire chez l'homme par les plis de passage des lobes frontaux (1). D'accord, mais ici du moins, malgré l'aplatissement de l'occiput et le développement des lobes occipitaux, le frontal n'est nullement redressé et rien ne justifie le paradoxe anatomique que nous avons mentionné plus haut (2).

Mais Gratiolet ne considérait lui-même ces anomalies que comme des exceptions, et l'observation générale est incontestablement vraie.

Entre les races extrêmes dont nous nous sommes seulement occupés viennent se placer les types intermédiaires, le Polynésien, l'Américain, le Mongol, etc. Nous nous bornons à les mentionner, voulant rester dans les généralités à peu près établies aujourd'hui, mais dont nous ne nous dissimu-

(1) Gratiolet, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. I, p. 255, 256.

(2) Galien disait déjà que le crâne se moulait sur le cerveau et non le cerveau sur le crâne (*De usu partium*, lib. VIII).

lons pas l'insuffisance, car les penchants, surtout les penchants artistiques, moraux, intellectuels, varient de mille manières. Quel est le signe physiognomonique de chacune de ces nuances, de ces facettes? Il est encore à déterminer, et nous devons nous contenter de formuler les quelques propositions générales suivantes, vraies dans la généralité des cas :

1° La vigueur des penchants nutritifs est en rapport avec le développement prédominant des lobes occipitaux, d'où résulte ordinairement la saillie de l'occiput, l'aplatissement du frontal, une tendance au prognathisme, des lèvres épaisses, etc.

2° Inversement, l'énergie des penchants intellectuels est en relation avec l'ampleur des lobes frontaux, et, par suite, le frontal est proportionnellement plus vaste, plus bombé, plus relevé.

3° Par exclusion, et en tenant compte du développement des lobes pariétaux ou des régions cérébrales pariétales, car ici le lobe se limite mal ; en tenant compte aussi du développement relativement grand de cette région chez le nègre d'Afrique et la femme européenne, on serait porté à mesurer les penchants dits moraux ou affectifs d'après le développement des régions latérales du cerveau (1).

Mais les tendances toutes spéciales, celles qui font de l'un un grand poëte, de l'autre un grand mathématicien, de tel autre un grand artiste ?... ici, la science physiognomonique reste à faire, malgré le vigoureux essai de Gall, et la seule localisation scientifique à peu près faite, c'est celle du langage. Laissons faire le temps et l'observation lente, car le principe est vrai. « Si tout est dans la masse, le reste étant identique, la carpe construira un peu comme le castor, la grenouille chan-

(1) On peut, sans crainte de se tromper, chercher les qualités et les facultés communes aux animaux et à l'homme dans les parties postérieures, inférieures et moyennes latérales du cerveau et celles exclusivement particulières à l'homme dans les parties cérébrales antérieures et supérieures.

(GALL, *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, t. II, p. 424.)

tera un peu comme le rossignol, les dauphins et les marsouins feront de la philosophie, d'autant meilleure que celle de MM. Jourdan et Bérard, que la masse centralisée du cerveau de ces savants est surpassée par la masse cérébrale des métaphysiciens de l'Océan (1). »

Mais le poids et la forme du cerveau ne sont pas tout : l'énergie vitale prime même la forme, comme le disait Gratiolet, et là surtout est la raison qui doit donner au physiognomoniste la prudence du serpent.

N'est-il aucun moyen de mesurer cette force, de deviner d'après les caractères extérieurs la puissance du mouvement nutritif intime ? Nous pensons que la vieille notion de tempérament peut donner ici quelque lumière, et que pour avoir été beaucoup trop prônée par nos pères, elle ne mérite pas l'oubli presque absolu où elle est tombée.

CHAPITRE II

DES TEMPÉRAMENTS ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA PASSION.

I

Dans son beau *Traité de la pathologie cellulaire*, Virchow admet, autour de chacune des unités dont la somme compose le corps humain, un territoire cellulaire, une zone d'action. Il s'en tient là ; mais il est évident, par suite, qu'un groupe de cellules juxtaposées et analogues doit exercer une action collective, fédérative, représentant la somme des énergies partielles et rayonnant au loin sur les autres groupes. Tous les tissus doivent donc réagir les uns sur les autres.

Mais chez les animaux supérieurs, un tissu surtout est doué d'une grande puissance d'action, c'est le tissu nerveux, fibres

(1) Gall, t. VI, p. 8.

et cellules. A leur tour, aussi, les autres tissus réagissent sur lui ; mais dans l'état normal ils subissent ordinairement son joug. Aussi, pour le pathologiste, le physiologiste et surtout le psychologiste, ce tissu qui centralise la force vitale est de beaucoup le plus important à étudier, puisqu'il est dans son noyau principal le siége des phénomènes de conscience, l'organe des faultés. Car la vieille énigme de l'âme se débrouille de plus en plus. Déjà nous pouvons, avec le docteur Luys (1), suivre les sensations, les impressions nutritives et sensitives depuis leur origine, qui est l'incitation d'une ou de plusieurs des innombrables fibrilles nerveuses périphériques jusqu'au réseau des cellules conscientes, multipolaires, toutes reliées entre elles et avec le reste du système nerveux, et formant la couche grise corticale des replis externes du cerveau. Nous voyons ces incitations, modifiées pendant leur trajet par des centres cellulaires secondaires, notamment par un grand récepteur commun intermédiaire (couches optiques), aboutir enfin aux plus petites cellules de la substance grise, cellules analogues aux cellules sensitives de la moelle et probablement le siége de la sensibilité consciente. Puis l'incitation, traversant le réseau cellulaire, arrive enfin aux plus grosses cellules multipolaires, analogues aux cellules motrices de la moelle et siége probable des volitions, pour de là rayonner le long des fibres efférentes vers les muscles, en rencontrant aussi sur leur trajet un récepteur commun spécial (corps striés). Il ne reste plus qu'à subdiviser les cellules corticales. Car il est indispensable qu'il y ait entre les petites cellules de la sensibilité consciente et les grosses cellules dites des volitions, un appareil cellulaire vraiment centralisateur au sein duquel s'opèrent les actes intellectuels. On est porté à attribuer ce rôle aux cellules corticales intermédiaires par leur position et leur volume, et reliant les petites aux grosses cellules.

Pour la psychologie positive, qui tâche de ne jamais perdre de vue les rapports du physique et du moral, de l'agent et de l'acte, le tissu nerveux est donc le tissu par excellence;

(1) *Loc. cit.*

et, pour connaître le tempérament d'un homme, c'est-à-dire *l'énergie de son ressort vital;* pour jauger même sa valeur individuelle, idiosyncrasique, il suffirait de pouvoir mesurer exactement chez lui la puissance nerveuse dans ses divers modes d'action et de réaction, en la combinant avec la notion du volume des centres nerveux.

Un jour, la science, munie de ces indispensables notions, pourra rédiger exactement le code des lois vitales et cérébrales; mais aujourd'hui, l'imperfection de nos connaissances nous oblige à ne faire sur cet important sujet que des inductions hésitantes, basées sur des faits particuliers, sur des caractères grossièrement apparents. Cependant, ces vues ébauchées nous permettent déjà de répondre tant bien que mal et approximativement à quelques importantes questions que je vais passer en revue.

II

Y a-t-il des caractères moraux assez tranchés et assez analogues, chez les individus et les races, pour permettre une classification des hommes (je dis des hommes blancs seulement) sur cette seule base?

Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, tous ceux qui ont observé les hommes les ont classés d'après les seules données psychologiques, et, quelles que fussent leurs théories explicatives, presque tous se sont donné la main pour formuler les mêmes conclusions. Faut-il n'y voir que de l'imitation servile, la vieille histoire des moutons de Panurge? Non. Car nous-mêmes, aujourd'hui, n'avons pas besoin de promener longtemps les yeux autour de nous pour reconnaître que, depuis l'origine des sciences anthropologiques, les grands traits moraux de l'homme n'ont guère varié, et, aujourd'hui comme au temps d'Hippocrate, nous voyons quatre types principaux.

1° Des hommes à impressionnabilité paresseuse, à imagination faible, lents à être émus et ne gardant pas longtemps l'impression morale. Chez eux, tous les actes cérébraux ont un cachet de lenteur extrême. Ne leur demandez pas un

effort intellectuel, violent, énergique, une grande dépense instantanée de force cérébrale. Mais, s'ils agissent lentement, en revanche, ils n'éprouvent guère de lassitude, d'ennui durable, et ils s'écartent difficilement de la route qu'ils se sont tracée ou qu'on leur a tracée; car rien n'a prise sur eux, et leur plus cruelle ennemie c'est l'apathie de leur nature. Leurs affections sont tièdes. Les grands dévouements, les grandes vertus aussi bien que les grands crimes ne sont pas de leur ressort. Mais, si leur intelligence et leur raison sont bien développées, comme nulle secousse ne les vient troubler, elles jouissent d'une invariable rectitude, et les guident sûrement dans la vie.

Très-faciles à vivre, pourvu qu'on ne les attaque pas, ils n'attaqueront personne; sujets aimés des despotes, ils se conforment toujours aux lois de leur pays, aux exigences sociales, et faisant toujours le strict nécessaire, ils évitent les grands revers et manquent souvent les hautes fortunes.

Leur peu d'excitabilité cérébrale, leur manque de ressort les asservit au sommeil, au besoin de repos.

Le trait dominant de leur caractère étant une faible impressionnabilité, leur nom psychologique doit être : les *apathiques*.

2° D'autres hommes nous offrent des traits diamétralement opposés. De la tête aux pieds, ils sont impressionnables. Tout les émeut, tout les agite, tout les fait jouir ou souffrir. Chez eux, l'action nerveuse est rapide, énergique; mais cette impressionnabilité, qui jamais ne repose, donne à leur caractère une mobilité excessive. Leurs facultés intellectuelles, même quand elles sont bien développées, ne peuvent se fixer longtemps sur le même sujet. Nulle force d'attention. Une impression chasse l'autre, et la succession ininterrompue des émotions rend l'intelligence presque inutile. Leur imagination est ardente. Chez eux, les idées-images ont de la couleur et l'intelligence les groupe facilement; mais presque toujours en obéissant au fouet de la passion actuelle et non à la froide raison.

Les hommes dont je parle sont très capables d'un acte vigoureux, pourvu qu'il soit exécuté promptement, aussitôt

après l'excitation ; car celle-ci étant de courte durée, il n'y a aucune suite dans les idées.

N'attendez pas des hommes ainsi doués une série d'efforts énergiques dirigés pendant longtemps vers un même objet : une grande découverte, un œuvre importante. C'est de prime saut qu'il leur faut atteindre le but, et ils y arrivent quelquefois.

Malheur à l'État, à l'entreprise importante qui les aura pour guides ; mais si leur intelligence est puissante, ils peuvent avoir du succès dans la littérature poétique, dans les arts, surtout dans la musique ; car aussitôt l'émotion poétique perçue, il n'est pas besoin d'un long effort pour la fixer dans une strophe brillante ou un motif mélodieux. La peinture et la sculpture, qui exigent un long travail pour fixer, matérialiser l'impression, seront moins de leur domaine. Ils s'appelleront plus souvent, s'ils sont remarquablement doués, Mozart et Rossini que Michel-Ange et Le Poussin.

Toutes les parties de leur être sont liées par une étroite sympathie que le plus léger désordre, la plus faible excitation met en jeu.

Dire qu'ils sont rarement calmes, c'est dire que leur jugement est souvent faux.

Chez eux, les besoins nutritifs ont peu d'énergie, mais ils sont avides d'impressions morales. Ils dorment peu et mal. Les plaisirs de la table les touchent moins que ceux de l'amour.

Je les appellerais volontiers : les *sensitifs*.

3° La troisième classe se compose d'hommes doués d'une impressionnabilité moins développée que chez les précédents, mais vive encore. L'imagination est généralement ardente et le caractère plus vigoureux, mais inconstant.

L'acte suit rapidement l'ordre de la volonté, la volition des psychologues.

Tous les actes vitaux s'exécutant facilement, il en résulte une grande propension à la gaieté, expression d'un bien-être permanent. Il y a bien rarement de ces tristesses sans cause apparente, échos d'une nutrition pénible, qui sont si communes chez les sensitifs.

Les besoins nutritifs sont forts et tyranniques, d'où une grande propension aux plaisirs de l'amour et de la table.

Les hommes de ce type, étant excitables et ayant conscience de leur vigueur, sont généralement courageux, souvent batailleurs, actifs, entreprenants dans la jeunesse. J'en ferais volontiers des soldats.

Ils dorment comme ils mangent, comme ils boivent, beaucoup et facilement.

Leur vie morale est moins active que celle des précédents; mais ils ont plus de persévérance, quoique ce soit rarement chez eux la qualité dominante. Ils sont violents, irascibles, contents d'eux-mêmes; par conséquent fort enclins à l'amour-propre.

En résumé, mettez une sourdine à l'impressionnabilité morale, presque maladive du sensitif, donnez plus de force à ses besoins nutritifs; accentuez son caractère plus énergiquement, et vous aurez l'empreinte morale que je décris.

Nous appellerons ces hommes : les *actifs*.

4° Le trait dominant dans la physionomie morale que je vais crayonner, c'est une impressionnabilité lente à s'émouvoir, lente aussi à varier, tenace et conservant longtemps l'impulsion donnée. Ici, c'est l'impressionnabilité morale qui prime ordinairement, mais une impressionnabilité peu modifiable; aussi les passions sont-elles très-énergiques, profondes et durables. L'imagination est forte.

Si vous réussissez à passionner les hommes de ce type pour une entreprise quelconque, la vivacité de leur impressionnabilité, leur défaut de mobilité et l'énergie de leurs désirs les rendront capables d'efforts longs, difficiles; ils se roidissent volontiers contre les obstacles.

Quoique chez eux les besoins nutritifs ne manquent pas d'énergie, ils cèdent généralement la place aux besoins moraux. En général, l'homme ainsi organisé est porté à la mélancolie; c'est sous une teinte sombre qu'il regarde le monde, et cette nuance de tristesse se remarque dans toutes ses passions. Il est très-accessible à l'amour passionné, à l'ambition, à la vengeance, au fanatisme religieux ou politique. Son ima-

gination puissante exagère la grandeur des obstacles, mais la solidité du caractère prévient le découragement.

Généralement dominés par une idée fixe, les hommes ainsi constitués sont peu aimables. Distraits, préoccupés, ils manquent souvent dans la vie des occasions favorables, mais ils peuvent accumuler lentement une grande somme d'énergie et faire, à un moment donné, un puissant effort. Aussi sont-ils propres aux grandes fautes ou aux grandes actions, si leur cerveau a de la puissance.

Ils parlent peu, s'endorment difficilement, se réveillent avec la même lenteur.

Ce sont par excellence : les *passionnés*.

III

Y a-t-il des groupes de signes physiques appréciables correspondant à chacun des types moraux précédemment décrits?

Cette question serait oiseuse, si la relation nécessaire entre le physique et le moral était reconnue et avouée par tout le monde. L'homme est un, en dépit de préjugés millénaires, mais qui meurent visiblement, et l'on peut formuler la loi suivante :

A toute empreinte morale tranchée correspond une empreinte physique aussi tranchée.

Aussi, de même que nous avons pu décrire quatre types moraux bien caractérisés, nous décrirons de même autant de types physiques incontestables, et que tous les médecins ont admis dans la suite des siècles, jusqu'à notre époque, qui, justement amoureuse de la rigueur scientifique, les néglige provisoirement, en attendant que leur caractéristique anatomique et physiologique soit déterminée.

Enumérons brièvement les signes physiques grossièrement apparents de chacun de ces types :

1° Chairs molles, tissu cellulo-graisseux développé, lâche. Traits du visage grossièrement modelés, ainsi que les extrémités. Système lymphatique riche et s'engorgeant facilement.

Circulation et respiration lentes. Digestion paresseuse. Membres souvent volumineux, mais avec flaccidité des tissus. Le sang est riche en globules blancs. On résiste mal à la fatigue, au froid, et l'on a besoin d'une alimentation riche et de longs sommeils.

En général, les rouages de l'organisation marchent faiblement, lentement. Les sens sont paresseux, les organes génitaux peu actifs. Les maladies inflammatoires passent facilement à l'état chronique, et les réactions se font lentement. Grande tendance aux flux muqueux. Teint modérément coloré. Cheveux souvent blonds ou châtain clair.

C'est *le tempérament lymphatique* des auteurs.

2° Le second type est caractérisé par un minime développement du tissu cellulaire, un système lymphatique peu développé, des muscles grêles, mais relativement forts, s'il s'agit d'un effort de courte durée. Parfois on peut résister à des fatigues excessives, nullement en harmonie avec l'apparente faiblesse de la constitution. Mais ce résultat, dû à une vive exaltation morale, est ordinairement suivi d'une dépression profonde.

Quoique le sang soit généralement pauvre en globules, une alimentation très-modérée et peu de sommeil suffisent.

Le pouls, ordinairement faible, est très-facilement variable. On a horreur du froid. Les sens sont doués d'une sensibilité exquise. On est peu sujet aux phlegmasies, mais très-facilement aux névroses.

Souvent les traits du visage sont finement modelés.

Le thé, le café, déterminent une exacerbation maladive de la vie cérébrale.

Le trait dominant de la constitution est une sympathie nerveuse très-développée. Aussi le plus petit désordre est vivement ressenti par toute la machine et trouble toutes les fonctions.

On a reconnu le *tempérament nerveux.*

3° Les caractères physiques du tempérament suivant sont : une belle apparence extérieure, un teint richement coloré, des muscles forts, sans empâtement, au moins dans la jeu-

nesse ; une circulation et une respiration qui en apparence rivalisent d'activité, un appareil digestif vigoureux et exigeant, des fonctions génératrices actives.

Les muscles sont capables d'efforts vigoureux et soutenus ; les organes des sens spéciaux bien doués.

Les maladies sont rapides, violentes ; les phlegmasies aiguës.

Le sang surabonde en globules rouges dont le mouvement nutritif ne réussit point à épuiser l'oxygène, d'où facile harmonie entre les fonctions dans la jeunesse. En vieillissant, tendance aux maladies du cœur, aux congestions céphaliques, à l'obésité, aux affections goutteuses. Il semble qu'il y ait désharmonie entre la fonction hémato-poétique excessive et la dépense.

Ordinairement le café, le thé, etc., excitent peu le système nerveux, beaucoup moins que l'alcool.

C'est le *tempérament sanguin.*

4° Le quatrième type est bien différent.

Au lieu de l'aspect séduisant du sanguin, nous voyons un teint plus ou moins pâle et subictérique, un œil ordinairement noir et expressif, des traits fortement accentués, mobiles. Ordinairement la physionomie est caractéristique et la fixité de la pensée lui a donné une expression spéciale.

Ce n'est qu'exceptionnellement que les cheveux et les yeux ne sont pas noirs ou d'un brun foncé. En général les éléments pigmentaires sont abondants.

Souvent le système musculaire est puissant et les fonctions digestives s'exécutent avec activité. Le pouls est lent ; la respiration profonde et lente. L'embonpoint est assez rare.

Le sang des capillaires de la peau comparé à celui du sanguin s'en distingue par la moins grande abondance des globules qui, de plus, sont beaucoup moins rutilants, plus désoxygénés. On y remarque aussi moins de globules blancs que chez le lymphatique.

On résiste très-bien à la fatigue, pourvu que l'on soit dans de bonnes conditions d'alimentation et d'aération.

Les excitants du système nerveux (thé, café) déterminent une exaltation profonde et durable de toutes les facultés.

Sans avoir la lenteur qui les caractérise chez le lymphatique, les phlegmasies prennent rarement une marche suraigüe. Les maladies les plus à craindre sont les affections du foie, le cancer.

C'est le tempérament bilieux.

CHAPITRE III

GÉNÉRALITÉS SUR LES TEMPÉRAMENTS.

I

Les quatre types autour desquels on peut grouper tous les hommes de la race caucasique ont été primitivement aperçus par Hippocrate, qui les rapporta aux quatre humeurs admises par lui dans le corps humain (sang, bile, pituite, atrabile). Galien, tout en admettant aussi les quatre types, les expliqua par la prédominance de certaines qualités : le chaud, le froid, le sec et l'humide.

Stahl les crut liés à la texture des solides et à la consistance des humeurs.

Haller les accepta aussi, en les expliquant à sa manière par une dose plus ou moins forte d'irritabilité et en même temps divers degrés de solidité dans les tissus.

Cabanis commence à les considérer comme des physionomies organiques mieux localisées.

En admettant les quatre types hippocratiques, chacun de ces auteurs en avait créé d'autres, et admis des tempéraments mixtes dont je parlerai bientôt.

Tout le monde avait vu et admis les tempéraments. La théorie explicative seule variait suivant les idées du temps. Mais les observateurs, en ne tenant compte que des modes généraux de l'organisme et nullement des organes isolément considérés, étaient embarrassés par un grand nombre de cas

particuliers, qui rentraient mal dans la loi générale, dans les classes admises. Le premier, Hallé vit qu'en dehors des tempéraments généraux, il fallait tenir compte des tempéraments idiosyncrasiques, partiels; mais sa classification manque de précision.

Thomas, dominé par les mêmes raisons, tomba dans l'erreur opposée à celle des anciens, et, ne tenant aucun compte de la constitution générale, il vit partout des prédominances organiques bien localisées.

Mais sa classification des hommes en *crâniens*, *thoraciques*, *abdominaux* et *mixtes*, ne remplace nullement l'utile notion de tempérament que nous ont transmise les pères de la médecine.

Bégin concilia habilement toutes les opinions en reprenant l'idée de Hallé, la développant, la précisant. Il donna les traits caractéristiques des quatre tempéraments généraux sur lesquels venaient se greffer des tempéraments partiels, liés au développement accidentel d'un organe ou d'un groupe d'organes importants.

Cette classification est satisfaisante à tous égards; car tout homme appartient plus ou moins à un des quatre tempéraments généraux. Il est ou sanguin, ou lymphatique, etc.; mais, en outre, il a le cerveau plus ou moins développé, les fonctions génératrices plus ou moins exigeantes, etc. Aussi, malgré la conformité du tempérament général, y a-t-il une grande différence entre un sanguin dont le cerveau est vaste et un sanguin microcéphale, etc.

Le seul tort grave de Bégin, ce fut de reléguer parmi les tempéraments partiels le tempérament bilieux, qui a incontestablement un cachet de généralité.

Presque tous les auteurs, qui ont décrit les tempéraments, ont cru devoir ajouter qu'ils donnaient des types n'existant guère dans la réalité, et ils ont admis un très-grand nombre de tempéraments mixtes, sans caractères tranchés, à tort, selon moi; c'est le tempérament parfaitement équilibré, le *temperamentum ad pondus*, qui est une chimère. Chez tous les hommes, une des empreintes domine plus ou moins les

autres. Entre le tempérament mixte et le tempérament tranché, il n'y a qu'une différence de degré, et, en examinant attentivement, en tenant compte de toutes les nuances physiques et morales, pathologiques et physiologiques, il est presque toujours possible de classer un homme dans un des quatre cadres généraux.

Quant au tempérament partiel, son influence est secondaire. L'homme, par exemple, chez qui domine un vaste cerveau, Cuvier, Byron, Cromwell, etc., n'en appartient pas moins à l'un des quatre tempéraments généraux. Quel que soit l'organe ou le système d'organes dominant, cerveau, muscles, organes génitaux, etc., il subit toujours l'influence générale constitutionnelle.

Mais il est bien important de ne point se faire une fausse idée de la valeur du mot tempérament. Cette notion générale donne *la qualité du ressort vital* et rien de plus. Pour connaître complétement l'individu, il faut donc tenir compte des organes isolément considérés.

Ainsi, en thèse générale, l'empreinte lymphatique est la plus mauvaise, la moins énergique; cependant le crâne d'un lymphatique peut contenir le cerveau d'un Cuvier, et l'on a alors un homme supérieur, d'autant plus apte aux travaux de l'esprit qu'il n'en est point distrait par une puissante impressionnabilité, des besoins impérieux d'ordre secondaire; mais son tempérament déterminera l'emploi qu'il fera de ses facultés.

A cerveau égal et fortement développé, le lymphatique s'adonnera aux tranquilles spéculations de la philosophie, aux paisibles recherches scientifiques; le nerveux s'occupera d'art, de poésie; le sanguin dépensera son activité dans les luttes ordinaires de la vie, aspirant aux honneurs, à la fortune, et il primera souvent des rivaux moins bien doués, tandis que le bilieux s'usera dans les crises perpétuelles des passions morales; il sera amoureux ou fanatique, ou ambitieux. S'il se consacre aux travaux intellectuels, il préférera la littérature aux sciences et excellera à peindre en traits de feu, dans un style imagé, caractéristique, les passions souvent tristes qui l'ont si vivement agité.

C'est le tempérament qui donne à la pensée sa couleur spéciale. Les pensées du lymphatique bien doué sont justes; celles du nerveux, spirituelles; celles du sanguin, vives, fécondes ; celles du bilieux, énergiques.

Je suppose mes quatre types bien doués et parfaits, chacun dans son genre, car de même qu'un lymphatique peut avoir un cerveau-génie, il n'est rien moins que rare de trouver un nerveux, un bilieux etc., microcéphales. Le nerveux n'est alors qu'un sot affligé d'une grande mobilité ; le bilieux, qu'un sot ayant des impressions tenaces et durables.

II

Tant vaut l'organe, tant vaut la fonction. Ce que l'on appelle *caractères moraux* n'est que l'expression fonctionnelle des organes cérébraux et dépend conséquemment du tempérament général d'abord, puis de la conformation du cerveau, de son volume.

Mais le volume et le poids du cerveau sont des éléments insuffisants pour juger de son activité fonctionnelle. Comme il y a des tempéraments divers, il y a aussi diverses qualités de système nerveux.

Comparez un Allemand phlegmatique à un Italien. Chez le premier les organes, les muscles par exemple, obéissent plus lentement aux ordres de la volonté. Ou l'impulsion cérébrale est moins énergique ou les conducteurs sont moins sensibles, mais les mouvements de l'un sont beaucoup plus rapides que ceux de l'autre.

Il en est de même pour le travail intellectuel. La pensée naît, germe, mûrit plus vite chez le nerveux que chez le lymphatique. Le sanguin et le bilieux se placent dans l'intervalle. C'est presque instantanément que la pensée jaillit chez le nerveux : c'est lentement et par un lent travail d'agrégation qu'elle arrive à maturité chez le lymphatique. L'un est homme d'intuition ; l'autre homme de méthode.

Quelle que soit l'idée que l'on se fasse de l'être humain ; que l'on y voie une harmonieuse unité ou un composé de

deux principes, cela ne change pas les faits. Certainement on n'arrive à l'idée de dualité que par abstraction, et dans la pratique, spiritualistes et matérialistes sont bien obligés de considérer l'homme comme un être parfaitement un et indivisible.

Donc, étant donné le caractère moral d'un homme, s'il offre les traits saillants d'un tempérament typique, vous pouvez hardiment en conclure qu'il en a les traits physiques et inversement. Étant connu le caractère d'un Loyola, d'un Tibère, d'un Calvin, on peut affirmer qu'ils avaient l'empreinte bilieuse fortement accusée. La biographie d'un Louis XV indique nécessairement un sanguin, et Mozart sera toujours le type du nerveux, comme Gibbon celui du lymphatique.

III

Certes, la grossière et vague description que j'ai donnée des divers types physiques est loin d'être rigoureuse et scientifique. Il faudrait aujourd'hui, au lieu de dédaigner l'antique notion de tempérament à cause de son défaut de précision, déterminer à quel fait général d'anatomie ou de physiologie sont dues les diverses physionomies générales de l'être. C'est au mode de nutrition intime qu'elles doivent se rattacher.

Ainsi un petit nombre d'observations microscopiques font bientôt voir de notables différences entre le sang des capillaires chez un sanguin et un bilieux. Nombreux et rutilants chez l'un, les globules sont plus rares et d'une teinte plus sombre chez l'autre.

Chez le sanguin, les globules ne perdent au contact des tissus qu'une portion de leur oxygène, d'où la couleur rosée de la peau. Il semble y avoir disproportion entre le nombre, l'activité de ces éléments et les besoins de la nutrition intime (1).

(1) M. Claude Bernard a constaté que le degré d'avidité du sang pour l'oxygène, par conséquent la facilité avec laquelle les globules

L'alcool ou plutôt les alcooliques, qui ralentissent si manifestement la combustion vitale, engendrent à la longue l'état dit pléthorique à aspect artériel (1).

Dans les pays chauds où, sous l'influence d'une ardente insolation, le mouvement nutritif intime est plus rapide et plus actif, l'homme de race blanche a généralement le teint pâle, le sang plus pauvre en globules.

Enfin l'exagération du tempérament sanguin, l'état pléthorique longtemps continué s'accompagne évidemment d'un ralentissement du mouvement vital se traduisant par la transformation graisseuse des éléments anatomiques (2).

De tous ces faits on est porté à conclure, sous toutes réserves, qu'un des caractères physiologiques généraux du tempérament bilieux, c'est une rapide consommation d'oxygène. Le type dit sanguin aurait un caractère inverse.

IV

Si la théorie darwinienne n'est pas encore scientifiquement prouvée, elle est tellement vraisemblable qu'on est obligé de l'admettre comme vraie. Car, puisqu'il est hors de doute que la vie n'a pas toujours existé à la surface de notre petit globe terrestre, on en est réduit, au sujet de l'origine des êtres or-

abandonnent la totalité de leur oxygène aux tissus, est en rapport avec la coloration plus ou moins noire du sang.

Les animaux hibernants ont le sang veineux rouge et consomment peu d'oxygène. Chez un animal qui se refroidit, le sang veineux devient rouge. Même alors la galvanisation des nerfs d'un membre noircit le sang des veines de ce membre. Hunter a vu pendant la syncope le sang des veines devenir rouge.

La section du filet cervical sympathique rend le sang rouge du même côté, tandis que la galvanisation du bout supérieur rétablit la coloration noire. (Claude BERNARD, *Liquides de l'organisme.*)

(1) Le café doit agir en sens inverse et stimuler le mouvement vital.

(2) Robin, *Étude sur la dégénérescence graisseuse des capillaires cérébraux.* — Perrin, *Études sur l'action physiologique de l'alcool:*

ganisés, à opter entre l'hypothèse d'une innombrable quantité de générations spontanées et la doctrine de la lente évolution des formes organiques. Or, pas un esprit sensé, acculé dans ce dilemme, n'hésitera à croire plutôt à la transformation lente des êtres organisés qu'à la création ou à l'apparition instantanée et féerique de chacune des espèces vivantes ou éteintes, du *trilobite* du *mammouth* ou de l'*homme*.

Mais si l'on peut encore contester la doctrine de la modification des espèces, personne n'osera nier la modification des tempéraments. L'homme n'est point un cristal immuable, et nous voyons la physionomie générale de son être varier incessamment suivant le cours des ans, les variations du genre de vie, le climat surtout, même les causes locales. Ainsi le tempérament lymphatique très-commun dans les ruelles étroites de Gênes, où le soleil ne pénètre jamais, est très-rare dans la banlieue de la même ville. Des faits analogues s'observent chez tous ceux qui émigrent des campagnes dans les grandes villes.

Quant à l'influence plus générale du climat, elle est incontestable, même en Europe. Le Celte espagnol est généralement bilieux, sobre, aux formes sèches. Le Celte de l'Armorique française, qui est à peu près au même degré à l'étiage de la civilisation, est lymphatique ou sanguin, lent, mou et ivrogne.

Dans la race germanique nous pouvons de même comparer l'habitant des humides lagunes de la Hollande, type de tempérament lymphatique, une mobile montagne de tissu cellulo-adipeux, du beurre organisé, suivant une expression citée par Diderot, à l'Allemand du Midi ou à l'Anglo-Saxon.

En général, l'Européen du Nord est lymphatique ou sanguin, l'Européen du Midi est bilieux ou nerveux.

Sous l'influence d'un air dense et très-oxygéné, les globules rouges s'accumulent dans le sang et le mouvement de nutrition intime ne peut tous les utiliser, d'où la coloration vermeille de la peau dans l'âge adulte, et plus tard, quelque chose d'analogue à ce qui se produit dans l'alcoolisme, une lente et sourde excitation de tous les tissus provoquant d'abord une

production exagérée de noyaux cellulaires, puis la régression graisseuse de tous les éléments histologiques.

La modification du tempérament, et par suite des caractères et des aptitudes passionnelles, se produit aussi dans l'acclimatation. Dans l'Inde, les rares Anglais qui s'acclimatent acquièrent le tempérament bilieux.

Transportez une tribu de Hollandais lymphatiques sur les confins du Sahara et soumettez-les au genre de vie des Arabes, mangeurs de dattes!

Il n'est pas besoin d'avoir lu les travaux des docteurs Bertillon et Boudin sur l'acclimatation, pour deviner qu'un grand nombre de nos expatriés, respirant un air rare et chaud, au lieu d'un air condensé et humide, n'ayant qu'une alimentation pauvre au lieu d'une alimentation riche, etc., ne tarderont pas à succomber. Admettons que la mort en fauche 99 pour 100, et que même la durée de la vie soit abrégée chez les survivants. Mais ces survivants seront ceux dont la constitution était le plus modifiable, et leurs enfants auront l'avantage dans le *struggle for life.* La sélection continuant à agir à la deuxième, à la troisième, à la $n^{\text{ième}}$ génération, on aura dans un temps donné une race qui, tout en conservant les traits généraux des ancêtres, leur squelette, aura des tissus plus secs, une peau plus pigmenteuse, des poumons moins avides d'air, un sang moins globuleux et un tempérament bilieux ou bilioso-nerveux.

V

Quelle est l'influence du tempérament sur la violence et la durée des passions?

Le développement prédominant de telle ou telle faculté ou propriété fondamentale spécialise la passion.

Ainsi une impressionnabilité facile à exciter entraîne nécessairement une incessante génération de désirs, selon son mode dominant, nutritif, moral sensitif, intellectuel, et ces désirs sont d'autant plus vifs et durables, c'est-à-dire passionnés, que l'impression qui les engendre est plus forte et plus

longue. Après l'analyse que nous avons faite de la passion, cette proposition n'a pas besoin de démonstration.

Or, en examinant à ce point de vue les divers tempéraments, nous sommes amenés à conclure que le tempérament le plus propre aux passions durables, c'est le tempérament bilieux, tandis que le tempérament nerveux est plus apte aux passions courtes et nombreuses. Entre ces deux extrêmes se place le tempérament sanguin.

Mais chez chaque homme isolément considéré, l'impressionnabilité est surtout excitable par un certain ordre d'actes. Ainsi si la sensibilité proprement dite est la propriété fondamentale la plus parfaite, ce sera le jeu des sens spéciaux qui déterminera surtout des impressions de plaisir ou de peine, et l'individu sera prédisposé aux passions sensuelles ; tandis que si l'entendement prédomine, on prendra de préférence des passions scientifiques.

Mais l'impressionnabilité a différents modes. Il va sans dire que l'impressionnabilité nutritive favorise surtout la génération de passions de même nuance. Même réflexion pour chacun des autres modes.

Aussi, et toutes réserves faites pour de nombreuses exceptions, les passions du nerveux et du bilieux seront souvent dans le mode moral ; celles du sanguin dans le mode sensitif et nutritif, etc.

Un riche développement du système musculaire portera à se passionner pour les exercices du corps, la chasse, la lutte, etc. Ici les tempéraments qui brilleront le plus seront, en première ligne, le sanguin ; en seconde ligne, le bilieux.

Le rôle des facultés est aussi très-important dans la prédisposition passionnelle, mais ici il est difficile de donner des généralités. Cependant, de l'analyse de la passion, on peut déduire la proposition suivante :

L'aptitude à la passion est en raison directe de la puissance et de la vivacité de l'imagination (pouvoir d'imaginer). Car le désir est d'autant plus énergique que l'imagination peint plus vivement le bien désiré. Or, si nous classons les tempéraments au point de vue de l'imagination, il faut

mettre en première ligne le nerveux, puis le sanguin, puis le bilieux, enfin le lymphatique.

Ce dernier tempérament ordinairement assez déshérité relativement aux propriétés et facultés que nous venons d'examiner, se relève, quand il s'agit de la volonté froide, plus ou moins bien raisonnée, mais à ce point de vue aussi libre qu'elle peut l'être chez un homme. Mais cette noble faculté est loin d'inspirer autant d'énergie qu'un désir passionné.

Si l'imagination et l'impressionnabilité sont les nourrices de la passion, la raison et l'entendement en sont les ennemies. Nous exceptons, bien entendu, les passions scientifiques, mais elles sont si rares encore dans le pauvre troupeau des humains ? Relativement à elles, le lymphatique aura encore, à cerveau égal, l'avantage ; car l'émotion viendra rarement étourdir sa raison.

En résumé, le terrain le plus favorable au développement d'une longue et forte passion, étant celui où se trouvent une impressionabilité vive, et se modifiant lentement, une imagination (pouvoir d'imaginer) ardente, et des désirs durables et puissants, le tempérament le plus favorable à la passion sera, en général, le tempérament bilieux.

CHAPITRE IV

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE.

« On est noble et méritant ou l'on est ignoble et dangereux, de même que l'on est beau ou laid. L'éducation, l'exemple, le précepte, servent au plus de moyens adjuvants... Le problème de la répression est tout entier dans l'utile. »

(DALLY, *Remarques sur les aliénés et les criminels au point de vue de la responsabilité*, dans *Ann. méd.-psych.*, 1864.)

I

Il ne nous reste plus qu'à relier en faisceau la série d'études isolées contenues dans ce volume, et à formuler quelques propositions générales.

A la place de ces mots dépourvus de sens précis, de ces notions vagues, la vie, l'émotion, la passion, etc., nous avons formulé par le mode analytique quelques idées bien claires, bornées sans doute, car la science, tout en grandissant chaque jour, est loin d'être faite, suffisantes cependant pour éclairer quelque peu la vie morale de l'homme.

Nous avons vu que l'homme, envisagé sainement, et non à travers les verres colorés de la métaphysique, n'est, au même titre que tous les êtres organisés, qu'un agrégat d'éléments histologiques, fibres ou cellules, formant une république vivante, fédérative, régie, surtout en ce qui concerne la vie de relation, par un pouvoir uniteur et intelligent, le système nerveux. Nous avons vu que ce tout organique se renouvelle incessamment dans ses matériaux qu'entraîne le rapide courant du mouvement vital.

Chacun des actes, chacun des désirs, chacune des pensées de ce mammifère bimane, l'homme, le premier des êtres organisés dans le petit monde terrestre, correspond à une

modification organique, à une usure des matériaux constituant l'être, usure incessamment, mais de plus en plus mal réparée par la nutrition, de la naissance à la mort.

Nous avons vu que de cette structure, et du besoin de vivre commun à tous les éléments, à tous les organes, résultaient des impulsions senties, des besoins, se nuançant diversement suivant la fonction à laquelle ils correspondent, d'où leur classification naturelle en nutritifs, sensitifs, cérébraux; trépied autour duquel se peuvent grouper de même les impressions, les désirs, les émotions, les passions.

Les besoins, ces contre-coups sentis de la vie organique se déroulant spontanément ou stimulée par le monde extérieur, sont d'autant plus puissants, énergiques, qu'ils sont plus intimement liés à la nutrition. Là, comme il arrive parfois dans la société, les plus forts ne sont pas les plus nobles, et souvent l'estomac dicte ses lois au cerveau.

Mais ce despotisme de la nutrition est plus ou moins brutal suivant les races, et suivant les individus; et l'examen de tout le règne animal, de tout le genre humain, du même individu aux différentes saisons de sa vie, permet de formuler en loi : que le despotisme nutritif s'atténue en raison du volume et de la puissance des centres nerveux.

Si l'on examine de plus près les actes cérébraux chez l'homme, on les peut diviser en faits passifs rangés sous les étiquettes *sensibilité* et *impressionnabilité*, et en faits actifs suscités par eux et que nous rapportons à quelques facultés : la mémoire, l'imagination, l'entendement, la volonté.

Chez l'homme, tous ces faits cérébraux, actifs et passifs, ont besoin de se produire. Comme l'élément histologique a besoin d'être le siége du double courant nutritif, comme les glandes ont besoin de sécréter, la fibre musculaire besoin de se contracter, ainsi la cellule cérébrale a besoin de sentir et de penser, et parfois même, chez l'homme bien doué, les besoins cérébraux acquièrent une influence dominante.

Si même on se borne à n'envisager que les besoins moraux proprement dits, besoin d'aimer, de haïr, etc., on les voit très-énergiques chez tous les individus ou à peu près des

races supérieures, et c'est dans leur sol fécond que germent la plupart des passions.

La passion n'est, en effet, qu'un désir énergique et durable, greffé sur une impression forte, quelle qu'en soit la nature.

Les besoins moraux dont nous venons de parler trouvent surtout leur pâture, si l'on considère la totalité du genre humain, dans les créations religieuses.

Ces créations, que l'on peut considérer comme l'homme moral extérioré, se simplifient et s'épurent comme leur créateur, d'autant moins grossières, d'autant plus rationnelles, intellectuelles, que l'être est plus noble et plus intelligent. Enfin, alors que l'individu a fait un triage exact des faits subjectifs et des faits objectifs, alors qu'il a appris à ne plus extériorer, en leur donnant un corps, ses passions, ses émotions, ses conceptions, alors qu'il se borne seulement à scruter l'immense inconnu qui l'environne, les faits religieux s'évanouissent dans la science (1).

Mais ce n'est point d'emblée et dès l'aube de sa vie que l'homme est pourvu ainsi de tous ses besoins, de toutes ses facultés, de toutes ses tendances, et, de la naissance à l'âge adulte, on peut noter une sériation graduée. L'homme, d'abord être purement végétatif, parcourt successivement les phases nutritive, sensitive, pour s'épanouir enfin dans les phases morale et intellectuelle.

(1) Un écrivain, coupable d'avoir commis un acte de virile indépendance et un beau livre, double crime pour lequel il a été durement frappé, a dit : « Par suite d'une illusion d'optique intellectuelle, provenant de la faculté de l'idéal contre laquelle il a tant de peine à se tenir en garde, l'homme a transporté hors de lui, dans un être créé par lui à son image, et dont il fait l'objet de son culte et de son adoration, sa nature propre et les facultés qui lui sont essentielles, non plus restreintes et contenues dans les bornes de la réalité et du possible, mais élevées jusqu'à la notion du parfait, de l'absolu, c'est-à-dire grandes et exagérées jusqu'à l'impossible, jusqu'à l'absurde. »

(*De la morale de l'Église et de la morale naturelle*, par M. E. Boutteville.)

Ces étapes que parcourt tout homme, le genre humain, le groupe social paraît aussi les parcourir.

Dans les premiers âges d'une race, et probablement de l'humanité, l'homme séjourne un long temps dans la phase nutritive, puis peu à peu il arrive à la phase sensitive, pour arriver enfin aux glorieuses phases morale et intellectuelle.

L'Australien et Newton, voilà les deux extrêmes entre lesquels la tourbe humaine s'échelonne individuellement et socialement.

II

Ces grandes données posées, si l'on aborde l'étude des passions proprement dites, on voit d'abord que les germes d'où éclosent les désirs passionnés se groupent suivant une série analogue à celle des besoins, et qu'à chaque groupe de tendances organiques correspond un groupe d'impressions de peine ou de plaisir.

On trouve donc chez l'homme complet des impressions nutritives, sensitives, morales et intellectuelles.

Le pouvoir despotique des premières change, comme la Circé de la fable, l'homme en bête. La prépondérance des secondes crée des amants de l'art. Les dernières resserrent, épurent les liens de la famille et de la société, ou bien, par une impulsion suprême, lancent l'individu à la recherche passionnée des grandes vérités scientifiques.

Des impressions jaillissent naturellement et nécessairement les désirs, aussi avons-nous d'emblée à nous demander si le désir diffère essentiellement de la volonté.

Une étude scrupuleuse, une analyse complète, nous montrent bientôt qu'entre le désir et la volonté il n'y a pas plus de différence qu'entre une impression sensitive et une impression intellectuelle, qu'il n'y a qu'une différence de nuance, que, parmi les tendances senties, les unes sont irraisonnées, d'autres délibérées, que les premières sont les désirs proprement dits, que les autres se rapportent à la volonté.

Du même coup est tranchée la question, tant débattue, du

libre arbitre. Chaque homme étant bien obligé de vouloir conformément à sa nature, qu'il ne se donne pas, à sa raison, qui dépend de sa nature, et d'obéir, délibérément ou non, à l'attraction la plus forte.

Que le désir soit violent et durable, puissant comme un monarque oriental, nous lui donnons le nom de passion.

Donc, autant de groupes de passions que de groupes de besoins, d'impressions, de désirs, d'émotions.

Qu'il dépende de nous de prendre telle passion plutôt que telle autre, cela n'est pas soutenable. Denise était fatalement vouée à la polyphagie, comme Michel-Ange fatalement voué aux arts, Sand aux passions sociales, d'Alembert à la science. Aussi l'étude des biographies des personnalités célèbres nous permet de voir les tendances qui, en se développant, les ont vouées à l'ignominie ou à la gloire, saillir dès l'enfance.

En doit-on conclure que la morale n'est qu'un rêve, une illusion? Nullement. Il faut, évidemment, une règle des rapports sociaux. Il est des penchants utiles socialement; il en est d'autres qui sont nuisibles, et il est des moyens pour multiplier, provoquer les uns, pour annihiler ou atténuer les autres.

Car l'observation nous apprend que l'exercice développe un organe, que l'inaction l'atrophie; que la répétition des mêmes actes amène à la longue l'habitude, c'est-à-dire le besoin de répéter encore ces actes; que les habitudes elles-mêmes deviennent à la longue héréditaires, et que l'éducation peut ainsi modeler l'homme dans une certaine mesure, même créer des tendances, des aptitudes, qui se transmettront par la voie de la génération.

Mais l'éducation, pour être aussi bonne que possible, doit être précédée d'une analyse, d'une étude des penchants innés chez l'individu à élever, afin de pouvoir varier le régime intellectuel et moral, comme le médecin varie le régime et le traitement suivant la constitution individuelle.

L'observation nous apprend encore qu'une passion étant donnée, on ne peut la dompter ou la combattre qu'en en suscitant une autre, et que c'est à ce puissant ressort que doivent

demander secours les parents, les maîtres et les législateurs.

Ce que l'on peut obtenir par l'éducation, même chez l'adulte, même sur des prisonniers, des condamnés, c'est-à-dire des hommes ayant presque tous des penchants ou des passions contraires au bien général, social, le colonel Montésinos, à Valence, M. Obermayer, à Munich, en Irlande, à Mountjoy, le capitaine Walter Crofton, l'ont prouvé; mais, pour cela, il est indispensable de bien connaître le clavier passionnel.

Comment le capitaine Moconochie apprivoisa et réhabilita presque le matelot Anderson, qu'une longue et horrible série de violences légales avait presque transformé en brute, c'est un fait plein d'enseignement (1).

Gall a écrit à ce sujet quelques réflexions bien justes et

(1) Anderson, fils d'un matelot et orphelin dès l'enfance, est élevé à la workhouse. Mousse à neuf ans, il est, à l'âge de dix-huit ans, condamné à sept années de déportation, en punition de délits commis en état d'ivresse (rixes, boutiques forcées). En captivité, le prisonnier oppose aux mesures de rigueur une indomptable résistance. A Sidney, où il a été déporté, il est signalé comme particulièrement dangereux, réfractaire, aussi on le confine dans l'îlot des Chèvres (Goat-Island), célèbre dans les annales de la discipline. Là il est soumis à des mauvais traitements incessants, s'évade, est repris, et reçoit d'abord cent coups de fouet; puis, dans le courant de l'année, douze cents. Enfin, il est condamné à être enchaîné deux ans aux roches de Goat-Island. Là il couche en plein air dans une cavité taillée dans le roc et que tous les soirs on recouvre d'une planche percée de trous. Il est maintenu dans un isolement complet et il est formellement défendu de lui parler.

Ensuite il est envoyé à Macquarie. Un surveillant, un Français, nommé Antoine, imagine de l'employer à porter de la chaux sur son dos nu qui s'ulcère, se couvre de plaies que la chaux irrite sans cesse. Le prisonnier parvient à s'échapper, s'unit aux indigènes, et avec eux commet divers meurtres. Il est repris et doublement fustigé. Las de vivre, il tâche de se faire condamner à mort, et pour cela il tue le surveillant Antoine, l'inventeur du supplice de la chaux. Des soldats accourent et le percent de cinq coups de baïonnette. Néanmoins, Anderson guérit et est condamné à mort, ce qui lui cause une grande joie; aussi on ajourne l'exécution et l'on envoie le condamné à l'île

bien humaines : « Pour changer la volonté des malfaiteurs, « on a cru longtemps qu'il suffisait d'infliger des peines. Il en » résulta partout des lois criminelles, qui ne tendent qu'à » déterminer quels sont les actes coupables et à fixer, pour » chacun de ces actes matériels, une punition proportionnée, » mais toujours la même, quelle que soit la différence de » l'individu agissant » (t. I, p. 33).

Pourtant, ajoute-t-il, « tout homme, lorsqu'il s'agit de » culpabilité intérieure, n'est pas coupable au même degré, » quoique l'acte matériel et la culpabilité extérieures soient » les mêmes » (t. I, p. 338).

« Les délits et les crimes sont les produits d'individus » agissants ; ils reçoivent donc leur caractère de la nature et » de la situation de ces individus ; et ils ne sauraient être » estimés, déterminés que d'après la nature et la situation de » ces mêmes individus » (t. I, p. 358).

de Norfolk. Là, le pénitencier est dirigé par un homme de cœur, le capitaine Moconochie, qui a l'idée d'essayer de la douceur.

Plus de mauvais traitements, plus de liens. Le prisonnier, convenablement nourri et vêtu, est employé à dompter les taureaux sauvages. Il s'acquitte à merveille de cet emploi. Peu à peu ses facultés intellectuelles et morales se relèvent. Enfin on lui rend le costume de matelot et on l'emploie comme vigie pour signaler les navires, ce dont il s'acquitte très-bien. En outre, il cultive avec amour un petit jardin. Cette heureuse phase dure trois ans. Mais le capitaine est obligé de partir, et le prisonnier ne tarde pas à retomber dans une irritabilité maladive. Enfin, il est mis dans un cabanon d'aliéné, où de temps en temps il parle encore avec reconnaissance de son bienfaiteur, le capitaine Moconochie.

Pénitencier de Mountjoy (*Irlande*). — A Mountjoy, le capitaine Walter Crofton a inauguré un système pénitentiaire consistant à améliorer graduellement la situation du prisonnier, à diminuer la durée de sa captivité, suivant qu'il fait preuve de bonne volonté, de docilité, d'amour du travail, suivant qu'il obtient de bonnes notes (Marks). A chaque délit, à chaque révolte correspond un châtiment : l'isolement, la mise aux fers, le changement de nourriture.

Bientôt le convict s'aperçoit qu'il est, dans de certaines limites, l'arbitre de son sort. A partir de ce moment, il tâche de l'améliorer

» Ce sont précisément ces hommes, me disait le généreux » monarque de Bavière (il s'agit de criminels), qui ont le » plus besoin de secours en ce genre (éducation, instruction) » (t. I, p. 346) (1).

Que nous dit en effet l'observation ? Que nous montre-t-elle écrit en caractères brillants et brûlants dans la vie des passionnés ? C'est que le désir sensé ou insensé, noble ou abject qui les entraîne, est tout-puissant, irrésistible, qu'il asservit et rend muet tous les autres désirs, et que punir ces êtres au nom du juste, sans tenir compte de leur fièvre morale, est absurde.

D'où nous pouvons déduire qu'au lieu d'invoquer et de prendre comme règle une justice absolue qui n'est pas de ce monde, il faut simplement invoquer l'utile, ne réprimer que dans la mesure scientifiquement démontrée du nécessaire, prévenir autant que possible les actes nuisibles par une édu-

et passe successivement dans trois classes, son sort s'améliorant toujours par échelons, en même temps que s'élèvent les primes d'argent qui lui sont données.

Enfin, il passe dans des ateliers libres, où l'uniforme du condamné est supprimé. Même on lui permet de travailler au dehors. Ensuite il est dirigé sur l'établissement de Lusk où il travaille à défricher une lande et loge dans des barraques. Là cent convicts travaillent sous la surveillance de six surveillants qui travaillent aussi. Le travail des convicts est actif et le produit défraye suffisamment les dépenses de l'établissement.

En dernier lieu, le condamné rentre moyennant un *ticket of leave*, et avant terme, dans la société. Il doit seulement faire connaître le district où il séjourne et comparaître une fois par mois à la *constabulary station*.

Un instituteur des prisonniers, M. Organ, s'est constitué l'intermédiaire des convicts libérés et des manufacturiers.

Les récidives sont de 10 pour 100. Les promoteurs du système irlandais croient que le succès est la règle, un certain nombre de natures réfractaires et intraitables mises à part.

(FORGUES, *la Vie des prisons en Angleterre* (*Revue des deux mondes*, 15 juin 1866.)

(1) Gall, *Sur les fonctions du cerveau et de chacune de ses parties*.

cation convenable et contre-balancer les penchants trop forts et dangereux en produisant des impressions fortes contraires aux tendances qu'il s'agit d'étouffer, cela sans cruauté ni colère et dans les limites du strict nécessaire. Car une fois monté au paroxysme de la passion, l'homme obéit à son désir comme la boussole à l'aimant.

L'observation nous apprend encore que la passion n'a généralement qu'un temps, qu'elle naît, vieillit et meurt, que souvent elle se transforme en une autre passion généralement analogue; que parfois elle va s'engloutir dans la folie ou l'extase, deux états ou les plus fougueux partisans du libre arbitre sont obligés de l'abandonner.

III

Pour achever de battre en brèche cette vieille forteresse gothique du libre arbitre, adressons-nous à la crâniologie et à l'anthropologie.

Bientôt ces sciences nous auront prouvé, par l'étude des races et par celle des individus, que telle race a fatalement telle forme, presque tel volume de cerveau ; que par suite il est un niveau intellectuel au-dessus duquel la nature implacable lui défend de s'élever, où du moins elle ne lui permet d'arriver que par de lentes modifications à travers les siècles, le cerveau paraissant se développer avec le temps et les progrès de la civilisation (1).

Enfin nous apprendrons encore par cette étude que tel groupe de besoins paraît coïncider nécessairement avec le développement de telle ou telle région cérébrale.

Quant aux tendances spéciales, aux modes particuliers de sentir, à l'énergie individuelle du ressort nerveux, l'étude des tempéraments soulève un coin du voile et nous montre là,

(1) Broca, *Crânes parisiens du* XIIe *siècle plus petits que les crânes actuels*.

comme partout, les lois de l'organisation régentant les fonctions et réglant la durée et la violence des passions.

Si enfin pour terminer, pour achever de détruire le mythe et pour inspirer quelque crainte au juge qui condamne au nom du juste absolu, nous passons en revue les diverses conceptions de la justice telles que les ont formulées les races et les hommes, dans le temps et dans l'espace, nous voyons alors se vérifier sur une vaste échelle le mot du timoré Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà », et nous serions tentés de pleurer sur l'espèce humaine, si nous ne la considérions comme un grand tout organique en voie incessante d'évolution progressive.

Quelques siècles écoulés, quelques degrés de longitude ou de latitude franchis, et la vieille balance de Thémis a des poids divers, et l'on condamne ou l'on vénère en sens inverse.

IV

Le jour où mourra la métaphysique, ou l'à priori ne sera plus considéré que comme un essai, une tentative, un coup de sonde dans l'inconnu, ce jour sera vraiment pour l'humanité le jour de la délivrance. Alors on verra l'homme tel qu'il est, au lieu de l'être abstrait et de pure convention que la haute métaphysique a mis à sa place. L'homme sera, non plus un reflet de la Divinité, un être orné de toutes les perfections, mais un être organisé mieux doué que les autres. On ne supposera plus que Dieu ou la nature a greffé dans son cerveau, et ce, sans exception, les conceptions abstraites et chimériques du bon, du beau, du juste absolus ; et l'humanité ayant conquis le bon sens, ne verra dans ceux de ses membres coupables, c'est-à-dire ayant commis des actions nuisibles ou déshonorantes au point de vue humain perpétuellement variable, des monstres qu'il est beau d'emprisonner, de torturer, d'égorger. La société éclairée sur ses intérêts véritables concertera tous ses efforts pour prévenir les délits et les crimes par une large diffusion scientifique,

par une éducation bien dirigée, tant de l'enfant que de l'adulte rebelle. Alors aux yeux du juge, le coupable sera un être organisé pourvu de penchants, de passions énergiques, un être qu'il faut simplement ou transformer moralement, si cela est possible, ou mettre hors d'état de nuire en troublant le plan social.

L'idée du bien et celle du juste innées ! rêverie dangereuse que personne n'oserait soutenir, si dès l'enfance on ne l'inoculait à chacun ; rêverie que tout démontre absurde : l'absence parfaite de ces idées chez l'enfant, chez beaucoup de races sauvages ; enfin la variabilité perpétuelle selon le temps, le pays, la race, la religion de ce que l'on habille du nom pompeux de droit absolu, de justice absolue, de bonté absolue.

Non, les notions du bon, du juste, ne sont point innées et flamboyantes dans le cerveau humain. Ce n'est qu'un fruit de l'éducation agissant sur l'individu et sur la série de ses ancêtres. Non, ce ne sont pas des idées divines et nécessaires ; sans cela à quoi bon vos prisons et vos bourreaux ? A-t-on besoin de fouets pareils pour exciter, enfiévrer les désirs, les penchants vraiment innés et naturels ? Le code pénal proteste avec éclat contre la fiction philosophique.

Est-ce à dire qu'il ne faille plus réprimer et punir, quand on n'a pu prévenir, qu'il faille laisser le champ libre à tous les penchants nuisibles à l'individu et à la société ? Non certes. Mais il faut châtier, non plus au nom d'une justice soi-disant invariable, en raison ou de son origine divine, ou d'une conviction purement intuitive et par conséquent infiniment variable, mais au nom de la notion beaucoup plus modeste de l'intérêt commun, de l'utile *scientifiquement déterminé*, et nous entendons par utile tout ce qui peut favoriser le développement simultané de l'individu et de la société, tout ce qui peut élever l'individu et l'espèce le plus loin possible du degré nutritif, le plus près possible des sommets intellectuels et moraux.

Il y a là à faire une révolution énorme dans les idées et par suite dans les faits.

Le juge sera moins inflexible et moins dur quand il ne maniera plus un glaive divin : de prêtre cruel, il deviendra médecin compatissant.

Puisse ce petit livre hâter quelque peu la venue de cette ère bienheureuse !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

DE LA VIE ET DES BESOINS.

LIVRE II.

DES ÉLÉMENTS DE LA PASSION.

LIVRE III.

DES PASSIONS PROPREMENT DITES.

LIVRE IV.

COMMENT LA PASSION SE TERMINE ET SE TRANSFORME.

LIVRE V.

PHYSIOGNOMONIE PASSIONNELLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

PHYSIOLOGIE
DES PASSIONS

PAR

CH. LETOURNEAU

« La physique, ou la recherche des causes efficientes et matérielles, produit la mécanique : mais la métaphysique, ou la recherche des formes, produit la magie ; car la recherche des causes finales est stérile et pareille à une vierge consacrée à Dieu, elle n'enfante rien. »

(BACON, *De dignitate et augmentis scientiarum*, III, 5.)

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1868

Paris.— Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

